

**HORS
SERIE
N°6**

RÉPONSES PHOTO

HOMMAGE À ROBERT FRANK

LE REPORTAGE AUTREMENT

PORTFOLIOS : DUROY, PASCAREL, GILSON, PAK, CRAVO

DOSSIER : FAIRE SOI-MÊME SON LIVRE PHOTO

ENQUÊTE : LE POINT SUR LES LABOS PROS

LES 10 FESTIVALS DE L'ÉTÉ À NE PAS RATER

JUIN-JUILLET-AOÛT 2008

T 07012 - 6 H - F: 5,50 € - RD





100% Évolutifs et Compatibles

METZ
always first class.*

* METZ - toujours la première classe



METZ MECABLITZ
48 AF-1 DIGITAL



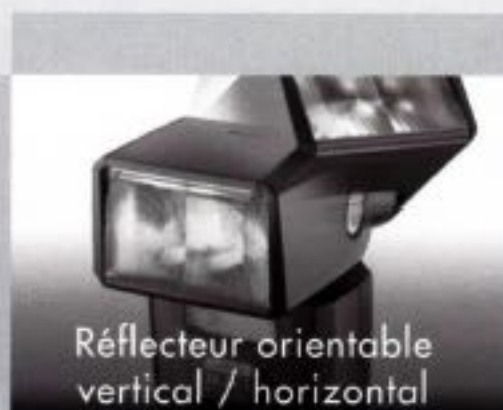
METZ MECABLITZ
58 AF-1 DIGITAL



ÉLU FLASH EUROPÉEN
2007-2008



Interface intuitive



Réflecteur orientable
vertical / horizontal



Carte réflecteur
rétractable



Interface USB



Réflecteur secondaire
58 AF-1

CANON®

FUJIFILM®

PANASONIC®

SAMSUNG®

100% COMPATIBLES 100%

NIKON®

OLYMPUS®

PENTAX®

SONY®

Marques déposées appartenant à leurs titulaires respectifs.



est une marque distribuée en France par **PIKTUS**

www.piktus.fr

RÉPONSES
PHOTO

Une publication du groupe

MONDADORI FRANCE

Président : Arnaud Roy de Puyfontaine.
Directeur Général : Ernesto Mauri

RÉDACTION:

33, rue du Colonel Pierre Avia,
75754 Paris Cedex 15.

Tél.: 01 41 86 17 12. Fax: 01 41 86 17 11.

Sur une idée originale de:

Jean-Christophe Béchet

Rédaction en chef: Jean-Christophe Béchet
(1714) Sylvie Hugues (1710)

Rédaction: Caroline Mallet (1716), Denis
Baudier, Philippe Durand

Assistante de rédaction: Françoise Bensaid

Directrice artistique, maquette:
Chantal Vitre (1703)

1^{re} secrétaire de rédaction: Caroline Mallet

DIRECTION - ÉDITION:

Direction pôle: Jean-Luc Breyse

Directeur d'édition: Jean-Pierre Adajès.

DIFFUSION:

<http://www.vendezplus.com>

Directeur: Jean-Charles Guérault

Responsables Diffusion: Dominique Ventura
et Philippe Brunie

MARKETING

Directrice marketing et diffusion:

Dominique Lestrille (2278)

Responsable abonnement et VPC:

Pascale Delbes (2280)

Chargée de promotion:

Annie Perbel (1755)

PUBLICITÉ

Directeur de pub: Olivier Guillemet (1631)

Directeur de pub adjoint: Victor Barata (1627)

Directeur de clientèle: Manuel Courbo (1628)

Chefs de publicité: Bruneau Chabanel (1705)

Assistante de publicité: Isabelle Beauchard

(1626) Directeur commercial de la publicité

du pôle loisirs: Laurent Auzé Chef de studio

pub: Dominique Chagnaud Maquettiste

publicité: Samir Queslafi

Fax publicité: 01 41 86 16 62.

FABRICATION

Isabelle Simon (1062)

FINANCE MANAGER

Veronique Kergonou

Editeur: Mondadori Magazines France SAS

Siège social: 48, rue Guynemer, 92865

Issy-les-Moulineaux cedex 9. Président et

Directeur de la publication: Jean-Luc

Breyse. Actionnaire: Editions Mondadori

France SAS. Photogravure: DiGamma

Imprimeur: Imprimerie Saint-Paul - 2 rue

Christophe Plantin - L 2988 Luxembourg N°

ISSN: 1167 - 864 X Commission paritaire:

1110 K 85746 Dépôt légal: mai 2008

ABONNEMENTS

Service abonnement et anciens

numéros: 03 44 62 43 55

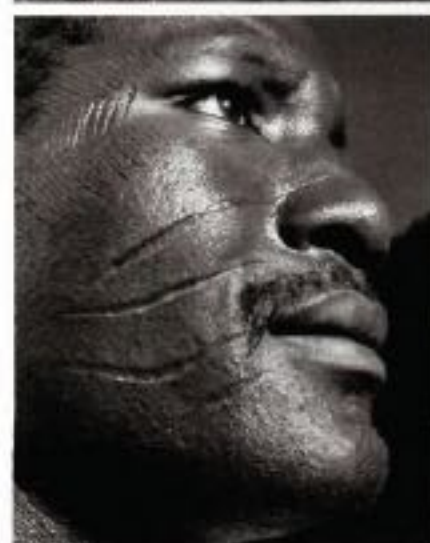
e-mail: sceabtc@presse-info.fr

Abonnements Réponses Photo, BP804,

60732 Sainte Geneviève Cedex

SOMMAIRE

- **ÉDITO** 5
Le reportage autrement
- **HOMMAGE** 10
Robert FRANK: 1958-2008 "Les Américains" 50 ans après
- **PORTFOLIO** 30
Richard PAK: USA 2003-2008, la poursuite du bonheur
- **PORTFOLIO** 44
Stéphane DUROY: United Kingdom, années 1971/2002
- **DOSSIER** 62
FAIRE SOI-MÊME: son livre photo
- **PORTFOLIO** 74
François GILSON: Burkina Faso, Scarificat
- **PORTFOLIO** 88
Nicolas PASCAREL: Cambodge, Vietnam: diptyques
- **PORTFOLIO** 102
Christian CRAVO: Brésil-Inde, rites et gestes
- **ENQUÊTE** 116
LE POINT SUR: les labos pros
- **GUIDE** 130
LES RENDEZ-VOUS PHOTO de l'été
- **QUELQUES CHIFFRES** 146



GE E1050

Objectif grand angle 5x,
écran tactile 3 pouces,
vidéo HD et sortie HDMI :
GE n'a pas fini de vous surprendre.



Découvrez la gamme photo numérique GE sur www.ge.com/digitalcameras



See the bigger picture with GE

Élargissez votre horizon avec GE

**TECHNI
CINEPHOT**

une société du groupe

TechniLine

Distributeur exclusif pour la France

Ayant intitulé ce hors-série "le reportage autrement", il est nécessaire d'ouvrir ce numéro avec une tentative de définition de ce qu'est le photo-reportage, ou du moins, soyons plus modeste, de la place qu'il occupe aujourd'hui dans le paysage photographique. Nous ne reviendrons pas, ici, sur les épisodes historiques qui ont jalonné sa riche épopée ou sur les heures glorieuses qui en ont fait le genre photographique numéro un. Le principe de ces hors-série est de s'interroger en "direct live" (autrement dit en journaliste, sans le recul de l'historien) sur les enjeux actuels de la photographie. Nous allons donc tenter dans ce numéro une approche de l'intérieur, entre photographes, sans nous étendre outre mesure sur les sempiternels débats qui font état d'une crise du photojournalisme, d'un désintérêt de la presse pour le "grand reportage" au profit du people, ou de la prise de pouvoir de la télé sur l'image fixe. Tout cela est vrai, incontestable et agit, bien sûr, en toile de fond dans ce débat. Mais, au-delà du contexte économique et sociologique, la question photographique demeure : que veut dire "être photo-reporter" aujourd'hui ? Et par conséquent, quelles photos faire quand on se sent l'âme d'un reporter ?

Frontières mouvantes

Longtemps, une des délimitations possibles du reportage était la présence dans le cadre d'éléments humains saisis sur le vif. Une image sans personnage, ni silhouette était un paysage, alors qu'à l'inverse un gros plan posé était un portrait. La vie du critique photographique était alors simple : il y avait l'école Ansel Adams du paysage, la famille Cartier-Bresson de l'instant décisif et les hommes du studio qui, sous l'égide de Penn ou Avedon, symbolisaient la photo de mode ou de nature morte. Rajoutez à cela les photographes de nu, d'architecture, de mariage et deux ou trois autres pratiques pointues et vous pouviez apprendre la photographie avec une encyclopédie *Time Life* qui vous

expliquait, genre par genre, la pratique et l'esthétique. Chaque sujet avait ses règles de composition, son propre matériel et ses "maîtres" à penser (et à copier). Aujourd'hui, tout cela a volé en éclat. Les frontières se sont estompées, autant sur le plan esthétique que technique. L'évolution technologique a joué un rôle fondamental dans cette évolution puisque désormais le portraitiste, le "paysagiste" ou le reporter utilisent le même reflex numérique ou la même "vieille chambre 4x5" (procédé qui fait justement un retour inattendu auprès des jeunes reporters !). Pourtant à y regarder de plus près, dès l'origine, cette classification par "genre" était trompeuse. Ainsi, les photos à la chambre d'Atget m'ont toujours semblé être un fabuleux reportage sur Paris. Et les portraits de Nadar se rapprochent davantage de ceux de Cartier-Bresson que de ceux d'un "portraitiste" de salon. Au-delà du genre abordé, et des contraintes techniques (qui ont joué un rôle central et mésestimé dans l'histoire

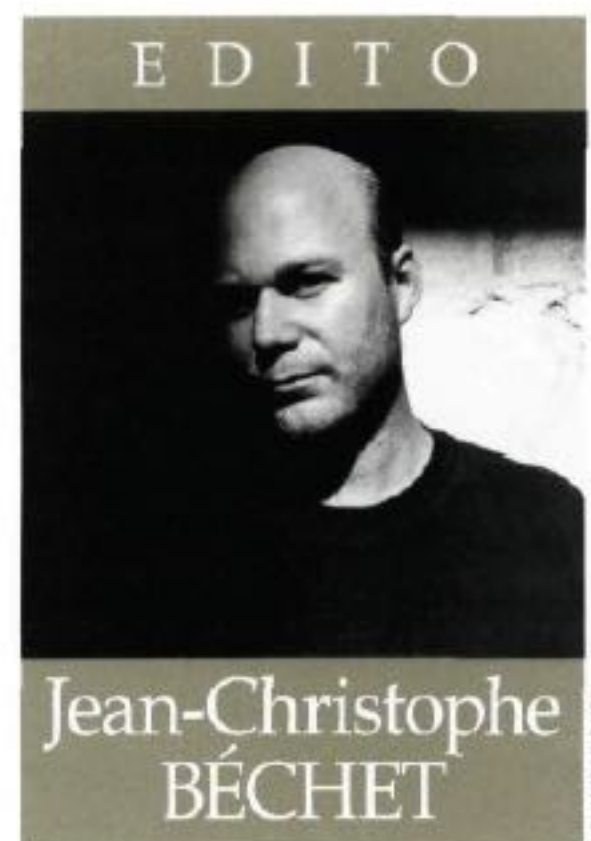
A PROPOS DU REPORTAGE...

de la photo jusqu'aux années 1970/1980 !), les frontières entre les différents genres ont toujours été malmenées par les photographes majeurs, ceux qui allaient au-delà de la commande et de la "photo appliquée" pour s'investir sur les chemins de l'expression personnelle.

De l'histoire...

On a souvent différencié le "reportage" du "photojournalisme". Le premier serait une œuvre visuelle où l'image apporte un contrepoint esthétique alors que dans le deuxième cas, c'est l'information qui prime, ou du moins "l'histoire". Là se situe, je crois, une différence qui perdure.

>>>



Le “regard” et le “style”, derniers défis des photo-reporters actuels pour ne

Pour tous les reporters formés à l'école Gamma, Sygma ou Sipa, le mot “histoire” reste fondamental. Ils ne partent pas sur un reportage mais sur une “histoire”. Pour eux, une bonne photo est une photo qui donne une information. Si l'esthétique est là, en plus, c'est parfait, mais le but de leurs images, c'est l'info. Ils n'iront pas photographier une ambiance, une atmosphère, ils se moqueront des temps morts, des papiers peints décrépis dans un hôtel vétuste, non, ce qui les intéresse, c'est leur histoire, le scénario du sujet qu'ils sont en train de couvrir à base d'enquêtes, de rencontres, de rendez-vous, de discussions... Et là, on le voit vite, cela n'a déjà plus rien à voir avec l'héritage de Cartier-Bresson ou même de Boubat et Charbonnier, illustres représentants de l'école française du reportage dans les années 50 autour du magazine *Réalités*. Pour eux, “l'histoire” n'existait pas en tant que telle. Leurs images rendent davantage compte “d'un air du temps”, d'une “poésie personnelle” et d'un point de vue “généraliste” sur les lieux et les gens visités. Du coup, leurs tirages ont joliment vieilli et se vendent sur le marché de l'art, logique puisqu'ils ne sont pas tributaires de l'information contenue. Par ricochet, on comprend donc pourquoi

les photojournalistes du “news pur” ont beaucoup souffert de l'évolution du métier. En effet, quand ce n'est pas le style ou le regard du photographe qui compte, mais l'art d'être là “où il faut, quand il faut”, il est devenu impossible de concurrencer les agences filaires (AFP, AP, Reuter) et les correspondants locaux équipés des derniers reflex numériques...

L'actualité, la grande et les “petites”

La solution a alors consisté pour les meilleurs photojournalistes à créer eux-mêmes leur propre histoire. Ils ne vont plus couvrir tel ou tel événement: soit c'est devenu impossible pour des raisons politiques et/ou de sécurité (Irak, Somalie, Colombie...), soit c'est inutile d'essayer de concurrencer la télé et les photographes (pros ou amateurs) situés sur les lieux mêmes de l'événement (tsunami, tremblements de terre...). Soit, enfin, cela n'intéresse personne et on gardera ses photos (et ses dettes) sous le bras. Le constat actuel est clair. En dehors des quelques aristocrates de la profession accrédités par les grands magazines internationaux, l'Actualité (la grande, avec un A majuscule) n'est plus le sujet prioritaire pour les reporters actuels! S'il s'agit d'un événement facilement “vendable”, il y aura aussitôt une profusion d'images qui seront transmises en temps réel à toutes les rédactions et si l'événement est “hors médiatisation”, il y a peu d'espoir de voir ses images publiées (en dehors de quelques derniers magazines haut de gamme comme *Géo*).

Du coup, plus que jamais, la solution pour les reporters consiste à “créer” eux-mêmes leur histoire, c'est-à-dire à chercher un sujet “magazine” qui s'intègre dans la tendance du moment: écologie, mondialisation, événements sportifs... Les plus malins élimineront d'office les sujets trop désespérants, trop compliqués, trop chers à produire et ils privilégieront les “bonnes histoires de proximité”. Cela tombe bien, à l'instar du JT de 13h de TF1, il paraît que le public actuel

Prise en Afghanistan par le Britannique Tim Hetherington, cette photo floue, granuleuse et sombre a été élue “photo de l'année 2007” par le très prestigieux (et orthodoxe) jury du World Press Photo. Le choix d'une telle image est symbolique de l'évolution du reportage photo. Sur le plan esthétique comme sur le plan technique. Tous les manuels de reportage auraient en effet conseillé à Tim d'utiliser un flash dans de telles conditions de lumière...



pas disparaître face à la télé, aux correspondants locaux, aux camphones...

préfère voir des sujets de proximité (les derniers artisans du sabot en Bourgogne ou la réouverture de la pêche à la carpe dans la région de Fécamp) plutôt que de découvrir des territoires mal connus. On nous dit qu'aujourd'hui, la terre entière est vue et revue et qu'il n'y a plus rien à raconter. Ah bon? Qui par exemple a vu un reportage photo, récemment, un vrai, un bon, avec des photos fortes sur le Paraguay (qui vient de basculer politiquement), sur le Lesotho, le Malawi, ou la Moldavie? Quatre exemples, comme ça, pris purement au hasard.

En parallèle, j'ai de plus en plus l'impression que ce sont les "artistes documentaires", opérant en grand ou moyen-format, qui nous donnent à voir des "reportages" amples et ouverts, évoquant la "réalité subjective" d'un lieu plutôt qu'une focalisation arbitraire sur un petit événement monté en épingle car spectaculaire, sexy et violent.

L'héritage de Robert Frank

La prise de pouvoir de "l'histoire photographique" (entendons-nous bien, on devrait dire de la "petite histoire") au détriment de l'événement ou du "grand" reportage a aussi marqué une mutation importante du métier de reporter. La notion d'information est de plus en plus subjective, puisque tel personnage ou tel micro-événement sera médiatisé non pas en raison de son intérêt intrinsèque mais tout simplement parce qu'un reporter aura construit une "histoire" à partir de lui.

Du coup, pour le reporter qui s'inscrit dans la tradition "humaniste" et généraliste, la porte de sortie est étroite et il la trouve dans ce que l'on peut appeler, le "reportage subjectif". Celui qui a parfaitement symbolisé en France cette évolution du métier de reporter, c'est bien sûr Raymond Depardon. Issu du reportage de terrain et de la rubrique des "chiens écrasés", créateur de Gamma, membre de Magnum, pionnier du cinéma documentaire, il est l'un des premiers à avoir mêlé à ses images, des textes relatant ses états d'âme. Pas à la façon d'un écrivain,



non, mais comme un chroniqueur du temps, un homme qui montre que sa façon de photographier est tributaire de son état d'esprit, de sa tristesse, de son bonheur, de son ennui, de ses histoires sentimentales. Mais, bien avant Depardon, dès 1958, le reportage a connu une évolution fondamentale avec la publication, en France par Robert Delpire, des *Américains* de Robert Frank. Pour la première fois, un reporter parlait plus de lui que des autres dans ses images. 1958 marque certainement une étape cruciale dans l'histoire du reportage. Et c'est pourquoi, au moment où l'on fête les 50 ans de ce livre majeur, avec moult fastes et rééditions, il nous a semblé opportun d'ouvrir ce hors-série sur un dossier consacré à Robert Frank. Il fut en effet l'un des premiers à incarner cette idée de "faire du reportage autrement". Aujourd'hui, à plus de 80 ans, Frank est devenu une icône, intouchable, parfois un peu dépassée par son aura. Dans les années 50, à New York, d'autres auteurs avaient peu ou prou la même approche du reportage (Louis Faurer, par exemple). Mais Frank a capté toute la célébrité grâce, sans doute, à la publication en 1958 de son livre *Les Américains*. Cartier-Bresson fut "déifié" par sa géniale intuition de l'instant décisif, Frank, lui, reste le symbole même du reportage subjectif. Comme Godard en cinéma, il a atteint le statut de gourou. Mais comme Godard, ce statut n'est pas usurpé: Frank a su faire évoluer son travail vers d'autres univers, d'autres "matières" (le cinéma, le Polaroid, les collages...). Toujours avec talent et pertinence, il continue à nous donner des >>>

Le dernier "reportage" de Robert Frank réalisé en 1991 à Beyrouth et magnifiquement publié l'année dernière chez Steidl sous le titre *Come Again* (voir page 20). Un travail poétique et documentaire construit à partir de collages de Polaroid noir & blanc.

À l'heure de Photoshop, ne doit-on pas redéfinir le rôle du reportage?



Cette série de natures mortes a été publiée le 22 avril dernier par le journal *Le Monde*. Conçu par Thierry Bouët et Faustine Cornette de Saint-Cyr, ce travail illustre un article sur la hausse des prix. Chaque assiette contenait pour un 1 € d'aliments. Au lieu d'avoir recours à un instantané saisi dans un supermarché ou dans un resto du cœur, ce choix iconographique montre une autre façon de concevoir un "reportage" d'actualité.

nouvelles de lui et des siens. Et même, si au fil des années, il s'est davantage comporté en poète qu'en reporter, il reste, et restera, le "pape" du reportage déstructuré et subjectif. Il est toujours celui que citent en premier de nombreux créateurs quand on leur demande: quel est votre photographe préféré?

Visions d'auteur

C'est donc sous le "haut patronage" de Robert Frank que s'est construit ce hors-série n°6. Avec la volonté de faire découvrir quelques-unes des voies que peut prendre aujourd'hui le reportage "subjectif". Stéphane Duroy est sans doute aujourd'hui l'un des plus pertinents héritiers de Robert Frank. D'autres sont moins connus, plus jeunes, plus inattendus dans un tel contexte, tels Richard Pak, François Gilson, Nicolas Pascarel ou Christian Cravo. Chacun a privilégié une approche stylistique précise et cohérente. Chacun nous emmène à la fois au cœur de son regard et à la découverte d'une autre culture: le Royaume-Uni pour Duroy, les USA pour Pak, le Burkina Faso pour Gilson, le Vietnam et le Cambodge pour Pascarel, le Brésil et l'Inde pour Cravo. Ce petit "tour du monde" prouve que le reportage d'auteur, le vrai, s'évade toujours au-delà de la seule "histoire" construite pour la presse magazine. Chaque portfolio nous montre aussi que, quel que soit le bout par lequel on essaie

d'établir une possible définition, voire délimitation du champ du reportage, le sujet s'enfuit de son cadre.

Le monde tel qu'il apparaît

On pourrait alors, par fatalisme ou paresse, énoncer qu'après tout: "est photo-reporter qui veut bien l'être!". Cette facilité serait toutefois une posture un peu artificielle au moment où les nouvelles technologies redéfinissent le statut de l'image, et notamment son rapport au "réel". À l'heure de Photoshop, le rôle du reportage ne doit-il pas être redéfini? Le reporter "engagé" sera celui qui montre le monde "réel" non tel qu'il est, mais tel qu'il le voit. Tel qu'il lui apparaît dans son viseur. Il peut le faire de façon froide et revendiquer une forme d'objectivité (école documentaire "allemande"). Il peut, au contraire, adopter le choix de la subjectivité, du flou, du mélange entre vie privée et témoignage extérieur (école "Frankienne"). Dans les deux cas, nous sommes face à des reporters "auteurs", disons le mot, des "artistes", travaillant davantage pour les livres, les expos, les bourses, les mécènes, les associations que pour la presse. Cette dernière se contentera de plus en plus d'images appliquées, illustratives, bradées, capturées dans les grands supermarchés du Web. L'âge d'or du reportage "engagé" dans la presse ne reviendra pas. Aujourd'hui, pour dénoncer, raconter, révéler, informer, l'image vidéo semble définitivement plus efficace. Autant par l'apport du son et de la narration que par la multiplication des canaux de diffusion. L'avenir de la photo de reportage se joue davantage dans des approches "éthiques" et "esthétiques" à l'écoute d'une réalité loin d'être épuisée. La télé (eh oui, hélas...), les camphones et autres outils multimédias auront la charge de nous "informer" sur les soubresauts de l'actualité. La photo de reportage aura, elle, le devoir de raconter le monde, sans trucage, ni bidouillage numérique, avec point de vue et talent, avec sensibilité et recul. Bref, avec un engagement politique et artistique. Ce n'est pas une certitude. Juste un souhait...

FUJIFILM

www.fujifilm.fr



Ayez le bon réflexe !

BRIDGE NUMERIQUE FUJIFILM

FINEPIX

S1000 FS



SUPER CCD VIII HR RP Processor III

- Capteur 2/3 de pouce - 11,1 millions de pixels
- Plage dynamique étendue 100% - 200% - 400%
- Mode Simulation de film PROVIA - VELVIA - ASTIA - PRO160S
- Zoom optique stabilisé FUJINON 28-400 mm (14,3 x - F2.8)

PIXELS
EFFECTIFS
11.1
MILLIONS

GRAND ANGLE
28
mm

10 000
ISO

ECRAN LCD
ORIENTABLE
2,5
POUCES

Abientôt 84 ans, Robert Frank fait un retour remarqué sur le devant de l'actualité photo. En juin, on fêtera les 50 ans de la première édition (par Robert Delpire) du livre *Les Américains*. La réédition en version "vintage" de ce livre mythique (et de toute l'œuvre de Frank) par l'éditeur allemand Steidl, met un nouveau coup de projecteur sur l'ensemble de l'œuvre "Frankienne": sur les films, les Polaroids, mais aussi sur les premières photos "classiques" réalisées à Valencia, Londres ou Paris. Un livre consacré aux images prises par Frank à Paris entre 1949 et 1952 est d'ailleurs en cours d'impression pour accompagner une exposition parisienne (enfin!) en janvier 2009 au Jeu de Paume. De son côté, le photographe-journaliste-réalisateur Philippe Séclier met la dernière main à un film documentaire réalisé entre 2005 et 2008 sur les traces du voyage américain de Frank, cinquante ans après. Autant d'événements simultanés qui nous ont donné envie de (re)plonger dans cet univers sans égal, et de parcourir (du moins en partie...) l'œuvre d'un homme triste et mélancolique qui a toujours su se remettre en question et nous désarçonner. Un "regard" qu'il est évident d'évoquer en ouverture d'un numéro intitulé "le reportage autrement".





Robert FRANK

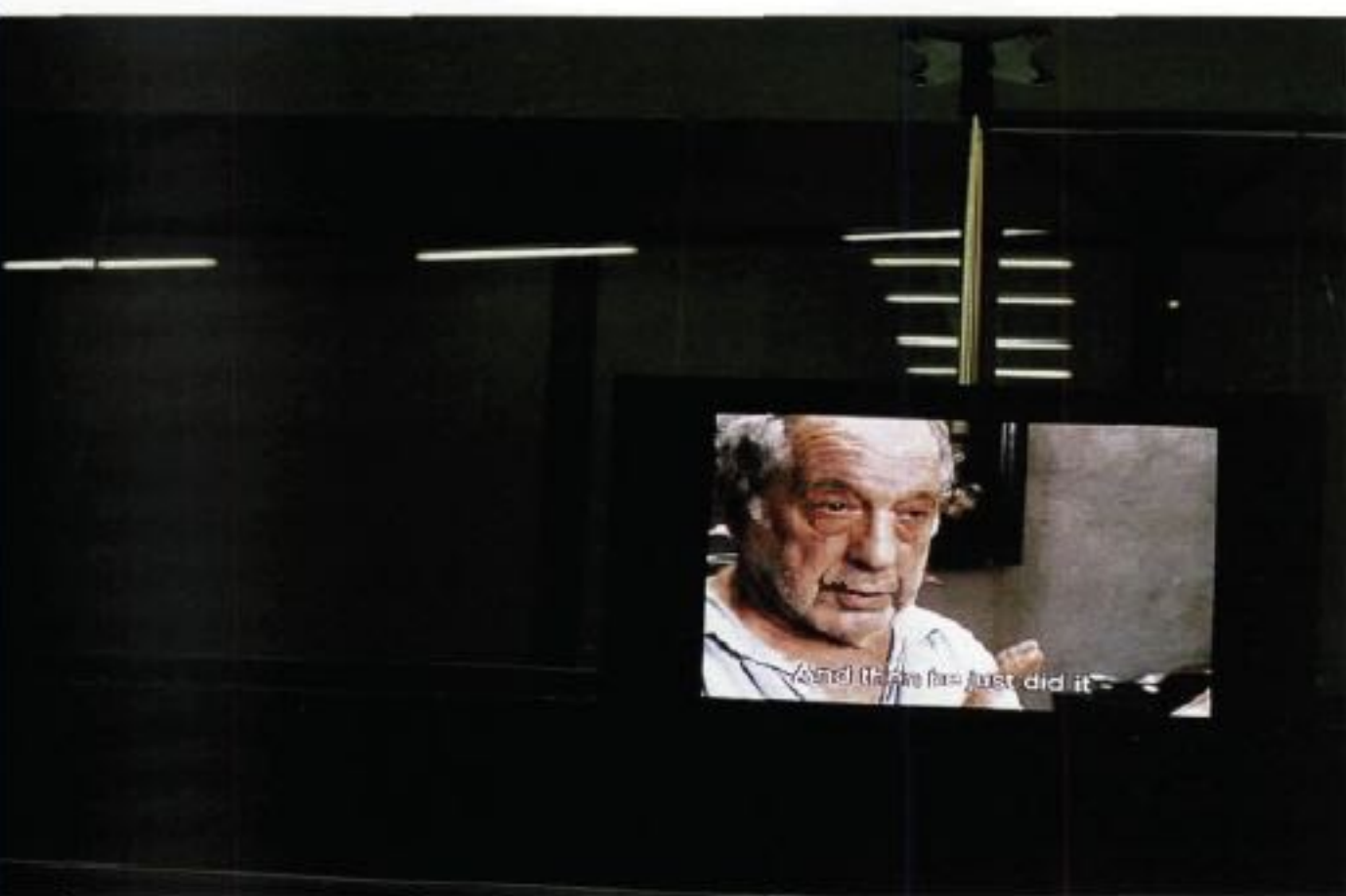
1958-2008 : "LES AMERICAINS", 50 ANS APRES...



Robert FRANK

AU-DELA DU MYTHE

“Je désire réaliser un document contemporain authentique, dont l’impact visuel soit tel qu’il se passe d’un quelconque commentaire”. C’est ainsi que Robert Frank définit son projet sur les États-Unis quand il sollicite, en 1955, une bourse de la Fondation Guggenheim. Il a déjà un éditeur, à Paris, Robert Delpire, qui s’est engagé à publier le livre alors qu’aucune photo n’a encore été faite ! Entre Paris et les États-Unis, la légende “Frankienne” démarre...



Les deux “Robert”, Frank et Delpire se sont rencontrés aux débuts des années 50 au magazine *Neuf*, une revue illustrée, destinée au corps médical, que dirige Delpire. Frank est alors un jeune photographe suisse qui débarque avec un grand carton à dessin rempli de photos de reportage. Son “book” contient des tirages du Pérou, de Londres, de Paris, d’Espagne... Delpire est tout de suite séduit et, quelques mois plus tard, pour sa première publication, Frank va se retrouver au sommaire d’un numéro de *Neuf* en compagnie de... Cartier-Bresson, Brassai, Ronis et Doisneau ! Pas mal pour une première ! Robert Frank vit alors entre New York, Paris et Londres. À New York, il fréquente le milieu artistique (dont Diane Arbus) et s’intéresse de près aux expressionnistes abstraits qui l’in-

fluenceront durablement et dont il est encore aujourd’hui, d’une certaine manière, le “fils spirituel”. À New York, où il se marie et où naît son fils Pablo en 1951, il a commencé par être un “photographe de mode” pour le magazine *Harper’s Bazaar*. Mais, cela l’ennuie vite. Il n’y a pas d’âme pour lui dans ce type d’images. Et, dès 1948, il part, Leica au poing, voyager et photographe en toute liberté en Amérique du Sud, et notamment au Pérou. Seul Robert Delpire à Paris est intéressé par ces photos floues, décadrées, granuleuses, recadrées. En 1954, il consacre un numéro spécial de *Neuf* à ce portfolio “Pérou”. Les deux hommes deviennent amis et, afin d’appuyer la demande de bourse Guggenheim de Frank, Delpire lui rédige ce fameux engagement écrit stipulant qu’il publiera un jour *Les Américains*...

Histoire(s) d’un livre

Une fois la bourse acquise, entre 1955 et 1956, Frank parcourt les USA, empruntant des centaines de routes, avalant des milliers de miles et engrangeant plus de 700 pellicules dont il ne gardera que 83 photos dans la maquette finale du livre. En 1958, comme promis, le livre sort à Paris. Delpire l’inclut dans sa collection intitulée : “L’Encyclopédie universelle”. La maquette est de Frank. Il ne veut pas de vis-à-vis, ni de double page. Frank maîtrise tout mais il devra céder sur deux points : la couverture (il voulait une photo et Delpire a choisi un dessin de Steinberg) et les textes. En effet, “L’Encyclopédie universelle” est distribuée par Skira. Frank est un parfait inconnu et Delpire un “petit éditeur”. Pour espérer vendre quelques exemplaires des *Américains* (le livre n’est tiré qu’à 2 ou 3 000 exemplaires en 1958), Skira réclame une préface avec au moins un nom connu du public français. C’est ainsi que la première édition des *Américains* sort sans la prose poétique de Kerouac mais avec un florilège de textes réunis par Alain Bosquet. Malgré cela, le succès n’est pas au rendez-vous et il faudra plusieurs années à Delpire pour finir son stock. “Sinistre, pervers, anti-américain. Les critiques sont mauvaises”, raconte Frank qui ajoute : “je ne suis pas blessé, plutôt déçu, mais heureux que le travail soit préservé. C’était ce que je pouvais espérer de mieux, que le livre sorte”. Cet accueil glacial redouble de force aux USA quand une version américaine du

livre sort en 1959, chez Grove Press. Cette fois, il y a une photo sur la couverture et en introduction le fameux texte de Kerouac qui dit haut et fort : “s’il y a quelqu’un qui n’aime pas ces images c’est qu’il n’aime pas la poésie, et s’il y en a qui n’aiment pas la poésie, alors qu’ils rentrent chez eux et se tapent la télé des cow-boys à larges bords avec ces braves chevaux qui les tolèrent”.

Une séquence figée

Frank et Delpire s’étaient mis d’accord : s’il y avait de nouvelles éditions, on reviendrait au choix initial de Frank pour la couverture et le texte. Et c’est ce qui s’est produit depuis 1959 pour toutes les rééditions, aussi bien chez Delpire, que chez Scalo ou pour la dernière en date chez Steidl.

Aujourd’hui, ce livre est un classique, un “incontournable”. Les exégètes (dont j’avoue faire partie) regrettent toujours, à chaque réédition, de pas découvrir plus d’images, de ne pas avoir accès aux “vraies” planches-contact encore existantes. On aimerait tellement en voir plus que les immuables 83 photos de l’édition initiale (surtout que deux ou trois choix restent une vraie énigme. Pourquoi Frank a-t-il retenu ces images parmi les 28 000 réalisées ?). Mystères de l’édition...

Quoi qu’il en soit, en 1958, personne ne pensait que cette édition originale s’arracherait un jour à près de 2 500 €. Et sûrement pas Robert Delpire qui n’en a gardé que deux exemplaires défraîchis...

Éloge de l'échec

Comment expliquer le succès phénoménal de ce livre ? Les analyses ne manquent pas. Sociologiques, historiques, esthétiques... D'un point de vue purement photographique, on se contentera d'évoquer quelques notions clefs qui symbolisent le style de Frank dans *Les Américains* : liberté d'action et de création, recours au flou, au grain, aux cadrages volés, refus de la performance visuelle, fascination pour les "temps faibles", point de vue engagé, travail sur la narration, sur le rythme des images... À l'évidence, le regard désabusé et personnel de Frank fut un déclencheur pour de nombreux reporters voulant s'éloigner de la perfection formelle de "l'instant décisif" Cartier-Bressonien.

Ce dialogue HCB-Frank est au cœur de l'histoire du reportage d'auteur au 20^e siècle. Tout en découle. Avec Robert Delpire comme lien et des bataillons de suiveurs comme héritage. On notera aussi que ces deux auteurs charismatiques ont chacun publié un livre fondateur qui a eu un rayonnement mondial et dont la petite histoire retiendra que la couverture était, dans les deux cas, un dessin : signé Matisse pour *Images à la Sauvette* et Steinberg pour *Les Américains*. Mais le parallèle ne s'arrête pas là : comme Cartier-Bresson, Frank va un long moment délaisser la photographie. Pas pour le dessin, mais pour le cinéma.

Une décision qu'il prend très tôt puisque, dès 1960, il décide de "mettre son Leica au placard". Selon ses propres mots : "Assez de guetter, de chasser, d'attraper parfois l'essence de ce qui est noir, de ce qui est blanc, de savoir où est le bon dieu. Je fais des films. Maintenant, je parle aux gens qui bougent dans mon viseur. Pas simple et pas spécialement réussi".

Cette idée de l'échec et du désabusement est une des clefs pour entrer

dans l'univers "romantique" de Frank : "il me paraissait logique d'arrêter la photographie au moment où le succès venait. J'allais me répéter moi-même. J'avais trouvé mon style, je m'y étais installé, et j'aurais pu aller au-delà. Par contre, je n'ai jamais parfaitement réussi dans le cinéma, ça n'a jamais parfaitement marché. Et ça, c'est merveilleux. Il y a toujours du bon dans l'échec ; ça vous pousse en avant".

Nouvel envol

Nous ne nous étendrons pas ici sur l'œuvre cinématographique de Frank. Les éditions Steidl ont entrepris de sortir en DVD l'ensemble de cette œuvre qui débute, dès 1959, avec l'obscur *Pull My Daisy*, se poursuit avec le mythique *Cocksucker blues* (1972, long métrage iconoclaste autour des Rolling Stones) et flirte avec le cinéma "classique" dans *Candy Mountain*, un 90 minutes presque "grand public" ! En fait, c'est du côté de la photographie que Frank va faire un retour remarqué dans les années 80. Miné par des tragédies familiales (le décès de ses deux enfants, Andréa dans un accident d'avion, Pablo victime de la drogue), installé à Mabou, au Canada, loin de tout, il a de nouveau besoin de l'image fixe pour s'exprimer : "Quelquefois j'assemble plusieurs images en une seule. Je dis mes espoirs, mon peu d'espoir, mes joies. Quand je peux, j'y mets un peu d'humour. Je détruis ce qu'il y a de descriptif dans les photos pour montrer comment je vais, moi. Quand les négatifs ne sont pas encore fixés, je gratte des mots : soupe, force, confiance, aveugle. J'essaie d'être honnête. Parfois c'est trop triste."

Frank se tourne vers les pellicules Polaroid jusqu'alors réservées à la photographie amateur. Il détourne ce support "mouvant" conçu pour capter et figer les petits bonheurs familiaux. Il fera, lui, de cette



matière instable, un support à "hurler" son pessimisme, démontrant par là même sa formidable capacité d'innover tout en restant lui-même. Rien de gratuit, de commercial ou d'attendu dans les somptueux diptyques déchirés qu'il fabrique. Le marché de l'art n'a pas encore gangrené l'éthique photographique. Frank ne cherche pas à provoquer ou à "choquer le bourgeois". Il raconte sa vie avec un incroyable talent visuel et poétique. Pour chaque exposition majeure, il va construire de toutes pièces des livres fragmentés et magistralement maquetés, véritables puzzles autobiographiques où ses premières images dialoguent aussi bien avec les photogrammes de ses films qu'avec les derniers Polaroid qu'il malmène, face à la mer, debout, dans le climat humide de Mabou.

La vie et la poésie

Que faire après *Les Américains* ? Comment continuer après un tel succès ? En 1972, Frank trouve la réponse à ce défi en publiant un deuxième livre capital : *The Lines of my Hand*. Sa vie y défile, chapitre par chapitre dans un montage à la fois chaotique et parfaitement maîtrisé. Frank ne veut rien expliquer. Il assemble, il propose, il découpe. Il est l'un des premiers à s'intéresser à la matière photographique elle-même, en abîmant les négatifs, en écrivant sur les tirages, en les déchirant, en les assemblant. *The Lines of my Hand* sera édité et réédité avec, au fil du temps, l'intégration des fameux Polaroid. Et les monographies suivantes (*Moving Out*,

1994, *Hold Still*, 2000, ou *Storylines*, 2006) continueront d'explorer cette veine autobiographique.

On peut être agacé par cet égoïsme photographique. Par ce perpétuel chant triste et désenchanté. Mais reproche-t-on à un écrivain ou un musicien de toujours raconter la même histoire ? Non, s'il le fait avec talent, force et originalité. Et de fait, depuis vingt ans, Frank est redevenu un des photographes clefs. Son œuvre ne doit pas être réduite aux *Américains*. On redécouvre chaque année de véritables petits bijoux dans ses archives (voir la récente publication de *Come Again*). Au-delà du mythe, et de la starification (plaie de notre époque), son regard reste d'une incroyable modernité, autant dans le ton que dans cette approche photographique libérée de tous les carcans "classiques". Avec lui, la poésie et la vie ont balayé les dictats théoriques, techniques ou esthétiques. Du coup, son style paraît à la fois très simple et inimitable, intuitif et stimulant. Comme le remarquait en 1983, très justement l'écrivain-photographe Denis Roche dans les *Cahiers de la photographie* : "les photos de Robert Frank sont comme ça : on dirait qu'il était dedans et qu'il est sorti pour les faire". C'est aussi simple que ça ? Non, c'est aussi mystérieux que ça et c'est ce qu'on appelle l'art...

Les citations reprises dans ce texte sont issues du Photo Poche n°10 et du numéro spécial des "Cahiers de la photographie" consacré à Robert Frank (voir bibliographie page 26).



PARIS
1949
1952





LONDRES
1951-52



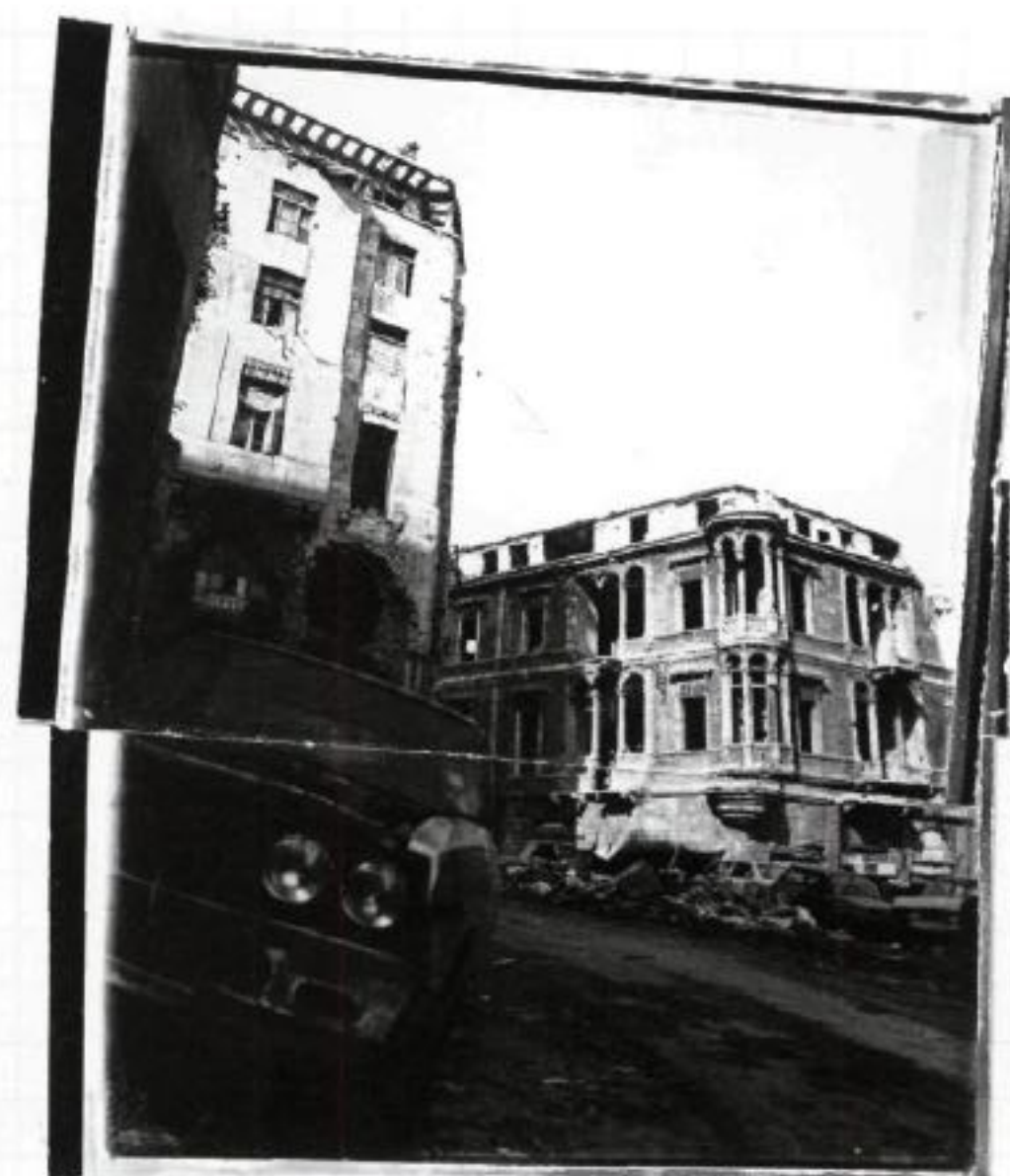


ETATS-UNIS
1955-1956





BEYROUTH
1991







TEMOIGNAGE : PHILIPPE SECLIER

Homme de textes et d'images, Philippe Séclier aime multiplier les terrains d'expression. Outre ses activités de journaliste et de photographe (Philippe a publié deux beaux livres *Hotel Puerto* chez Images en Manœuvre et *La longue*

mentaires et, depuis 2005, il essaie de construire pièce par pièce un film sur l'histoire du livre de Robert Frank *Les Américains*.

Au moment où l'on fête le cinquantième anniversaire de la sortie de ce livre "culte", il nous parle ici de son projet, de ses motivations, de ses difficultés et bien sûr de Robert Frank!

Comment est née cette idée de faire un film sur Robert Frank et principalement autour des "Américains"?

Elle est venue subitement, fin 2004, après avoir vu la rétrospective de Robert Frank, "Story Lines", à la Tate Modern à Londres, mais j'ai envie de dire aussi qu'il a fallu beaucoup de temps, une vingtaine d'années, et autant de séjours aux États-Unis, pour qu'elle arrive enfin à maturation. J'aime voyager, j'aime rouler aux États-Unis, la photographie américaine me passionne, tout comme les livres de photographies, alors, il fallait bien y songer un jour... Je n'ai pas découvert tout de suite le travail de Robert Frank. Au début, je lorgnais plutôt du côté d'Edward Weston, de Paul Strand ou d'Ansel Adams, mais il est très vite devenu incontournable lorsque j'ai découvert *Les Américains* et le livre *The Lines of my Hand*.

Quand je me suis rendu à Londres, je venais de trouver un éditeur, en l'occurrence Xavier Barral, pour publier mes photographies prises en 2001, le long de la côte italienne, sur les traces d'un voyage de Pier Paolo Pasolini effectué en 1959. J'avais l'assurance de pouvoir éditer *La Longue route de sable*, en novembre 2005, pour le trentième anniversaire de sa mort. J'ai donc décidé d'enchaîner avec un autre pays, un autre voyage, un autre livre, sachant que le timing était le bon. Robert Frank avait démarré son projet sur *Les Américains* en 1955 et je me

devais de commencer le mien en 2005. L'idée étant, si possible, d'être prêt en 2008, pour le cinquantième anniversaire de la première parution chez Delpire. Je dois préciser qu'à l'époque, en mars 2005, je ne savais pas que Gerhard Steidl allait rééditer la version américaine originale et que la National Gallery, à Washington, préparait une grande exposition sur l'histoire des *Américains* pour janvier 2009.

Le pari était osé, j'en avais parfaitement conscience mais j'ai pu obtenir rapidement des rendez-vous aux États-Unis. Notamment à Houston, avec Anne Tucker, qui dirige le département photographique du Museum of Fine Arts et qui possède la maquette du livre faite par Robert Frank lui-même. À Washington où j'ai pu rencontrer Sarah Greenough, de la National Gallery, et Philip Brookman, de la Corcoran Gallery of Art. Et, enfin, à New York où j'ai présenté mon projet à Peter McGill, le galeriste de Robert Frank. Tous m'ont ouvert leur porte très chaleureusement mais ils m'ont aussi fait comprendre que la partie n'était pas gagnée d'avance. Sous-entendu: "Tant que vous n'obtiendrez pas l'accord de Robert Frank, vous ne pourrez rien faire...". Mais ça ne m'a pas empêché de poursuivre mes recherches, de me documenter, d'enquêter, de filmer, d'interviewer tous les intervenants et de retourner là-bas à plusieurs reprises depuis mars 2005.

Pourquoi faire un film et pas un livre photo?

Autant, pour le projet de *La longue route de sable*, confronter mon voyage photographique au récit littéraire de Pasolini me paraissait stimulant, autant refaire le même parcours que Robert Frank, un appareil photo en bandoulière, était injouable. Et, de toute manière, je



route de sable chez Xavier Barral), il enquête, assiste et collabore avec des grands noms de l'image fixe tels que Marc Riboud ou Raymond Depardon. À partir de ces rencontres, il réalise aussi des films docu-

souhaitais interroger de nombreux témoins, donc la seule solution était d'en faire un film-documentaire avec les moyens du bord, c'est-à-dire le strict minimum: en vidéo, avec une petite caméra DV et juste un micro additionnel, point! Pas de lumière artificielle, pas de trépied, pas d'assistant, pas de preneur de son, rien. Et, au départ, je n'ai même pas essayé d'obtenir une bourse ou l'aide d'un producteur. Je suis parti seul, j'ai roulé seul et j'ai filmé seul. Je n'avais pas vraiment le choix, à vrai dire, étant donné que je ne suis ni cinéaste ni documentariste. Juste curieux et désireux de raconter une histoire de voyage et les dessous d'un livre unique.

Par quoi as-tu commencé?

Symboliquement, je souhaitais filmer en premier la maquette, à Houston. Quand Anne Tucker s'est mise à tourner les pages de cet album patiné par le temps, avec l'ordre exact des photographies qui sont dans le livre, tout en m'expliquant clairement l'importance des *Américains* dans l'histoire de la photographie, je me suis dit qu'elle venait de planter le décor. Il ne me restait plus qu'à trouver des lieux, des personnages, des témoignages pour rendre vivante l'histoire de ce livre, de son auteur et celle du pays dans lequel elle avait eu lieu il y a cinquante ans. Mais je n'étais pas au bout de mes peines...

Quand as-tu averti Robert Frank du projet? Quand l'as-tu rencontré?

Il a été rapidement averti, notamment par le photographe Paolo Roversi qui, très gentiment, lui a parlé de mon projet et lui a même offert, sans que je le sache tout de suite, le livre *La longue route de sable*. Ainsi que par son entourage, entre autres Peter McGill. Ce qui ne m'a pas empêché de recevoir, en juin 2005, un e-mail de l'avocat de Robert Frank, qui me faisait comprendre que mon projet ne l'intéressait pas et que je n'aurais pas l'autorisation de reproduire ses photographies... Je ne me suis pas découragé pour autant même si, je dois l'avouer, ce n'est pas très agréable sur le moment de recevoir ce genre de message. Mais cela ne m'a pas empêché de repartir quelques semaines plus tard aux États-Unis, pour poursuivre mon travail. Il se trouve qu'ensuite, en 2006, j'ai eu l'opportunité d'entrer en contact avec l'éditeur Gerhard Steidl, et c'est grâce à lui que j'ai pu rencontrer Frank une première fois, à Göttingen, alors qu'il était là pour surveiller la réimpression de son livre.

Pour ne rien vous cacher, je suis passé par tous les états la première journée. Mais il fallait simplement que l'on se parle, qu'il comprenne qui j'étais, pourquoi je m'étais lancé dans ce projet et ce que je souhaitais en faire. La con-

fiance s'est immiscée progressivement. Voilà, c'est à la fois très simple et très compliqué. Mais j'étais prévenu...

Aujourd'hui, ton regard sur l'homme et l'œuvre a-t-il changé?

Je n'ai pas travaillé sur ce projet de film-documentaire pour faire en sorte que mon regard sur son œuvre ou sur lui change. Je l'ai fait avant tout pour le plaisir de tourner les pages d'un livre qui est devenu, au fil du temps, un repère, une référence. Une œuvre à lui tout seul. Je l'ai fait aussi, évidemment, pour le plaisir de voyager à travers le temps. Je suis né en 1958 – pur hasard... – et j'aurais aimé être témoin de cette époque où l'on croise Kerouac, Coltrane, Pollock ou Rothko. C'est une période passionnante, charnière, que ce soit en littérature, musique, peinture, cinéma et évidemment en photographie. Partir sur les traces du livre de Robert Frank, c'était non seulement l'occasion de reprendre la route mais aussi de me plonger dans l'ambiance d'orgie créative de ces années-là.

Qu'est-ce qui fait, selon toi, la force des "Américains"? Est-ce l'originalité du style de Robert Frank?

Je ne suis pas historien ou essayiste. Ce sont à eux de répondre. Et

Making off de la réédition du livre *Les Américains* à Göttingen, dans les bureaux de Steidl. Merci à Gerhard Steidl et à Patrick Rémy pour le prêt de ces documents et des images du portfolio.





Robert FRANK

TEMOIGNAGE

comme ils sont très nombreux à l'avoir fait déjà, je risque justement de ne pas être très original... Mais l'originalité de Robert Frank, finalement, n'est pas très intéressante. Ce qui compte, c'est sa sensibilité. Là où d'autres n'ont aucune perception des sensations. C'est pour cette raison que le livre, lorsqu'il est sorti aux États-Unis en 1959, s'est fait descendre par les critiques. Ils étaient incapables de voir ce que lui avait vu dans leur pays avec justesse et non dépit ou amertume, comme ils l'ont souligné à l'époque.

Que nous apporte aujourd'hui la réédition des "Américains"? Frank conserve-t-il selon toi la même importance dans la photo contemporaine?

Se pose-t-on la question pour Courbet, Matisse, Picasso, Atget ou Walker Evans? Tout artiste majeur a toujours de l'importance! Mais c'est dans le temps que l'on peut vraiment la mesurer. Et si Robert Frank a ses fans depuis de nombreuses années, il est crucial que les nouvelles générations, même à l'ère du tout digital, sachent qui il est, et quelle est sa place dans l'histoire de la photographie. J'ose espérer que, pour un jeune de vingt ans, passionné de photo-

graphie, l'histoire ne commence pas à la découverte du numérique à la fin du siècle dernier... À ce titre, le travail qu'effectue Steidl et qui va s'étaler sur plusieurs années, pour éditer ou rééditer ses livres ainsi que ses films en DVD, va permettre de découvrir ou redécouvrir l'œuvre de Robert Frank. J'aimerais si possible, avec ce film-documentaire, pouvoir apporter une autre forme de contribution. Les photographies de Robert Frank restent, mais les témoins, eux, ne sont pas éternels. Il était temps de les faire parler.

L'homme n'a-t-il pas été dévoré par son mythe, un peu à l'image de Godard en cinéma?

Franchement, je n'ai pas eu l'impression d'avoir affaire à un homme dévoré par son mythe. J'ai rencontré, au contraire, quelqu'un qui a l'intelligence de garder une distance par rapport à son œuvre ou du moins à la représentation de son œuvre. Il est très ouvert, s'intéresse à beaucoup d'autres gens, les plus simples, beaucoup d'autres choses, notamment la littérature qui l'a toujours nourri. Je crois qu'il doit détester l'idée même qu'on le mythifie. Mais c'est pareil pour Godard, qu'il adore soit dit en passant. Robert Frank

n'est pas un mythe. C'est juste un mystère. Nuance!

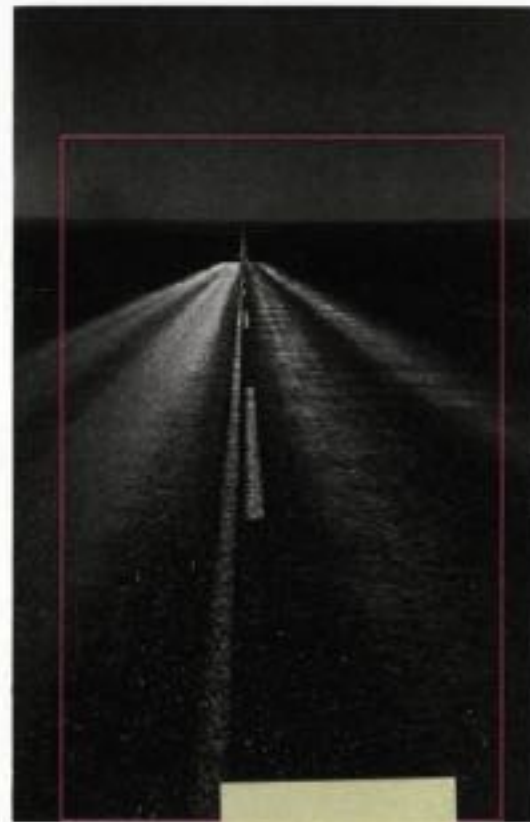
Comment va s'appeler ton film et quand pourrions-nous le voir?

Pour l'instant, le titre retenu est: *Un voyage américain*. Il n'est pas loin d'être définitif. Peut-être aura-t-il un sous-titre pour faire référence à Robert Frank. On verra... Pour le voir, il faut encore patienter un peu. Au moins jusqu'à la fin 2008, si ce n'est jusqu'au début de l'année prochaine. En fait, je dois absolument être fin prêt pour l'ouverture de l'exposition que prépare Sarah Greenough (à qui l'on doit déjà l'exposition et le livre *Moving Out* en 1994) à la National Gallery de Washington. Cette expo intitulée "Looking in: Robert Frank's *The Americans*" se tiendra du 18 janvier au 26 avril 2009 à Washington, puis elle ira au San Francisco Museum of Modern Art (17 mai-23 août) et au Metropolitan Museum of Art à New York (20 septembre-27 décembre). Pour le reste, c'est encore trop tôt pour savoir si vous pourrez voir mon film en salles, à la télévision ou en DVD. L'idéal, ce serait évidemment les trois, mais pour l'instant, je dois surtout penser à le terminer. Et la route est encore longue!

Göttingen, chez Steidl: Robert Frank en train de valider l'impression de la couverture de la nouvelle édition des *Américains*.



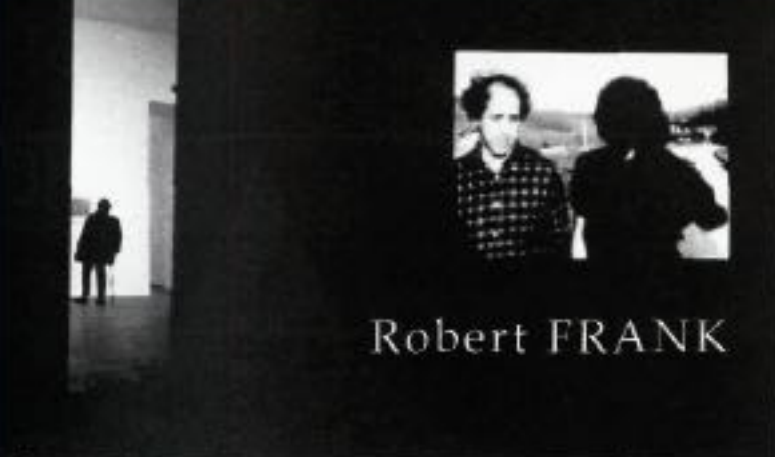
LES RECADRAGES DES "AMERICAINS"



hier der
rot markierte
Anschluß
sehen.

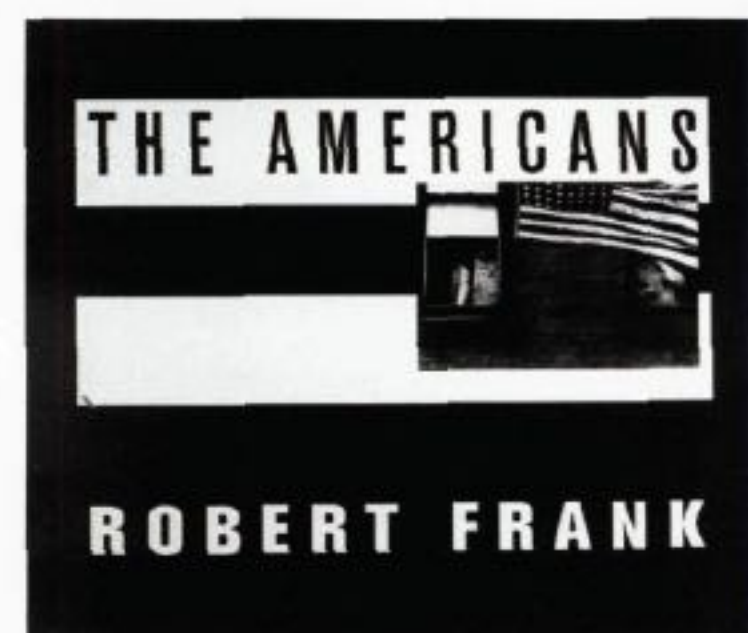
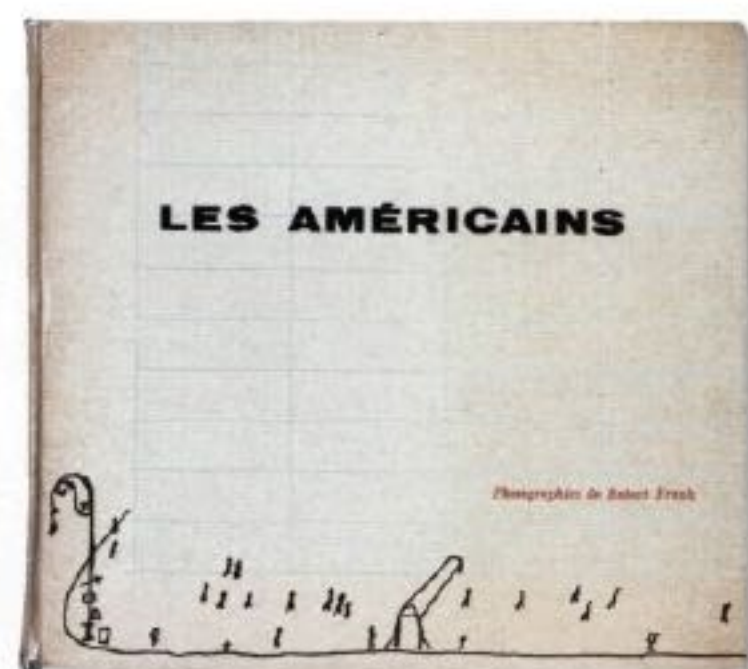


Document rare!
Robert Frank n'a
jamais caché
recadrer ses
images. Il a même
accepté de dévoiler
ce travail de
recadrage. Les
cadres rouges
représentent
les images telles
que nous les
connaissons
et telles qu'elles
sont publiées dans
toutes les éditions
des *Américains*.



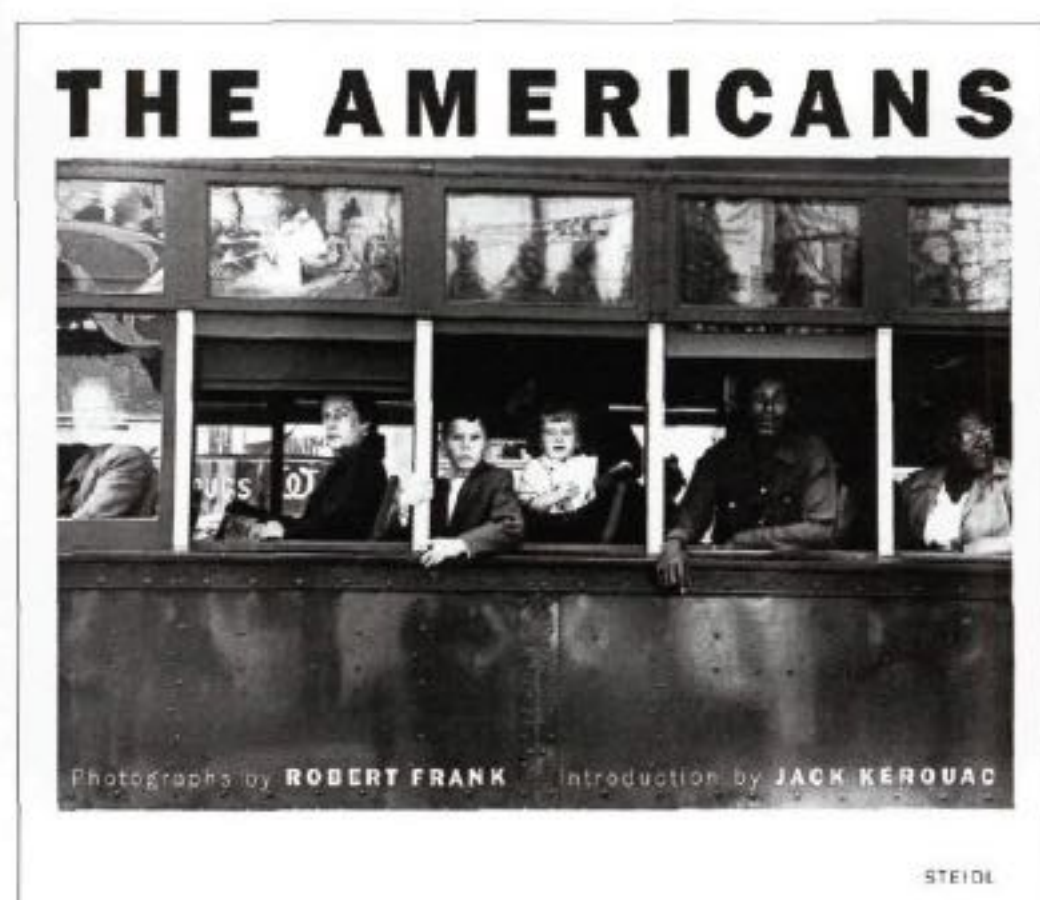
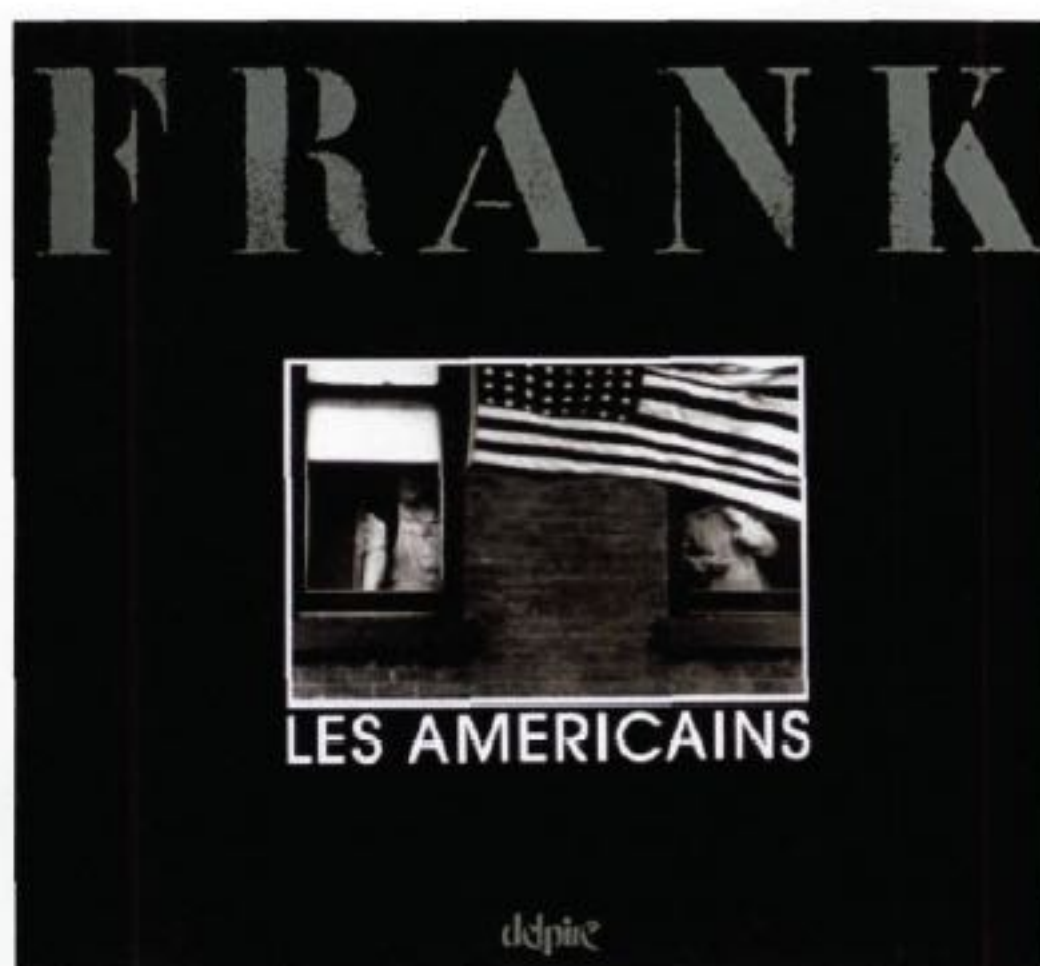
A TRAVERS LES LIVRES

L'œuvre de Robert Frank se découvre avant tout dans les livres. Surtout pour le public français, puisque ses "grandes expositions" oublient régulièrement la France. Celle de 2004, intitulée "Story lines" a fait escale à Londres, Barcelone et Winterthur et l'"expo-remake" des *Américains* restera aux USA en 2009. Heureusement, entre les éditions historiques, les catalogues, les revues et le monumental travail de réédition entrepris par Steidl, l'œuvre de Frank est largement accessible. Visite guidée (subjective, forcément...) à travers une sélection de livres, soit de Frank, soit "à propos de Frank".



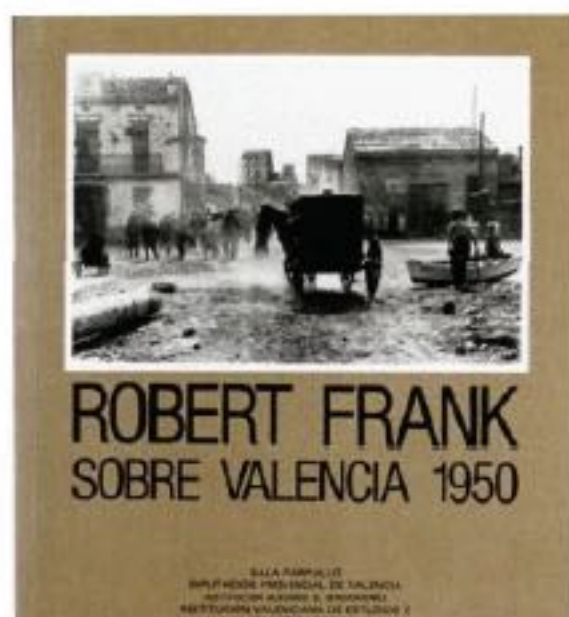
Les Américains

Nous vous avons déjà tout dit en ouverture de ce dossier sur ce livre fondateur régulièrement réimprimé depuis l'édition originale de 1958 (celle avec le dessin, ci-dessus). Aujourd'hui deux versions sont disponibles : celle en français rééditée en 2007 par Robert Delpire et celle, en anglais, proposée par Steidl, dans un format légèrement réduit. Tout bon collectionneur se doit d'avoir les deux, même si elles contiennent les mêmes images. Car voilà un livre que l'on use vite puisqu'on le prend et le reprend dans sa bibliothèque, à chaque coup de blues ou de doute "photographique". Comme une bible, oui...

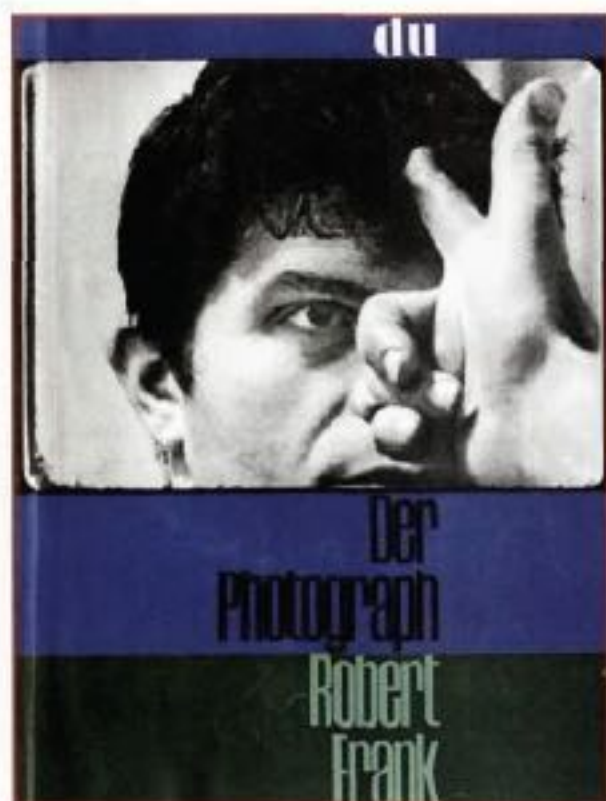


Black, white and things

Tardivement publié, en 1994 par Scalo, ce livre, souple et broché, reprend à l'identique un album que Frank avait réalisé en 1952 avec ses premières photos. Il avait alors collé 34 tirages dans un album à spirale. Frank avait conçu trois exemplaires de cet album : il en offrit un à Edward Steichen (ce "vintage" est aujourd'hui conservé au Moma), un à ses parents et il garda le troisième, avant de le remettre à la National Gallery of Art de Washington. Comme le titre l'indique, cet album est découpé en trois parties : Black (12 photos), White (8 photos) et Things (14 photos). Les images sont un mélange de photos de France, d'Espagne, des États-Unis, du Pérou, plus une photo de Londres. Un livre de jeunesse qui montre aussi l'intérêt de Frank, dès ses premières années de photographe, pour le livre et pour le travail de maquette et de mise en page.

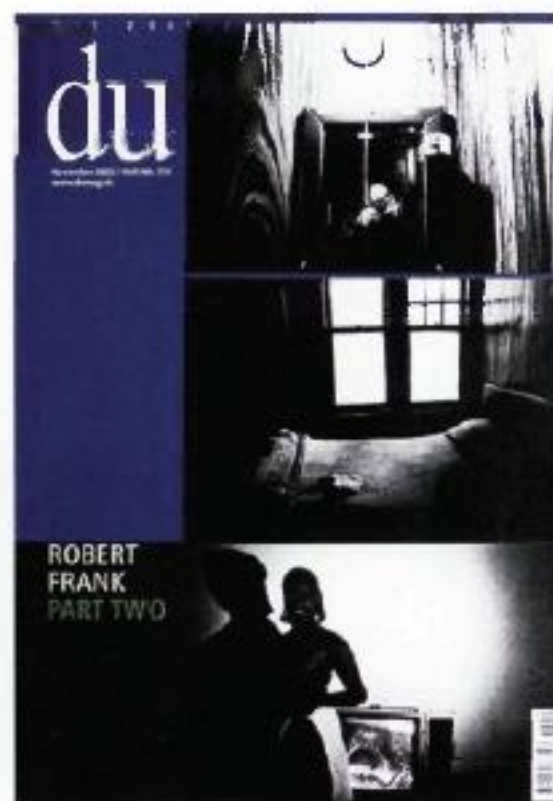


Sobre Valencia 1950
Superbe petit catalogue édité à Valence, Espagne en 1985 et qui reprend les premières photos réalisées sur place par Frank aux débuts des années 50. On y découvre déjà l'essentiel du style de Frank: une incroyable maîtrise du cadrage et de la lumière et un poétique "je m'en foutisme" (sans doute maîtrisé ?) qui lui permet de conserver des images non repiquées avec de belles pétouilles et des bouts de planches-contact. Les tirages aux densités "aléatoires" feraient hurler le premier professeur de tirage venu ! À noter, en fin de catalogue, une rare série sur les coulisses de la corrida, un vrai "reportage autrement" dès 1950.



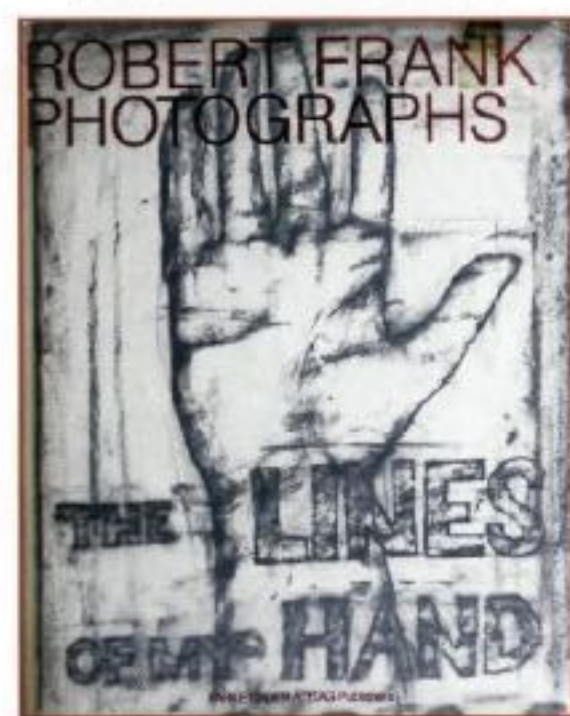
"Du" 1962 & "Du", 2002

À deux reprises, à 40 ans d'intervalle, le magazine Suisse *Du* (installé à Zurich, ville natale de Frank) lui consacre un numéro spécial. L'édition de 1962 est nettement plus intéressante, à l'image de sa superbe couverture (celle de gauche). De plus, ce numéro contient aussi un petit portfolio couleur d'Harry Callahan ! Toutefois, la version de 2002 mérite aussi le détour car on y découvre des images récentes peu connues et l'incroyable capacité de Frank à faire dialoguer visuellement des images qui ont été faites à 50 ans d'intervalle dans des contextes complètement différents. Dans *Du*, chaque double page est une vraie création, preuve (s'il en était besoin) de la variété et de la richesse de son œuvre. Avec en prime, quelques contacts 24x36 pour les aficionados. Ces deux volumes de *Du* se dénichent encore assez facilement dans les brocantes photo à moins de 100 €.

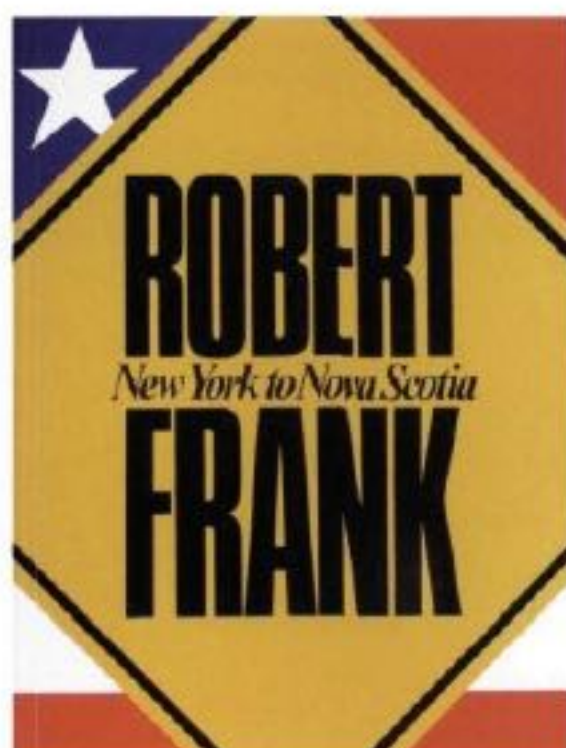


Les Cahiers de la Photo

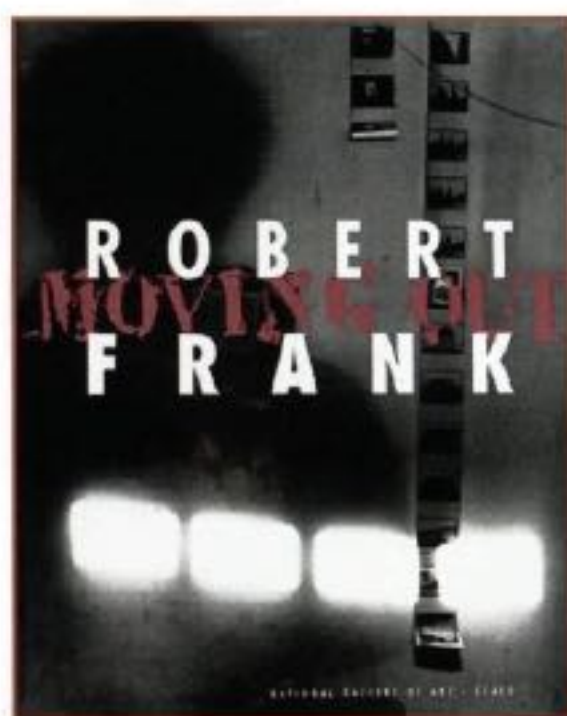
Les regrettés (et inégalés) *Cahiers de la photographie* ont publié en 1983 un très intéressant numéro double sur Frank. C'est certainement, en français, le recueil de textes le plus pertinent et le plus approfondi. Sous l'égide de Claude Nori (directeur de la publication) et de Gilles Mora (rédacteur en chef et spécialiste "Frankien" incontesté), ce volume propose 125 pages d'analyses et de points de vue signés Mora, Bergala, Roche, Claass, Bauret, Arrouye, Kempf, Fleig... Un ouvrage de référence.



The Lines of my Hand
Après *Les Américains* c'est le deuxième livre mythique de Frank. La première édition date de 1972 mais le livre a été ensuite augmenté et republié (la couverture ci-dessus est celle de l'édition de 1989, sortie à Zurich chez Parkett/Der Alltag). *The Lines of my Hand* est le livre fondateur du projet autobiographique de Frank, qui décide, en 1972 de rassembler tout son travail, photo, cinéma, notes personnelles, etc. dans un long travelling chronologique. Un livre qui a déconcerté à sa sortie, presque dénué de textes et assez difficile d'accès. Aujourd'hui on parlerait d'un scrapbook de génie. Mais c'est surtout un fabuleux livre de "pure" photographie.



New York to Nova Scotia
Initialement sorti en 1986 pour accompagner une exposition à Boston, ce livre a été republié par Steidl en 2005 en version brochée économique. *New York to Nova Scotia* (là où Frank s'est partiellement installé en 1969) est principalement un recueil de textes. Ce livre est surtout important pour les documents qu'il contient: lettres de Frank à ses parents, correspondances échangées avec d'autres artistes en passant par sa "déclaration d'intention" envoyée au jury du Guggenheim pour obtenir la fameuse bourse qui lui permettra de parcourir les USA. Un livre pour spécialistes avec, pour la première fois, le risque d'une certaine dérive nombriliste...



Moving Out

Cet imposant ouvrage de 335 pages a été édité conjointement par Scalo et la National Gallery of Art de Washington, là où débutait l'exposition rétrospective du même nom en octobre 1994. Il ne s'agit plus là d'un livre "d'auteur" mais d'une de ses impressionnantes monographies dont les Américains ont le secret. On y revisite toute l'œuvre de Frank, de façon chronologique, avec moult notes, analyses et précisions. C'est le livre de la consécration muséale qui permet de survoler (avec une grande qualité d'impression) cette œuvre multiforme. Mais on est en droit de trouver cela un peu institutionnel (et loin de l'esprit beatnik ?).

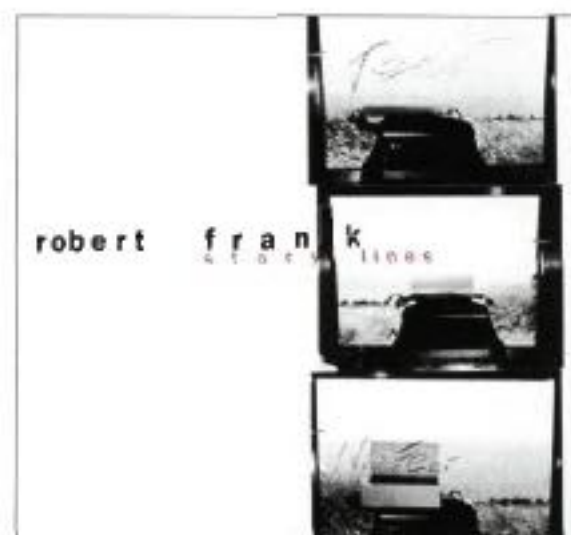


Hold Still, Keep Going

Encore un livre "compilation" conçu à l'occasion d'une exposition, cette fois européenne, qui voyagea entre 2000 et 2001 à Essen, Madrid et Belem (et qui comme d'habitude ne trouva pas de port d'attache en France !). La particularité de ce livre déstructuré et splendide sur le plan graphique, provient du choix des images. Cette fois Frank ne ressort pas ses icônes vues et revues. Du coup, cet album "rock'n'roll" part dans tous les sens et peut agacer certains par l'apparente "facilité" du procédé. Ce n'est pas le meilleur livre pour découvrir l'œuvre de Frank, mais il reste une référence pour ceux qui veulent voir d'autres images, notamment issues de ses films.



Robert FRANK



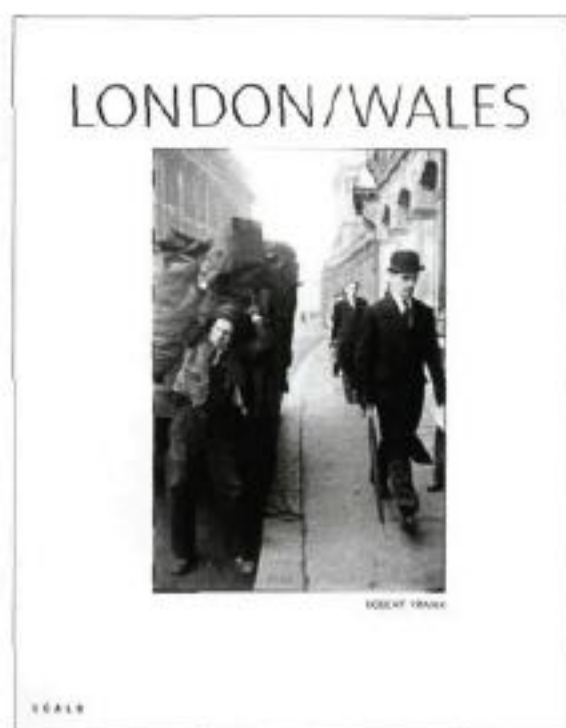
Story lines

Publié lors du bel hommage rendu à Frank par la Tate Modern de Londres fin 2004, *Story lines* s'inscrit dans la continuité des "catalogues" autobiographiques précédents (*The Lines of my Hand* et *Moving out* notamment). Mais grâce à une maquette inventive et rythmée, et un format "à l'italienne", on échappe à l'impression de "déjà-vu", même si l'essentiel des images a déjà été publié. On y découvre même certaines séries peu connues comme celle de "New York vu du bus" (1958) et "Birmingham 1987". Étrangement, le livre fait l'impasse sur les photos de Beyrouth prises en 1991.



Thank you

Ce petit livre de poche édité en 1996 par Scalo est un recueil de lettres et de cartes postales reçues par Frank, soit à Mabou, soit à New York. Derrière l'aspect anecdotique (on essaie de deviner qui se cache derrière certains prénoms...), l'ouvrage possède une maquette vivante et illustrée. Un livre pour les fans absolus qui ne contient aucune photo de Frank!



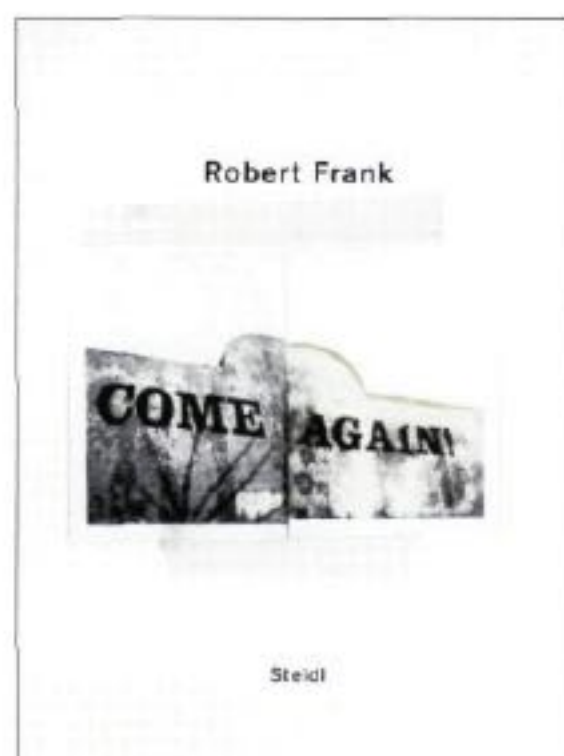
London/Wales

C'est le livre le "plus classique". Il regroupe les photos prises à Londres et au Pays de Galles entre 1951 et 1953. C'est la lecture du livre de Richard Llewelyn *Quelle était verte ma vallée* qui le pousse à se rendre à Caerau au sud du Pays de Galles. À Londres, Frank est fasciné par les hommes en chapeau haut de forme qui émergent du brouillard. À Caerau, c'est l'autre facette du Royaume-Uni qu'il capte, les ouvriers et leurs gueules noires. Les réunir dans un même livre est pertinent: ce sont deux mondes en voie de disparition et Frank le fait parfaitement ressentir.



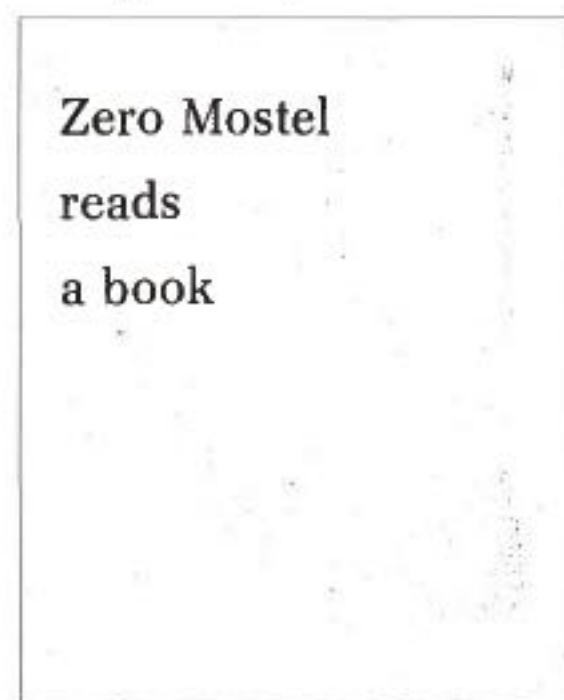
PhotoPoche n°10

C'est le recueil incontournable pour découvrir à petit prix la première partie de l'œuvre de Frank (de 1950 à 1980). Les photos choisies par Delpire nous plongent au cœur de la poésie Frankienne, dans un long travelling visuel. Le texte d'introduction, signé Frank lui-même, est un bijou tout comme sa biographie écrite à la première personne.



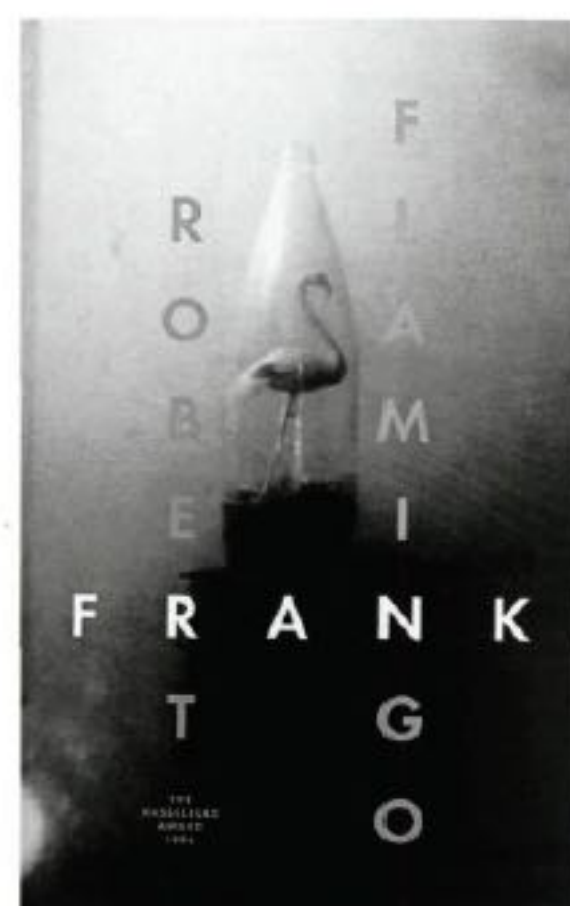
Come Again

En 1991, à la surprise générale, Robert Frank participe à un projet photographique collectif intitulé "Beyrouth, city centre". Un livre commun sera ensuite publié avec quelques images de Frank mais ce travail restera largement inconnu. Jusqu'en 2006, où sort chez Steidl cet étonnant cahier d'écolier. On y retrouve non pas les photos du projet lui-même, mais des assemblages "grossiers" de Polaroids que Frank avait réalisés sur place, en parallèle. Sans un mot, sans une légende ou une trace d'explication (hormis la quatrième de couverture), ce livre-objet est une superbe réussite. Frank joue de la matière abîmée des Polaroids qui répondent aux bâtiments libanais dévastés. Il assemble ces images avec des bouts de scotch jaunies, créant des "faux" panoramiques saisissants.



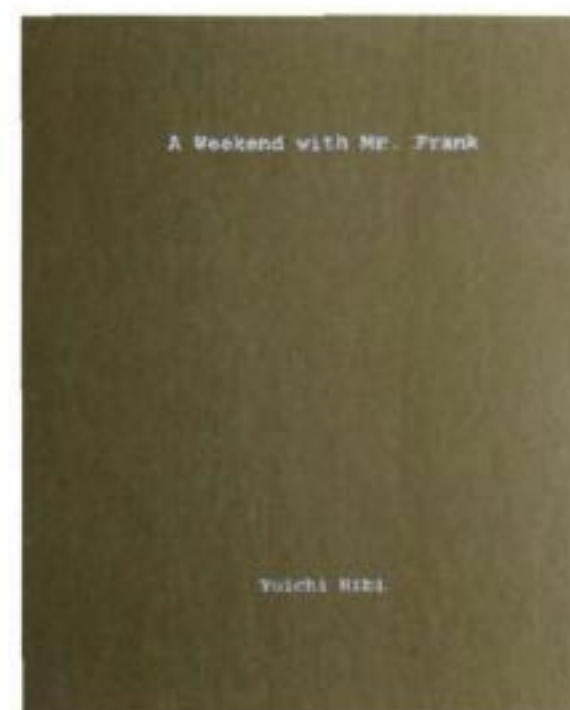
Zéro Mostel reads a book

Petit OVNI (Objet Visuel Non Identifié), ce livre n'a d'intérêt que comme un (petit) élément de l'œuvre intégrale que Steidl est en train de publier. Il s'agit de 36 photos représentant un dénommé Zéro Mostel, comédien truculent, saisi en pleine lecture. À la manière d'un acteur de film muet, il mime et surjoue chaque émotion liée à la lecture. Cette série de mimiques burlesques fut publiée dans le *New York Times* en 1963 en hommage aux libraires américains!



Flamingo

En 1996, Robert Frank reçoit le Prix Hasselblad, qui s'accompagne de la publication d'une monographie. Fidèle à son habitude, Frank plonge dans ses archives et crée un nouveau journal intime plein de mystères, d'ombres et de "matières". En format allongé, fin (50 pages seulement), ce livre peu connu est doté de deux puissants triptyques qui se déplient. Long poème désenchanté *Flamingo* est sans doute un des livres récents de Frank le plus marquant par la force de sa concision.

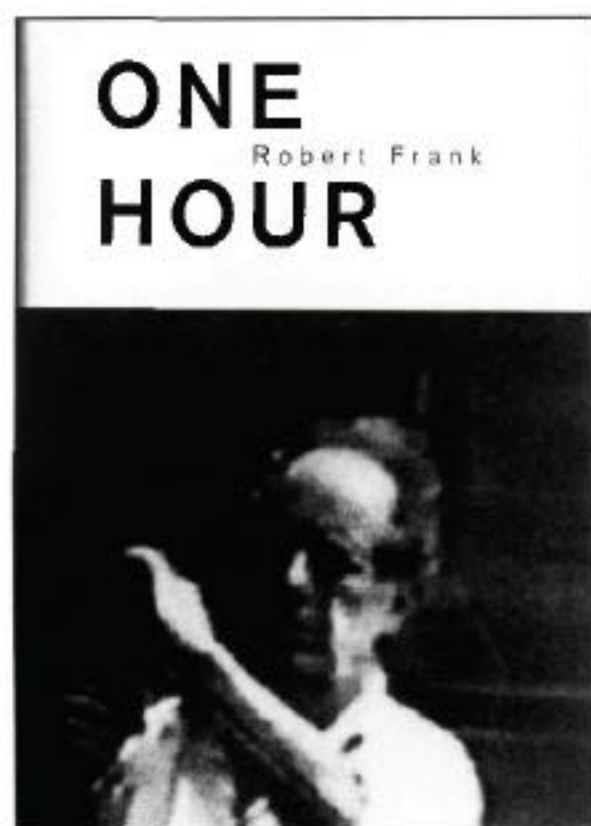


A weekend with Mr Frank

Six petites photos (dont un tirage) et pas un mot. Ce "livre-objet" symbolise la fascination exercée par Frank sur les jeunes photographes, ici un certain Yuichi Hibi. Ce dernier a passé un week-end à Mabou. Au 6x6, en n & b, il a capturé quelques moments intimes dont une étonnante vue de Frank allongé sur son lit. Objectivement, ce livre n'a aucun intérêt, hormis la qualité d'édition propre à l'éditeur Nazraeli Press. Mais, limité à 500 exemplaires numérotés, il montre l'aura du maître et le fétichisme qui l'entoure. Toutefois, il n'est pas sûr que Frank adore cet "hommage"...

L'ŒUVRE CINÉMATOGRAPHIQUE, AUSSI CHEZ STEIDL

En parallèle à la réédition de l'intégrale de l'œuvre photographique de Frank, Steidl s'est aussi lancé dans un travail de diffusion de son œuvre cinématographique. À la fois sous la forme de coffret de DVD (une première salve de neuf films, trois par DVD est annoncée pour ce printemps 2008) et de publication des story-boards originaux, véritables petits livres photo contenant des photogrammes et les dialogues du film. Après le très austère *One Hour* et avant le très attendu *Pull my Daisy* (qui sortira en novembre 2008), c'est le cahier consacré au film *Me and my Brother* qui a marqué les esprits. Autant pour la réussite de l'objet lui-même que pour son contenu. En effet, ce film pour le moins chaotique reste assez complexe à appréhender, surtout si on ne lit pas parfaitement l'anglo-américain (aucun de ces livres story-board n'est traduit en français). Mais force est de reconnaître que la poésie et l'esprit "beatnick" de Frank passent au-delà des mots et des situations...



L'ACTUALITÉ ROBERT FRANK A VENIR

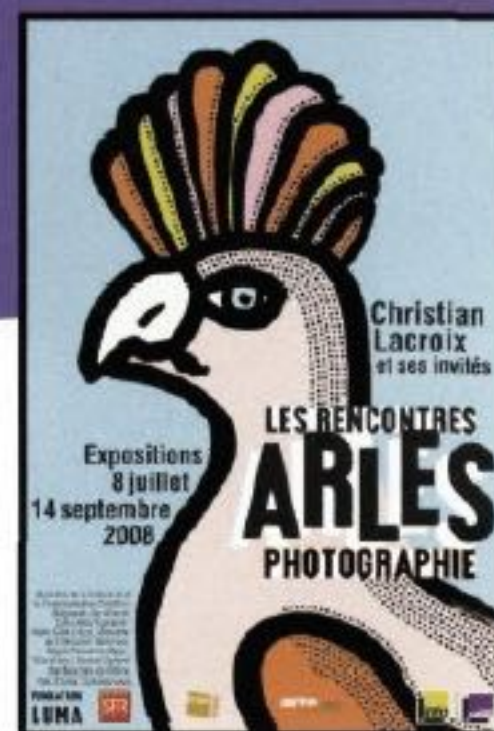
L'exposition "Looking in: Robert Frank's *The Americans*" ne débutera qu'en janvier 2009. Au même moment, à Paris, l'expo "Paris" devrait être présentée au Jeu de Paume. Ces deux rendez-vous seront précédés de plusieurs éditions signées Steidl, dont un très attendu "Péru" en septembre 2008. Sinon, pour les parisiens, il y a une soirée hommage prévue à la cinémathèque de Bercy (12^e), le 9 juin à partir de 19h. Entrée (payante) mais ouverte à tous dans la limite des places disponibles. Au programme, plusieurs films de Frank, des documentaires, un débat et la présence de Philippe Séclier qui devrait dévoiler un extrait de son film. Nous y serons.

LES RENCONTRES ARLES PHOTOGRAPHIE

SFR

JEUNES
TALENTS
PHOTO &
GRAFIC

Du 7 juillet à fin août 2008,
découvrez au cœur de la ville d'Arles, l'exposition
des 10 artistes lauréats et finalistes du concours
SFR Jeunes Talents - Rencontres d'Arles 2008.



Julot



Jean-Claude Delalande



Didier Illouz



Delphine Manjard



Benjamin Roi

RENDEZ-VOUS DANS LA GALERIE SFR JEUNES TALENTS, RUE DU DOCTEUR FANTON TOUT PRÈS DE LA PLACE DU FORUM, À ARLES.

Retrouvez toutes les informations sur nos concours sur : <http://www.sfrjeunestalents.fr>

SFR ZOOM SUR VOTRE TALENT



SFR JEUNES TALENTS
RÉVÉLATEUR D'ARTISTES



Richard PAK

USA 2003–2008 : LA POURSUITE DU BONHEUR



Le territoire est balisé. Piégé. On pourrait se croire à la télé entre “Desperate Housewives” et “Twin Peaks”. Ou au cinéma chez Altman. On pense aussi à la peinture de Hopper, aux nouvelles de Carver, aux photos de Shore ou d’Eggleston. Mais nous sommes dans l’Amérique vue par Richard Pak : un pays hanté d’une désespérance métaphysique où la poursuite du bonheur semble être un devoir national. Portfolio et rencontre avec un jeune photographe qui photographie bien et qui pense juste. Et réciproquement.



















Richard PAK

Comment es-tu devenu photographe?

J'ai découvert la photographie vers l'âge de 15-16 ans. Je ne saurais y donner une date précise ni y rattacher un événement particulier. Je me suis rapidement acheté mon premier appareil (un Olympus OM-10 que je dois toujours avoir quelque part), et ce passe-temps est vite devenu une passion dévorante, d'une façon inversement proportionnelle à l'intérêt que je portais à mes études.

Au lycée j'ai pris en main le club photo abandonné depuis des années, et je passais plus de temps enfermé dans le labo à développer mes images, et celles de mes camarades, plutôt que d'améliorer mes connaissances en mathématiques. Gagner le premier prix du concours photo "Le lycée vu par les lycéens" fut une joie bien supérieure à celle de l'obtention de mon bac... Après le bac, n'étant toujours pas très attiré par les études, je décidais de faire un stage de photographie de presse, dans un centre de formation de la proche banlieue parisienne. Je n'y ai rien appris que je ne savais déjà (via la presse spécialisée et la

collection Photo Poche!). J'en garde en revanche un excellent souvenir. J'avais jusqu'alors une culture photo très "classique", dans la grande tradition du photojournalisme anglo-saxon ou des humanistes français (Capa, Eugene Smith, Cartier-Bresson, Doisneau, etc.), et mon passage à l'agence VU m'a fait découvrir la richesse et la liberté d'expression de photographes-auteurs dont je ne soupçonnais pas l'existence (Paolo Nozolino, Hugues de Wurtemberg, Christer Stromholm, Anders Petersen, Lars Tunbjörk, etc.).

En 1998, j'ai décidé, finalement, qu'il était temps de ne plus me cacher derrière la grande table lumineuse à éditer les photos des autres et je suis devenu photographe indépendant.

J'ai passé les cinq premières années de ma jeune carrière de freelance en Angleterre où, là aussi j'ai appris en pratiquant: la couleur, le portrait, etc. J'étais, de fait, correspondant pigiste pour la presse française (*Libé*, *Le Monde*, *L'Express*, etc.) et pour des journaux et magazines britanniques (*The Independent*, *The Observer*, etc.).

Pourquoi ce travail sur les USA? N'est-ce pas un sujet déjà très vu et revu? Comment faire du nouveau en 2008?

D'aussi longtemps que je me souviens, j'ai toujours été intéressé, fasciné même par la culture anglo-saxonne. La musique que j'écoute, les livres que je lis et les films qui m'intéressent viennent, dans leur grande majorité, d'outre-manche ou d'outre-atlantique. À 26 ans je suis allé m'installer à Londres, histoire de voir un peu du pays, de vivre en version originale non sous-titrée. Ces années, excessivement formatrices à différents niveaux, auront été des années préparatoires avant d'embarquer sur ce projet, que j'ai intitulé "Pursuit".

À l'origine de ce travail il y avait – il y a toujours – la fascination pour les États-Unis. Une fascination qui passe d'abord exclusivement par l'image, certaines formes d'images.

Des images photographiques en premier lieu, inévitablement. La photographie américaine est excessivement riche; beaucoup y voient même le berceau de la photographie moderne, et elle a eu une importance certaine sur mon rapport à ce médium. Des images cinématographiques aussi. Celles des films du Nouvel Hollywood qui peignent si bien l'énergie, la jeunesse et la contre-culture propres aux années 60/70 en Amérique. Des images, encore, avec l'univers réaliste des tableaux d'Edward Hopper ou encore l'iconographie populaire revisitée par Jasper Johns.

À cette fascination pour une Amérique visuelle il faut ajouter la littérature, qui aura été une source au moins aussi importante à la construction de cet imaginaire américain. John Fante, Truman Capote, Raymond Carver et tant d'autres ont eux aussi gravé en moi des images, mentales cette fois.

Bien sûr, il y a beaucoup de travaux

photo sur l'Amérique. Mais, au risque d'utiliser un poncif, que reste-t-il à faire qui n'ait déjà été fait? J'aurais pu succomber à la facilité, relative, et choisir un champ de recherches moins abordé, ou plus exotique. Mais, pas de chance, l'exotisme m'ennuie. Et je crois que l'on ne parle bien que de ce que l'on connaît, ou tout au moins de ce qui nous intéresse. Et au jour d'aujourd'hui, ce qui m'intéresse, c'est l'Amérique.

Alors évidemment, il s'agit ensuite de ne pas refaire ce qui a déjà été fait, d'où la difficulté. C'est pourquoi je n'ai pas souhaité prendre un fil conducteur comme la route 66 (sans mauvais jeu de mots), le fleuve machin ou le parallèle truc; autant de prétextes artificiels et bien trop limitatifs. Alors que beaucoup de travaux traitant des États-Unis ne font qu'en montrer la surface, je souhaite pour ma part donner une profondeur à mes recherches photographiques, livrer ma vision de l'Amérique au jour le jour, de l'intérieur et dans la durée. Ce projet a pour objet de réaliser une chronique photographique désenchantée d'un quotidien américain rêvé. Imprégné d'un imaginaire aux sources multiples, fruit de la confrontation d'une Amérique mythifiée et de l'expérience vécue, ce sera une fiction photographique à travers à la fois une errance à l'échelle du pays et une plongée au cœur du quotidien de l'Amérique moderne.

Avec en tête de nombreuses influences photographiques, non?

Bien sûr, ce travail s'inscrit formellement dans un genre initié par "Les Américains" de Robert Frank; mais je n'oublie pas les photographes qui ont suivi ses traces, comme ceux qui l'ont précédé, et qui ont eu une influence sur ma pratique photographique. Ils sont d'ailleurs trop nombreux pour n'en citer que quelques-uns.

Pourquoi ce titre de "Pursuit"?

"Pursuit", le titre de cette série, fait écho à la Déclaration d'Indépendance des États-Unis qui mentionne le droit de chacun à "la vie, la liberté, et la poursuite du bonheur". Ce travail est une chronique photographique de la quête de cette chimère, le bonheur, érigé là-bas en droit constitutionnel. Le champ d'application auquel je choisis de m'intéresser est double puisque ce sont deux facettes de la société américaine que je veux mettre en parallèle. D'un côté une Amérique dite favorisée, celle de la middle class intégrée qui vit le "rêve américain" et de l'autre les moins chanceux, ceux, nombreux, qui aspirent à ce même idéal, qui l'effleurent sans jamais le toucher.

Bien que formant une trame à ce travail, je ne souhaite pas mettre un accent trop appuyé sur les considérations économiques et sociales afin de ne pas opposer ces deux mondes, mais je me concentre au contraire sur ce qui les rapproche. Ainsi, comme dans une nouvelle de Raymond Carver, le contexte social est laissé en arrière-plan et traité de manière minimale afin d'évoquer une désespérance plus métaphysique et universelle.

Ce travail n'a pas pour finalité de donner à voir un état des lieux de la société américaine actuelle, objectif et distancié. Ma pratique photographique consiste à se servir du réel, soit tel qu'il se présente quand il sert mon propos ou en n'hésitant pas à le mettre en scène quand je l'estime nécessaire. La réalité devient la matière première qui permettra de créer, ou à défaut évoquer, une œuvre de fiction, celle d'une Amérique remplie par le vide, l'absence et le silence.

Le Temps, celui du présent qui s'écoule et ne s'arrête pas, comme celui du passé, de ce qui a été et ne sera jamais plus, est une thématique

RICHARD PAK EN 6 DATES

1972	Naissance à Corbeil
1995	Travaille comme iconographe à l'agence Vu.
1998	Deviens photographe indépendant. S'installe à Londres. Travaille pour la presse britannique et pour des magazines français en tant que correspondant.
2003	Retour en France. Commence son travail sur les États-Unis intitulé "Pursuit".
2004	Mention du jury au Prix Européen des Galeries Photo de la Fnac. Projection Festival Off des Rencontres d'Arles.
2008	Exposition de "Pursuit" à l'espace Dupon-Les expos à Paris.

centrale à ce travail. Ainsi, le choix d'une certaine uniformité des sujets et des motifs resserre l'attention sur le fait qu'il ne se passe rien ou presque: le temps semble s'allonger et s'épaissir, une tension s'installe; vient-il de se passer quelque chose ou quelque chose (un drame?) va-t-il arriver?

Comment conçois-tu ton métier de photographe aujourd'hui? Quelles images te font vivre au quotidien?

Je le conçois comme hier, mais en mieux! Cela va paraître étonnant, mais je trouve la période actuelle très excitante. Les évolutions récentes, tant au niveau technique (numérique, etc.) que pour ce qui est de l'importance exponentielle du marché de l'art, sont des raisons d'être optimiste. Évidemment il faut éviter de tomber dans l'excès, pour l'un comme pour l'autre. Je ne m'intéresse pas trop au marché des appareils numériques, je n'utilise que de l'argentique, et je ne les considère pas comme une menace. Je suis encore trop jeune (enfin j'espère), pour être un vieux con. Il me semble quand même impératif que la photographie argentique perdure, et que les photographes continuent à avoir le choix. Un beau tirage argentique est une pièce unique, il n'y en aura jamais deux pareils, alors qu'avec le numérique... Quant à la presse qui ne

Richard PAK

commande plus de reportages, ne publie plus de portfolios ou fait appel à des banques d'images d'illustrations, j'entends cela depuis le début des années 90, du temps où je travaillais en agence, alors... Au moins j'ai eu la chance d'être prévenu avant de commencer, et je fais avec! Jusqu'à présent, j'ai vécu des commandes de la presse et du secteur corporate—jamais autant que quand j'étais en Angleterre d'ailleurs! À terme, j'espère montrer de plus en plus mon travail sur des cimaises ou à travers l'édition, et vendre mes tirages.

Alors te considères-tu plus comme un reporter, comme un poète, comme un artiste documentaire?

Pour ce qui est de savoir dans quelle case me ranger, j'avoue ne pas me poser la question. Disons que j'aspire à être un photographe-auteur et que mon travail est formellement proche du documentaire. Ma pratique photographique consiste à se servir du réel, soit tel qu'il se présente quand il sert mon propos ou en n'hésitant pas à le mettre en scène quand je l'estime nécessaire. J'aime et je recherche ce mélange, brouiller les cartes pour mieux évacuer la question. Ce que j'estime important n'est pas ce qu'il y avait à l'origine de mes photographies, mais ce qu'il y a à l'arrivée. Est-ce que je me considère comme un artiste? La question m'importe peu, et je pense que ce n'est de toute façon pas à moi d'en donner la réponse!

Comment qualifierais-tu ton style, ou du moins ton approche de ce que j'appelle dans ce numéro "Le reportage autrement"?

J'ai choisi de photographier le banal, le quotidien de l'univers

d'une Amérique contemporaine. Je prélève des échantillons d'humanité, et s'il arrive que j'utilise l'anecdotique, ou le spectaculaire, c'est pour les dépasser en cherchant des résonances avec des concepts plus profonds, plus universels. En jouant sur les variations des thèmes de l'ennui, de l'isolement voire de l'abandon (d'un proche, d'un idéal?), j'essaie de faire entendre ce que résume Pierre-Yves Pétillon (*Histoire de la Littérature Américaine*, éd. Fayard.), cette voix si américaine, faite de solitude et de stoïcisme, où l'on perçoit, comme dans un tableau d'Edward Hopper, ce mélange de mélancolie léthargique et de nostalgie des lointains.

Avec quel matériel argentique donc, travailles-tu?

J'utilise exclusivement du négatif couleur Kodak Portra en format 135 et 120. Je ne suis pas un fondu de technique, ni un "collectionneur" d'appareils photo. En 24x36 j'utilise le même boîtier depuis 17 ans, un Olympus OM-4 Ti et un Leica M6 que j'ai depuis dix ans. Je l'avais racheté à Stanley Greene à mon départ de VU... J'ai une optique pour mon Leica, un Summicron 35 mm f:2 et sur l'OM4-Ti, j'utilise soit un 28 mm f:2,8, soit, plus rarement, un Zuiko 50 mm f:1,8. En 6x6 je travaille avec un Lubitel 2 que j'avais oublié au fond d'un fourre-tout depuis des années avant de le ressortir, presque sur un coup de tête, pour le premier de mes voyages aux États-Unis. Il est un peu lunatique mais on a finalement trouvé un certain équilibre dans notre relation...

Quels sont tes projets?

J'aimerais juste insister sur le fait que cette série, "Pursuit", n'est pas terminée. J'ai réalisé quatre voya-



© JCB

ges sur ce projet depuis 2003, pour une durée totale sur place de six mois, en sillonnant le pays en tous sens en voiture et dormant toutes les nuits dans des motels, ne restant pas plus de 3-4 jours par endroit. J'ai prévu d'y retourner à l'automne prochain mais cette fois, sans trop en dire, j'ai l'intention de me déplacer moins. Je vais me concentrer sur un espace géographique plus resserré que lors de mes voyages précédents, me limitant à l'état de Californie. Ce projet photographique, qui est devenu une véritable obsession, se nourrit de mes expériences, de mes rencontres, de mes lectures, etc. Il a beaucoup évolué au fil du temps. Parallèlement, en tant que personne je me construis également grâce à ce projet, et à ce qu'il me fait découvrir. Il y a une vraie émulation entre ma pratique photographique et qui je suis en tant que personne. Les deux, après tout, sont des works in progress! Pour suite, donc...

**Propos recueillis par
Jean-Christophe Béchet**

LES EXPOS

Vous pourrez voir le travail de Richard Pak exposé au Laboratoire Dupon jusqu'au 13 juin (74 rue Joseph de Maistre, Paris 18) du lundi au vendredi de 10h à 19h.



PENTAX K20D

DÉCLENCHEUR DE TALENTS



Capteur CMOS 14,6 mégapixels

Traitement optimisé du bruit, sensibilité jusqu'à 6400 ISO

Plage dynamique élargie pour une gestion améliorée des contrastes

Tropicalisé, stabilisé, système anti-poussières

hotline: 0 826 103 163 (0.15€)

www.PENTAX.fr

PENTAX



**Aberfan Merthyr Vale,
Pays de Galles, 1979**



Belfast, 1971

Stéphane DUROY

UNITED KINGDOM, ANNÉES 1971 / 2002

Deux de ses livres *L'Europe du Silence* (2000) et *Unknown* (2007) ont marqué les esprits par leur intransigeante précision. Auteur en marge, à la fois célèbre et inconnu, Stéphane Duroy est autant un reporter du temps passé qu'un poète des cités grises. À 60 ans, il fait toujours l'éloge de la précarité et de la lenteur. Quand il nous a dévoilé sa propre maquette d'un futur livre consacré au Royaume-Uni, nous avons décidé de publier tel quel ce "Scrapbook" inédit. Rencontre avec un photographe patient et exigeant qui se méfie de la photographie...



Belfast, Irlande du Nord, 1971



Seaham, Angleterre, 1993



Liverpool, Angleterre, 1983



Belfast, Irlande
du Nord, 1971



Bradford, Angleterre, 1992



Eton, Angleterre, 1983

FISH BAR

HANSEN
PIES

WE SELL THE BEST
PIES, PASTIES & SAUSAGE ROLLS
PETER'S

PETER'S
SAVORY PRODUCTS



Abercwmboi,
Pays de Galles,
1979

KODAK 5063 TX



▷ 26A

Lynmouth, Angleterre, 1992

27

KODAK 5063 TX



27

▷ 27A



Bradford, Angleterre, 1982



Easington, Angleterre, 1992

TX

26

KODAK 5063



TX

26
36

▷ 26A

KODAK 5063



36

▷ 36A

Easington, Angleterre, 1992



Clacton on Nase, Angleterre, 1979



Stéphane DUROY

Ne demandez pas à Stéphane Duroy son numéro de portable, ni son adresse e-mail. Il n'en a pas. Quand je lui ai suggéré d'écrire quelques mots sur son travail, c'est par la poste que j'ai reçu le texte en question, déconstruit et laconique, tracé d'une belle écriture au crayon à mine sur un cahier d'écolier. Et pour venir à la rédaction, Stéphane ne se préoccupe pas de trouver une place de parking ou de scruter la carte du métro : il se déplace à pied. Depuis longtemps, j'aimais les photos de Stéphane Duroy. J'ai tout de suite su que j'allais apprécier l'homme. Bien vite, l'interview s'est transformée en une discussion à bâtons rompus. Nous nous sommes revus plusieurs fois. Moi, le journaliste pressé, toujours entre deux coups de fil, deux rendez-vous, deux textes à rendre, deux séries photo à compléter. Lui, le reporter patient, soucieux de tout contrôler, intransigeant avec son travail, le stoïcien zen, calme et attentif. Stéphane Duroy est un des rares photographes à ne pas parler que de lui. Il écoute, il interroge. Du coup, plutôt que de reconstruire de façon fictive une interview morcelée, j'ai préféré rassembler, thème par thème, les idées d'un homme qui photographie la tristesse mais qui reconnaît "qu'il ne s'est jamais senti aussi bien que maintenant..."

Royaume-Uni

Ce travail, au Royaume-Uni, je l'ai commencé en 1971 en Irlande du Nord et je l'ai poursuivi jusqu'en 2002. Au début, j'agissais en reporter : je couvrais le conflit entre l'IRA et le gouvernement anglais. Après, le travail a pris une tout autre direction et je l'ai entièrement financé, parfois avec le soutien du magazine allemand *Stern* avec qui j'ai longtemps collaboré. La plupart du temps, je partais sans commande, donc heureux ! Aujourd'hui, quand je me replonge dans ces photos, je m'aperçois que c'est un travail très humain, un travail sur la famille : la famille comme entrave, comme poids dans une vie, et aussi comme moteur. Entre 1971 et 2002, j'ai surtout l'impression d'avoir couvert des cycles de vie.

Reportage, document, poésie ?

Ma méthode est celle d'un photjournaliste pour qui l'investigation et le réel sont incontournables. En revanche, ma liberté est totale lorsqu'il s'agit de la durée de la prise de vue, de l'interprétation de ce que je vois et de la sélection de mes photos. Au final, seules comptent l'idée et sa représentation. L'importance du document est essentielle et déterminante dans chacun de mes projets : de cette rigueur documentaire naîtra, ou pas, la poésie. De toute façon, personne n'a jamais pu expliquer l'alchimie poétique...

J'ai beaucoup de respect pour le reportage et de l'admiration pour Robert Capa ou Walker Evans, mais maintenant je veux faire et voir autre chose. Le reportage reste une très bonne formation, c'est bien de commencer avec ça, après il y a la maturité, les connaissances acquises.

Aujourd'hui, je veux contrôler toutes les étapes de mon travail photographique : le choix final des images représente l'un des moments

clefs dans la production de mes photographies. C'est ce choix qui va différencier un simple opérateur d'un créateur prêt à prendre des risques pour exprimer des idées.

Tristesse ?

Mes photos sont-elles tristes ? Sans doute... c'est ma façon de voir la vie, c'est obsessionnel. Voir la vie à travers ce prisme de tristesse et de mélancolie me semble plus pertinent. Mais plus que de tristesse je parlerais d'une obsession et d'un goût prononcé pour l'histoire du 20^e siècle, une période particulièrement dramatique pour l'Occident, quelle que soit l'approche que l'on choisisse.

Couleur et n & b

J'aime mêler des photos couleur, souvent sombres et d'autres en n & b. J'ai le sentiment que la photographie est assez "pauvre". Les photographes ne sont pas assez stricts. En mêlant n & b et couleur, j'ai l'impression d'enrichir les possibilités photographiques.

L'argent

J'ai une grande méfiance envers le fric. Quand je travaille en Angleterre, je vais dans des hôtels pourris, j'aime ça, je ne pourrais pas aller dans un 4 étoiles, je ne m'y sentrais pas à ma place. J'ai besoin d'un petit rade reculé, glauque, je m'y sens bien, c'est stimulant, c'est une question d'ambiance. Quand je photographie, je suis comme dans un film, spectateur du monde qui m'entoure, l'hôtel, le restaurant, tout doit faire partie du même film. Ce qui prime c'est l'ambiance. La photo ne s'arrête jamais, je vis avec ça, je vis les ambiances et il se trouve que je suis photographe.

Vivre de ses images ?

Depuis 1972, la précarité ne m'a jamais quitté et j'en suis très heu-

STÉPHANE DUROY EN 8 DATES

1948	Naissance à Bizerte.
1974	Démarre dans le photojournalisme à l'agence Sipa.
1986	Intègre l'agence Vu. Publie <i>Berlin</i> aux Éditions Temps de Pose, et participe à "One Day in the Life of America"
1989	Lauréat du World Press Photo (Daily Life) pour son travail, Harlem sur Seine
2000	Publication et expositions de <i>L'Europe du silence</i> . Participe au projet "European Eyes on Japan" sur l'île d'Okinawa
2002	Rétrospective de son travail sous le titre "Collapse" à la Maison Européenne de la Photographie (MEP). Acquisition de ses photographies par la MEP
2004	Bourse de la Fondation Calouste Gulbenkian. Acquisition de ses photos par le Fonds National d'Art Contemporain. Publie <i>Cercle de Famille</i> , éditions Filigranes
2007	Publication de <i>Unknown</i> , éditions Filigranes

reux, elle est un aiguillon, un stimulant, trop de moyens et de succès sont des pièges. Depuis 35 ans, j'ai pu vivre de ma photographie grâce à une maîtrise très stricte de mes histoires et de leurs budgets. Le plus souvent j'ai réussi à convaincre mes commanditaires (magazines, fondations diverses) d'utiliser mon projet en cours ou d'en financer la suite. Cette méthode explique pourquoi j'ai pu travailler vingt ans au Royaume-Uni, dix ans à Berlin... Je vends aussi quelques tirages moi-même. Je fais des expositions même si je n'aime pas trop exposer, c'est frustrant, j'aime mieux faire un livre. Enfin, je vends quelques photos d'archives.

Le choix du matériel

En fait, je dirais que le matériel n'a aucune importance à condition qu'il ne prenne pas beaucoup de place et qu'il soit de très haute qualité ! J'ai peu de matériel mais celui que j'ai, j'y tiens ! Je n'utilise que de l'argentique pour l'instant. Soit un Leica M, soit un reflex Nikon non autofocus : c'est avec lui et un 50 mm "tout bête" que j'ai le plus de plaisir à faire des photos d'architecture ; je ne saurais pas vraiment l'expliquer, c'est comme ça.

Stéphane DUROY

Agence, galerie...

Je suis à l'agence VU depuis 22 ans, c'est une très bonne agence, intelligente et mature. Je suis chez VU par plaisir, pas pour gagner de l'argent! Pour les ventes de tirages, je n'ai plus de galerie: là aussi, je préfère tout contrôler moi-même, j'ai besoin de connaître personnellement ceux qui veulent acheter mes photos.

Influences

La lecture m'aide beaucoup, le cinéma aussi, là sont mes influences principales. En photographie, je citerais Ed Ruscha, Walker Evans, Christer Strömholm, Diane Arbus...

Le livre photo

La mise en page est fondamentale pour moi. Je conçois moi-même mes maquettes. Pour *L'Europe du Silence*, au départ j'avais conservé 55 photos. Sur presque vingt ans de photos, en un sens ce n'est pas beaucoup mais, une fois la maquette finie, je trouvais que le livre n'avait pas d'intérêt, il fallait que je choisisse un vrai parti pris si je voulais que mon message passe. Alors j'ai retravaillé la maquette et j'ai finalement limité ma sélection à 21 photos. C'était un livre plus fort en enlevant 34 photos. J'ai bien sûr éliminé des photos que j'aimais, mais j'avais besoin de ce point de vue radical pour réussir ce livre. Et j'ai appliqué le même principe avec *Unknown*. J'ai travaillé deux ans sur la maquette après quinze ans de prises de vue. Là aussi le travail de sélection était fondamental. Et à la fin, je me suis aperçu que je n'avais conservé dans le livre que des photos des cinq dernières années. Mes dix premières années de photo aux USA n'avaient été en quelque sorte que des repérages.

Archives

Je jette beaucoup de photographies, les diapositives et même les négatifs

noir et blanc. Je reconstitue ensuite de "fausses" planches-contact avec les meilleurs négatifs que j'ai conservés. Je n'aime pas garder ce qui est médiocre: une photo qui est médiocre, elle le restera toujours! Du coup, je dirais que je suis sans pitié avec les photos médiocres, ce qui compte c'est ce qu'on fabrique avec tout cela. J'ai poussé tellement loin le choix des photos que cela devient mon outil. En plus, sur le terrain, je ne mitraille pas: je ne fais même pas un film par jour. Cela fait trente-cinq ans que je suis photographe: si je gardais tout, cela ferait des valises de négatifs, de tirages, de diapos... non, non, il faut apprendre à jeter!

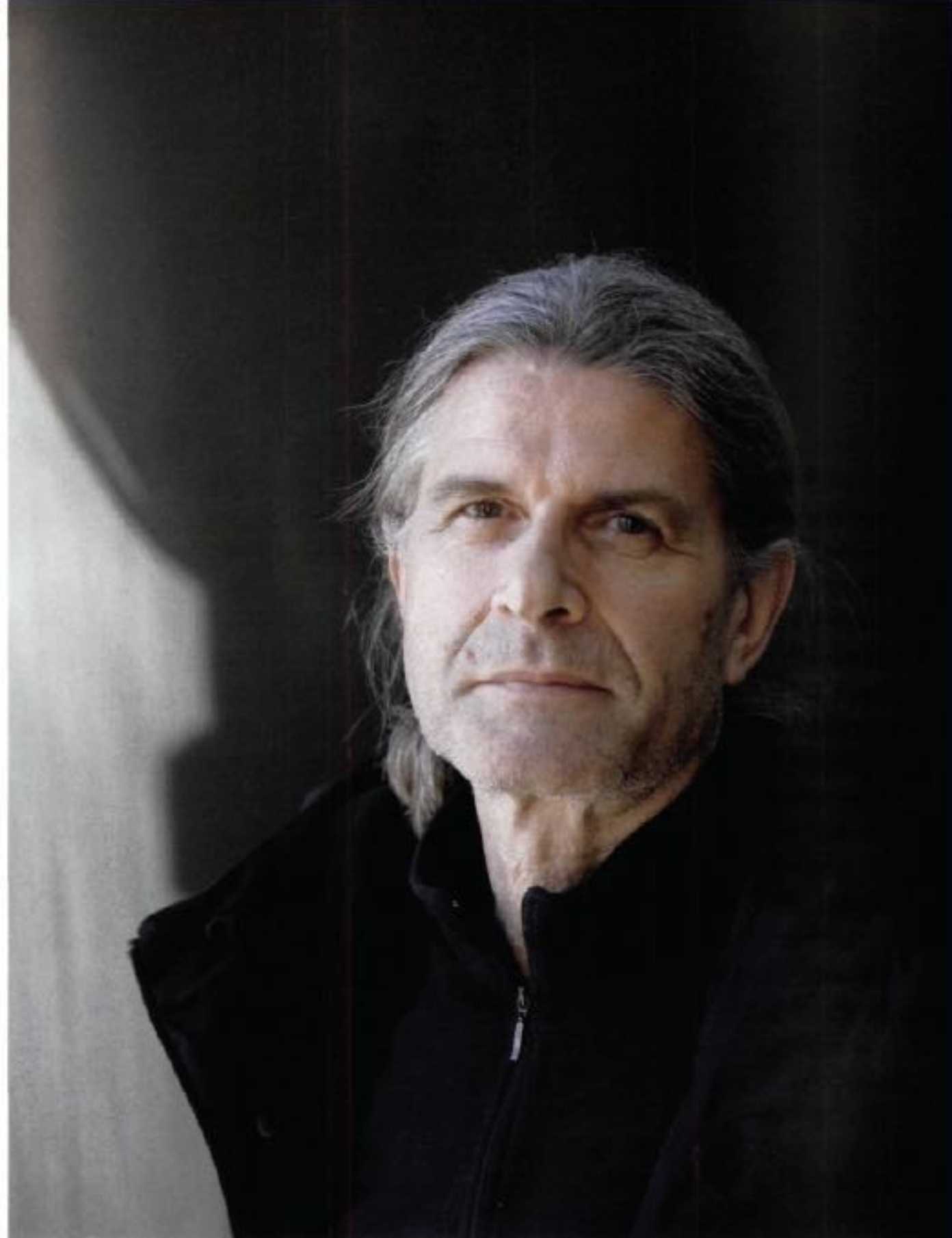
Être photographe

Être photographe aujourd'hui, c'est surtout ne pas être un photographe au sens classique du terme. La photographie est un outil et pas une fin en soi. Je n'arrive plus à me contenter du "tout-photographique". D'ailleurs, la photo peut être un élément magique dans un ensemble qui n'a pas de rapport direct avec la photo. Je considère le livre comme une finalité et un antidote aux frustrations de la presse. Le livre, c'est un objet, tous les éléments ont leur importance: sens, choix, texte, format, habillage, papier, montage, etc.

Aujourd'hui?

L'époque de la photo que j'aimais semble révolue. La presse est moribonde, mais il me reste toujours un vif plaisir à faire des photos dans l'errance. En fait, je ne me suis jamais senti aussi bien que maintenant, à la fois comme photographe et comme personne qui a un potentiel pour faire quelque chose...

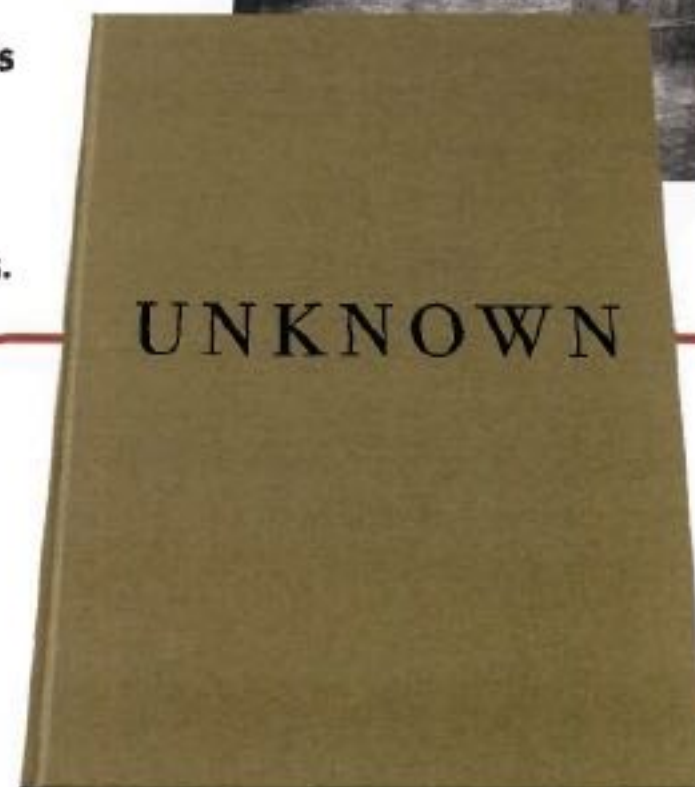
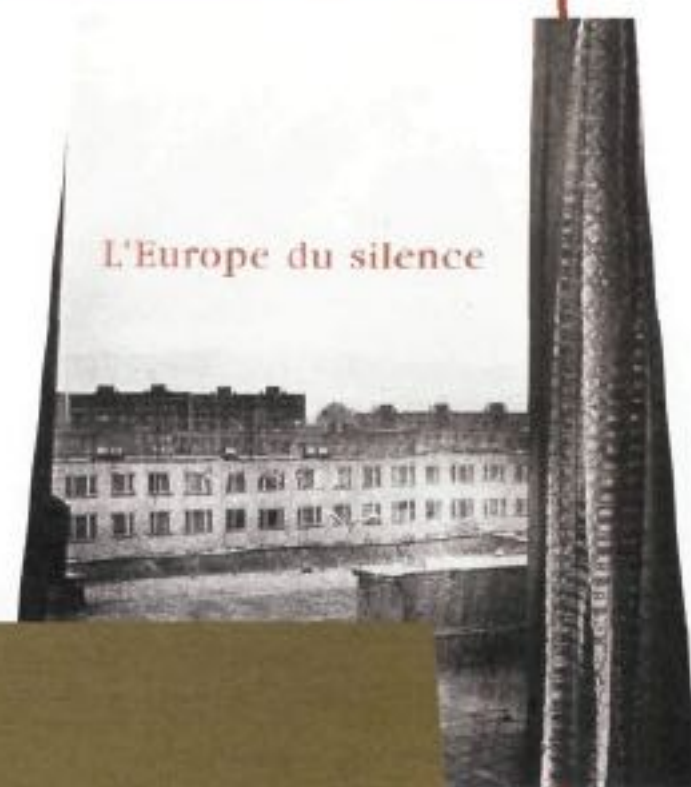
**Propos recueillis par
Jean-Christophe Béchet**



LES LIVRES

Les deux derniers livres de Stéphane Duroy ont été publiés aux éditions Filigranes.

L'Europe du silence (sorti en 2000) est aujourd'hui épuisé. En revanche, le très beau *Unknown* consacré à ses images américaines est encore disponible et se trouve dans toutes les bonnes librairies photographiques. Il a été publié en 2007. Prix 35 € pour 64 pages.



Aujourd'hui vous pouvez facilement changer de reflex et passer aux hautes performances.



NOUVEAU

PENTAX K20D + 16-45 mm

équivalent à 24-67,5 mm

14 Mpix	6,8cm écran	3 im/sec	6400 ISO	CAPTEUR STABILISÉ
------------	----------------	-------------	-------------	----------------------

- Boîtier tropicalisé
- Capteur haute résolution
- Système de nettoyage capteur par vibrations
- Visée en temps réel (Live View)

~~1499~~€

1199€

Dont 0,15€ d'Eco-participation

Reprise comprise de 100€
de votre ancien reflex*

* Pour l'achat du kit PENTAX K20D + 16-45 mm, votre magasin reprend 100 € votre ancien appareil photo reflex. Offre valable du 15/05 au 30/06/2008, en France métropolitaine.



shopphoto

RECOMMANDÉ
AUX CONSOMMATEURS
D'IMAGES



phox.fr

D O S S I E R

FAIRE SOI-MÊME SON LIVRE PHOTO

C'est le marché qui explose (avec celui des cadres numériques). On croyait qu'Internet allait tuer le papier et le livre et c'est tout le contraire qui se produit! Grâce à la fluidité des échanges de fichiers, de logiciels et de photos, de plus en plus de photographes, pros et amateurs, conçoivent eux-mêmes leur propre livre photo. Qu'il s'agisse de réaliser un album de famille ou un vrai ouvrage d'art, le but est le même: donner une autre vie à ses images et s'engager sur la voie délicate de la maquette et de l'édition.

Mais qui fabrique ces livres? Comment choisir le bon prestataire? Quels sont les pièges à éviter? Autant de questions auxquelles nous avons essayé de répondre dans ce dossier.

Dossier réalisé par Philippe Durand et J-C Béchet





h59
ed geraguet



Martinique février 2008



NY

ALBUMS & LIVRES PHOTO: LA RÉVOLUTION EST EN MARCHÉ!

Longtemps, concevoir un livre avec ses meilleures photos était un rêve inaccessible. Dans le circuit traditionnel, il faut investir plus de 5 000 € pour obtenir un 32 pages de bonne qualité. D'où l'intérêt des photographes pour les "livres photo" sur mesure réalisés à l'unité pour environ 50 € (prix moyen). Le grand public les plébiscite. Mais sont-ils assez qualitatifs pour des auteurs exigeants?

Aujourd'hui, chaque magasin photo, chaque site spécialisé, vous propose de faire un livre avec vos photos. À l'unité, en deux, dix ou cent exemplaires, tout est possible! Avec un prix unitaire de 20 à 250 € suivant le format, la finition et le nombre d'image. Pourquoi cette évolution et comment cela est-il possible?

Le principe de base

Quand l'industrie du tirage photo a vu son chiffre d'affaires chuter à cause de la montée du numérique, les labos ont cherché à proposer d'autres "produits" que le seul tirage 10x15 cm. La première révolution intellectuelle a consisté à ne plus voir le numérique comme une fatalité négative mais au contraire comme une fabuleuse opportunité de créer de nouveaux usages. Notamment grâce à cette incroyable facilité de diffusion propre à l'image digitale. Dans la vague des nouveaux produits photo, le livre photo s'est vite imposé, loin devant les tee-shirts, les tasses et autres gadgets que l'on peut personnaliser avec ses propres images. Et cela ne fait que commencer: une croissance de 70 % est attendue en 2008 par rapport à 2007 avec un chiffre d'affaires estimé à 750 millions d'euros.

Le principe théorique du livre photo est simple:

vous téléchargez un logiciel de mise en page sur votre ordinateur (ou bien vous travaillez en ligne), vous choisissez un format et un type de présentation, vous intégrez vos photos (en Jpeg) dans les espaces prévus et une fois que votre maquette est achevée, le logiciel génère automatiquement un fichier de type "PDF" qui va voyager aisément par Internet, sans perte notable de qualité et atteindre un centre d'impression situé en France, en Allemagne, aux USA ou ailleurs. Du coup, vous l'avez compris, rares sont les enseignes qui fabriquent elles-mêmes leur propre livre. Ce qui rend un comparatif de prestations assez aléatoire, car le même magasin peut changer de fournisseur sans que vous en soyez averti. Le client est un peu dans la même situation qu'avec les tirages papier où il ne savait jamais si ses négatifs allaient être tirés chez Fuji, Kodak ou Konica. Le choix se résumait à la fameuse et unique question ("mat ou brillant?"), d'où le succès des minilabs où l'on avait un contact direct avec le tireur.

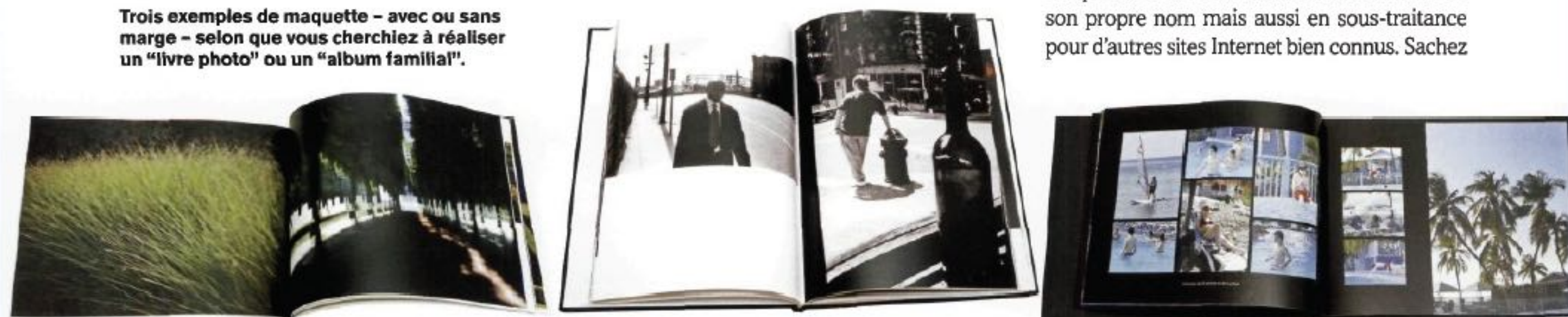
Avec les livres photo, ce contact est quasi impossible (sauf dans certains cas "pros"). En effet, il est impossible pour un seul magasin de disposer d'un système d'impression. Ces machines font une dizaine de mètres de long et coûtent une petite fortune, parfois un million d'euros!

HP & Kodak

Trois acteurs se partagent le marché de l'impression des livres photo: Xerox, Kodak et HP. Xerox est le moins orienté vers la qualité photo et celui qui s'adresse en priorité aux autres professions: graphistes, architectes, etc. Kodak a investi très tôt ce marché avec sa division Nexpress (les fidèles lecteurs de Réponses Photo avaient eu la primeur de cette info dans notre enquête sur Kodak à Rochester, USA, voir RP n°168). Mais c'est aujourd'hui HP qui domine ce marché avec ses presses Indigo, et notamment son dernier modèle, la HP Indigo 5500 qui utilise six encres couleurs liquides.

Quand vous commandez votre livre photo, il est difficile de savoir s'il sera imprimé sur Nexpress ou sur Indigo et encore moins s'il s'agit de la dernière génération de machine, plus qualitative notamment pour le n & b. L'opacité règne, malheureusement, sauf dans certains cas. Ainsi en France, le labo Fuji de Bois d'Arcy s'est largement équipé en presse HP Indigo. Il traite les albums de nombreuses marques de sites Internet et de chaînes de magasins spécialisés. Photoweb, à Grenoble, est aussi équipé avec deux presses Indigo. En revanche, "e-center", en région parisienne (qui n'est autre que la nouvelle mouture de l'ex labo pro "Rush labo") a choisi des Kodak Nexpress. Ce site réalise à la fois des travaux sous son propre nom mais aussi en sous-traitance pour d'autres sites Internet bien connus. Sachez

Trois exemples de maquette - avec ou sans marge - selon que vous cherchiez à réaliser un "livre photo" ou un "album familial".



aussi que votre livre peut tout aussi bien provenir des usines Spector en Belgique, CeWe Color ou Album Printer en Allemagne, PhotoBox en Angleterre, ou Graphistudio en Italie, sans oublier les centres de fabrications américains ou espagnols comme les a expérimentés Philippe Durand dans son témoignage sur l'offre du site lulu.com.

Comment s'y repérer?

Les presses numériques HP ou Kodak ressemblent en fait à de véritables outils d'imprimeurs offset. Sur une production des pages imprimées, il y a finalement peu de différences d'un prestataire à l'autre puisque l'équipement est standardisé. Le seul test qui aurait du sens serait de comparer avec des maquettes de livre identiques les dernières versions des Nexpress de Kodak et des Indigo de HP et d'obliger ensuite les prestataires à indiquer le nom de la presse avec laquelle ils imprimeront votre livre.

Toutefois, soyons honnête, le niveau moyen actuel des impressions est plutôt correct. À Réponses Photo, tous les membres de la rédaction ont essayé diverses enseignes et le bilan s'est avéré largement positif. Tout dépend bien sûr de son attente, nous y reviendrons... Bref, la déception ressentie par les premiers consommateurs est aujourd'hui de l'histoire ancienne (sauf en n & b où des progrès sont encore possibles).

Du coup, les différentes offres se différencient principalement sur trois points :

- Le logiciel de mise en page (plus ou moins intuitif, plus ou moins "amateur" et automatisé ou créatif et ouvert à des effets de maquette)
- les finitions (spiraux, reliures, nombre de formats proposés, possibilité de jaquettes, etc.)
- Les tarifs, bien sûr (à l'unité, en dégressif suivant la quantité) et le service (délai et frais d'expédition).

Sur le plan de la qualité d'impression, une même machine donnera quasiment les mêmes résultats quel que soit l'opérateur. En effet, chaque logiciel de mise en page génère en fin de parcours un fichier de type PDF (en format propriétaire toutefois, impossible à ouvrir et à imprimer chez soi...) et ce fichier sera imprimé de façon automatique par la presse numérique. En tirage photo, on peut ajuster une densité ou une colorimétrie, récupérer une exposition défailante. Là, votre fichier est imprimé sans aucune correction. C'est à vous de contrôler la densité et le contraste, d'accentuer vos fichiers, de saturer les couleurs, d'enlever les poussières, etc. D'où l'importance de la préparation des fichiers. Le rendu des images imprimées dépendra d'abord de la qualité de vos

propres fichiers. Et pour cela, il faut disposer d'un écran calibré.

Livres ou albums?

Mais, au-delà des questions techniques, il est important de définir ses objectifs avant de se lancer dans l'aventure du livre photo. L'investissement est à la fois conséquent et très variable: de 25 € pour un petit modèle à spirales jusqu'à 250 € pour un A3+ de cent pages avec jaquette. Il faut donc savoir si l'on veut davantage concevoir un "album" ou un "livre". Le marketing entretient à dessein une confusion entre les deux noms. Mais les différences sont réelles. Un album imprimé joue le même rôle familial qu'un album où l'on colle ses images. Avec l'avantage de la reproductibilité et donc la possibilité d'en offrir un exemplaire. Dans ce cadre-là, les maquettes préétablies sont un avantage et les logiciels automatisés suffisent largement. De même, on peut préférer travailler en ligne sur Internet sans télécharger le logiciel sur son ordinateur. En revanche, si vous avez envie de vous essayer à la réalisation d'un vrai "livre photo", il va falloir investir plus de temps dans la connaissance du logiciel en mode "expert", faire une sélection rigoureuse de vos images, éviter les maquettes surchargées et "bariolées". Pour cela rien de tel que de s'inspirer des "vrais" livres photo publiés par des éditeurs renommés. Il y a l'école française (Actes Sud, Marval, Filigranes, La Martinière), l'école allemande (Steidl, Hatje Cantz, Shirmer-Mosel), l'école anglaise (Phaidon, Trolley), l'école américaine (Aperture, Nazraeli Press) et bien d'autres. Le choix de la marge blanche, la gestion des verticales et des horizontales, le recours éventuel aux images plein pot, la place des textes, le choix de la typo... tout cela ne s'improvise pas lors d'une connexion Internet. D'où la nécessité de télécharger le logiciel de maquette et de prendre son temps. Si vous voulez aller vite, mettre le plus de photos possibles et ne pas vous "prendre" la tête, vous ferez un album, pas un livre...

Conseils & images

Les motivations de chacun étant fort différentes, il n'était pas question dans ce dossier de faire un

comparatif des différentes offres existantes. De plus, toutes sont en perpétuelle évolution: le marché du livre photo n'a pas encore atteint sa vitesse de croisière et de nombreuses innovations (commerciales, techniques, pratiques...) vont voir le jour dans les mois qui viennent. La révolution du livre "à la demande" ne fait que commencer. À l'image de ce qui se passe en musique... L'avenir de l'édition photo passe peut-être par de telles pratiques. Certains éditeurs spécialisés, bien connus, nous l'ont d'ailleurs laissé clairement entendre. À l'heure où la gestion des stocks revient de plus en plus chère, où les livres photo se vendent souvent à moins de 1 000 exemplaires, la production d'ouvrages de qualité à la demande et en petite quantité pourrait devenir le modèle économique dominant. Il est donc vital pour tous les photographes de s'y intéresser de près. Ce dossier n'a pas d'autre but que de défricher le terrain. Et de vous faire partager des expériences vécues. Nous en avons retenu trois qui nous semblent sortir du lot. Celle d'Apple (qui fut un précurseur en la matière), celle d'un site américain original nommé "Lulu" qui offre une possibilité de commercialisation (un site tourné "business" à l'américaine, quoi!) et celle du centre d'impression "e-center" qui mêle à la fois le grand public et le sur-mesure, un peu à l'image des labos pros. L'offre d'e-center sera d'ailleurs expérimentée par les 23 lauréats de notre concours "Gagnez 25 copies de votre livre photo" lancé en février dernier. Vous découvrirez en clôture de ce dossier les images des trois grands gagnants. Parce qu'au-delà de la qualité d'impression, du format et du prix, ce qui compte dans un livre photo, c'est d'abord la cohérence et l'intérêt "collectif" des photos. Et sur ce critère-là, nos trois vainqueurs ont proposé un travail abouti, digne d'être édité dans un circuit professionnel!



APPLE, LE PIONNIER

Apple a depuis longtemps encouragé ses utilisateurs à produire des livres photo, en intégrant cette possibilité dans son logiciel iPhoto, au même titre que la création de galeries web, de diaporamas ou la commande de tirages. Avec Aperture, Apple renouvelle l'opération en intégrant la fonction de création de livres à son logiciel pro. L'atout des utilisateurs de Mac est d'avoir ces fonctions de création de livres parfaitement intégrées aux logiciels de gestion de leurs photos, alors que les autres solutions imposent d'importer les photos dans un logiciel dédié à télécharger, ou une construction en ligne bien peu pratique de leur album. Les adeptes des fichiers Raw apprécieront l'intégration directe de leurs photos sans passer par la case export. La réputation d'Apple en matière de design est reconnue, et l'on ressent ce savoir-faire en explorant les livres proposés. La douzaine de modèles disponibles dans iPhoto sont d'une grande rigueur graphique, et les maquettes les plus fantaisies ne tombent pas pour autant dans le kitsch trop courant chez les labos en ligne. Une fois que l'on a sélectionné un modèle, on choisit le nombre de photos à placer

dans la page, puis les combinaisons de placement parmi un choix restreint – une ou deux combinaisons, avec et sans légende. C'est quelquefois un peu frustrant, en particulier parce que les grilles de placement sont conçues plutôt pour le format 4/3 que le 2/3. Mais on a la garantie d'obtenir au bout du compte un écrin de bon goût pour ses photos. Trois formats sont disponibles : le classique A4 horizontal couverture rigide ou souple, un 15x20 cm souple, et un mini-album de poche assez sympathique commercialisé par packs de trois. L'approche d'Aperture est similaire, mais donnant un peu plus de souplesse à l'utilisateur, supposé plus averti. Cinq thèmes seulement : deux orientés catalogues professionnels, un spécial mariage, un pour des photos pleine page, et enfin le dernier qui offre plus de combinaisons graphiques et de belles options pour la mise en page de textes. Autre spécificité d'Aperture : les couvertures rigides sont toilées et ornées d'une photo et du titre – personnellement je préfère cette solution



aux récentes jaquettes amovibles d'iPhoto. Enfin, et je n'ai pas vu cela chez d'autres fournisseurs, les doubles pages photo sont possibles (à des emplacements précis). La qualité des livres imprimés est, pour mon expérience personnelle, irréprochable. Le papier est mat, et d'un grammage que je préfère à certains papiers plus lourds d'autres labos. Les couleurs sont respectées, les noirs impeccablement uniformes. Il faut cependant veiller à la qualité de la préparation des photos, et pour cela trois conseils : veiller à ce que les noirs soient bien noirs, monter un peu la saturation des couleurs car l'impression va les baisser d'un cran, et ne pas avoir peur d'accentuer la netteté pour les mêmes raisons. **PD**



E-CENTER, LE "LABO PRO"

Chez e-center, le logiciel de mise en page se nomme Freedoc et, bonne nouvelle, il est compatible PC et Mac (ce qui est assez rare). Régulièrement mis à jour (au moment du test nous en étions à la version 5.7 puis 6.0) il dispose de deux modes : l'un "expert", l'autre basique. Son principe d'utilisation est expliqué dans des PDF inclus au fichier zippé que l'on télécharge sur le site : www.e-center.fr. Toutefois, après quelques tâtonnements, même sans la documentation, on arrive à comprendre la logique du système. On commence par déterminer le format de livre dans un vaste choix (près de 20) et par charger le dossier avec les photos que l'on compte utiliser (pas de Tiff, Jpeg obligatoire). Ensuite, les photos apparaissent à gauche en vignette avec un classique jeu de couleur qui permet de savoir quelle photo a déjà été utilisée. Pour intégrer les images, on peut avoir recours à des cadres prédéterminés ou tout faire manuellement avec les outils : "image-boîte-propriétés". J'ai bien sûr choisi cette deuxième option. Je n'ai rien contre les automatismes, mais quand je construis un livre à plus de 50 €, je préfère prendre mon temps et tout bien calibrer. C'est comme au labo argentique, quitte à passer 3 heures dans le noir, autant que ce soit pour du baryté bien révélé, fixé et lavé ! Après avoir réalisé quatre maquettes avec Freedoc, mon bilan est globalement positif. J'ai apprécié sa souplesse d'utilisation pour réduire ou augmenter le nombre de pages, de même que sa fonction de visualisation qui permet de contrôler son travail. Seul hic : on ne connaît le prix de son livre qu'à la fin de la commande... où en ayant à côté de soi le tarif imprimé. Bien sûr, ce logiciel n'a rien à voir avec un vrai outil de maquettiste comme X-Press ou In-Design !

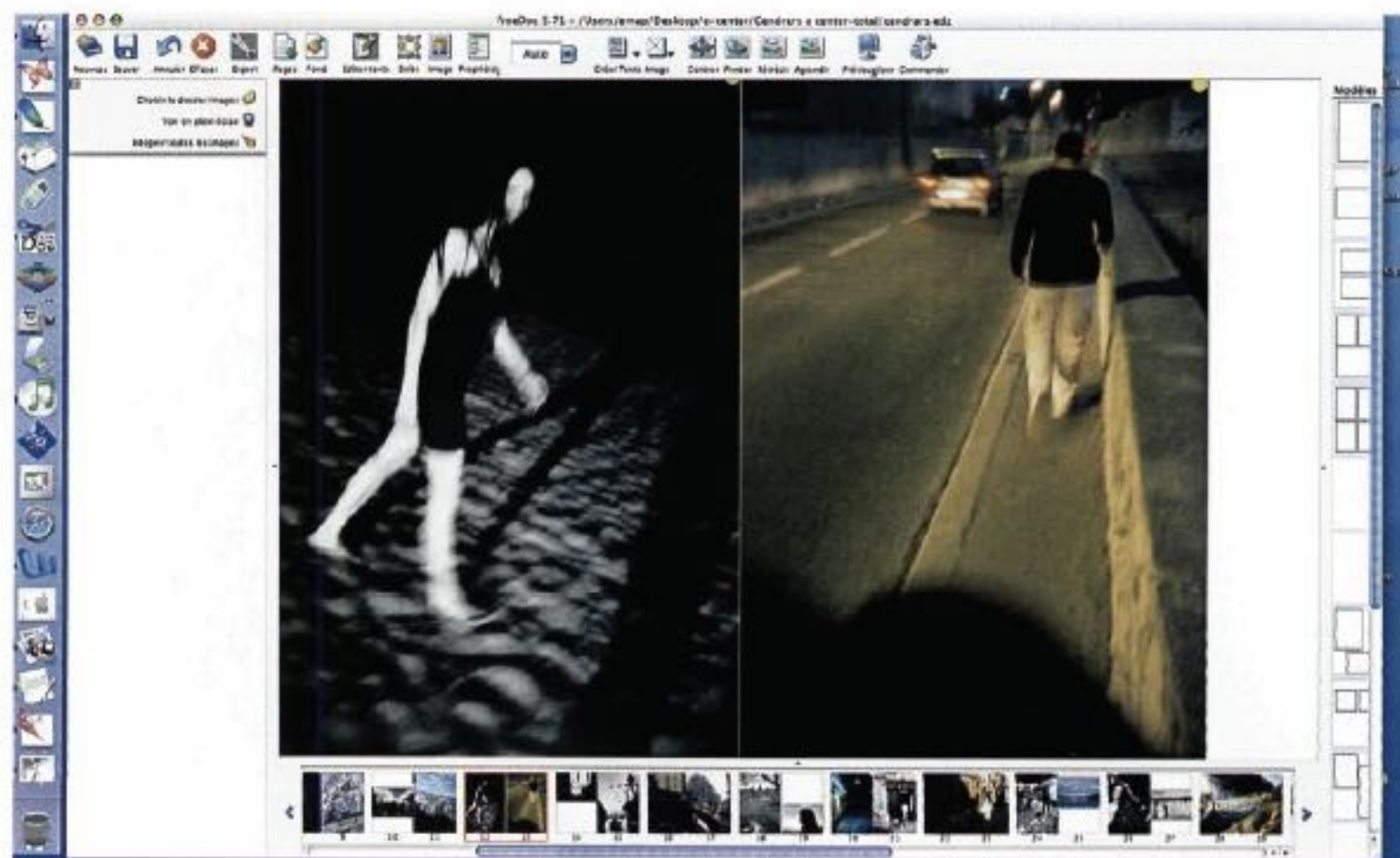
Les résultats

À la réception des livres, j'ai été plutôt séduit par la qualité de réalisation, et notamment par la jaquette en papier photo disponible dans la version "reliée". Le surcoût est justifié

si on veut donner à sa maquette un aspect "pro" et qualitatif. Le calage des images (et notamment de celles plein pot, sans marge) correspond bien à la maquette effectuée et l'ensemble tient la route. Mes seuls regrets proviennent du rendu de certaines de mes photos, un peu trop sombres. Quand on mêle dans le même livre des fichiers de sources très différentes (prises de vue numériques, scans maison et numérisations pros), il y a un vrai travail d'étalonnage à effectuer avant d'importer son dossier photo dans Freedoc. L'autre déception est de ne pas pouvoir choisir un autre papier que la "lourde" version brillante proposée d'office. Il est luxueux, parfait pour un album de mariage mais un peu "bling bling" ! Un couché mat haut de gamme serait nécessaire pour que "e-center" se différencie de la concurrence et justifie son statut de "labo pro" dédié aux livres. Ce centre d'impression est en effet une des rares adresses où l'on sait qui imprime les livres et où (à Malakoff aux portes de Paris, sur 1 400 m² !). Et, gros avantage, en cas de commande spécifique, on peut se rendre directement sur place ! Pour le prix, chez e-center, il faudra compter 61 € pour un 36 pages dans les finitions avec



couverture rigide pour les formats 21x21, A4 ou 15x30 panoramique. Au-delà de 50 exemplaires, le prix chute à 40 € et même à 33 € au-delà de 100 exemplaires. Les prix s'envolent en format A3 : 200 € pour un 76 pages, par exemple (mais 110 € à partir du 101^e exemplaire). À l'inverse, l'offre la plus attractive est le format 15x21 cm horizontal à couverture souple : 40 € pour un 44 pages et 22,30 € à l'unité si on dépasse la centaine d'exemplaires. On peut envisager une telle production pour un catalogue d'expo et le revendre 30 € pour couvrir ses coûts. Mais n'espérez pas de grands bénéfices ! Le temps n'est pas encore venu de gagner sa vie en fabricant sur mesure son livre photo. **JCB**



LULU.COM: L'AUTO-ÉDITION "PRO" À PORTÉE DE CLIC?

L'auto-édition (de l'impression à la commercialisation éventuelle) n'est pas un chemin sans embûches. Bob Young, entrepreneur américain qui s'est toujours passionné pour le phénomène de l'open source et des problématiques de droits d'auteur, a lancé le site Lulu.com en 2002 pour rendre plus accessible ce "chemin". En effet, Lulu est un des rares sites qui combinent l'impression numérique et la distribution de livres (et aussi de produits dérivés: calendriers, posters et tirages grand format, vidéo, DVD, téléchargements). Nous avons testé ce service depuis la France.

Livre photo ou livre classique?

Après inscription au site (www.lulu.com), cela commence par une déception devant le peu de variété des formats proposés, avec une subtile distinction entre livre "classique" et livre "photo". L'option livre photo ouvre un programme de création de livre comme dans la plupart des sites de labos en ligne. Avec la panoplie habituelle de styles imposés, kitsch inclus. Mais pas de mise en page de base simple et sans fioriture, sur fond blanc qui respecte les ratios photographiques courants, en particulier le 24x36! Il faut alors se tourner vers "le livre classique" qui laisse, lui, la mise en page totalement à l'appréciation de l'auteur, car c'est un fichier PDF qui est attendu, ou même Word ou OpenOffice. L'autre différence est dans la qualité du papier: les livres photo sont à 120 grammes dans un papier satiné, alors que les livres classiques sont en mat, 100 g pour les couvertures rigides et 120 g pour les brochés. J'ai donc testé les deux options.

Version "Vintage"

Je commence par le livre photo sur le modèle Vintage, façon vieil album de famille. L'importation des photos dans la photothèque du projet depuis mon ordinateur se passe bien, après une première tentative infructueuse.



Le livre se compose ensuite par glissement des photos dans les emplacements choisis, processus classique pour les albums photo en ligne. Un petit compteur tient à jour le prix de l'album au fur et à mesure de l'ajout de pages, une attention symptomatique de l'approche transparente de Lulu qui fait beaucoup d'efforts pour informer et aider au mieux ses clients (mode d'emploi et questions/réponses, forum d'utilisateurs, aide en ligne par chat). 45 photos et 40 pages plus tard le compteur est à 27,72 €, un prix dans la norme du marché.

Version "économique"

Mon second projet va explorer le livre classique en version brochée, seule possibilité chez Lulu car ma maquette est à l'italienne. Je récupère le PDF d'un projet maquette dans iPhoto, et dont le format est homothétique à celui proposé par Lulu. C'est un livre de 98 pages sur le parc de Sceaux, qu'Apple me propose dans un format un peu plus grand (21,5x28 cm) à 94 € couverture rigide ou 63 € en broché. Le tarif Lulu est de 18,55 €, ce qui laisse la porte ouverte à une commercialisation éventuelle si la qualité d'impression est au rendez-vous. L'envoi du fichier PDF est un peu long, là encore avec un premier échec, mais peut se faire par FTP. La couverture doit être réalisée à part, soit en ligne d'après un modèle, soit créée et envoyée en PDF.

Le choix du prix de vente

Il y a maintenant deux projets dans mon tableau de bord, avec le statut de brouillons.

Je peux revenir dessus et les modifier, jusqu'à ce que je décide qu'ils sont mûrs pour publication. Je dois alors remplir quelques champs de description permettant à des clients éventuels d'identifier le livre, et enfin choisir le prix de vente. Le calcul est simple, car ce qu'on me demande de fixer est mon revenu net par livre vendu. Lulu ajoute le coût de fabrication et sa marge de 20 % et révèle le prix de vente au public. Ou, à l'inverse, je fixe le prix de vente et le site calcule mon revenu. Il est entendu que si c'est moi qui commande un exemplaire de mon bouquin, je n'aurais à payer que le coût de fabrication. Je décide de fixer le prix de mon livre sur le parc de Sceaux à 29,80 €, une somme classique pour un livre photo bien que je n'attende pas qu'il rivalise en qualité (de fabrication, pour la qualité photographique c'est un autre débat!) avec la production des grands éditeurs. Cela me laisse 9 € de bénéfice par livre. Je suis plus ennuyé avec le livre photo dont le prix de base fait grimper l'addition. J'invente donc une pirouette que je vous laisse volontiers copier: je fixe le prix à 100 € (57,50 € de bénéfice pour moi), en indiquant dans le descriptif du livre que je m'engage à envoyer un tirage signé à tout acheteur.

La vitrine

Chaque auteur a son propre espace vitrine, avec son adresse Internet (visitez à titre d'exemple celle créée à l'occasion de cet article: www.lulu.com/philippedurand) pour présenter ses livres. C'est l'adresse que vous pourrez indiquer aux personnes intéressées par votre

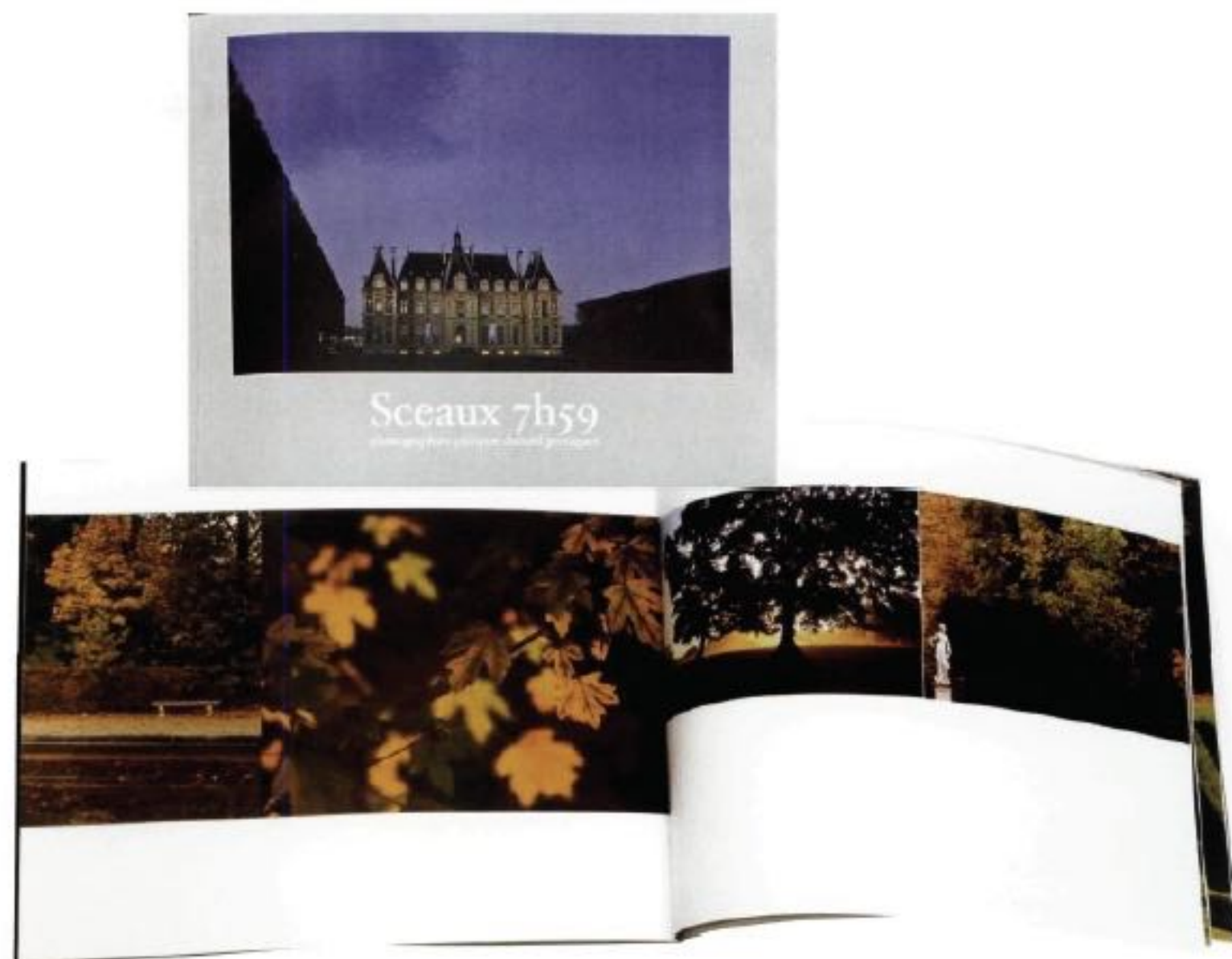
travail, et à partir de laquelle ils pourront commander votre livre. À faire figurer donc sur vos cartes de visite, votre galerie web, votre affiche d'expo. Cet espace est personnalisable, Lulu mettant à disposition une palette d'outils pour créer des pages très attractives (aperçu des 10 premières pages du livre, diaporama, biographie, boîte à messages...) sans oublier quelques conseils marketing fournis par Lulu.

Le sésame de l'ISBN

Voilà, le livre existe et n'importe qui peut le commander sur ma vitrine. Ne pourrait-on pas aller plus loin, le distribuer via des libraires par exemple? Mais pour entrer dans le système de distribution en librairie, il faut un sésame qui s'appelle International Serial Book Number (ISBN). Lulu.com le propose également, sous deux formules. Dans la première, Lulu vous prête son adresse ISBN américaine, figurant comme éditeur du livre, sans pour autant en exercer les prérogatives, un éditeur de paille en quelque sorte. Il est alors possible d'être référencé chez Amazon (dans la catégorie "livres en anglais"). La seconde formule, bientôt disponible en France assure Lulu, est "publié par vous" où vous vous voyez attribuer un numéro ISBN à votre nom. Votre livre entre alors dans les bases de données officielles et commerciales de l'industrie du livre. Ce service d'attribution d'ISBN et d'inscription dans les bases est facturé 90 € par Lulu, et impose certaines contraintes techniques dans la conception du livre (format, pages blanches...). Après cela, vous pourrez soumettre votre livre aux libraires en ligne comme Amazon qui, assure Lulu, les acceptent presque toujours. Vous pourrez également être distribué en librairie, mais les libraires devront pour cela avoir la bonne idée de commander le livre, ce qui signifie un énergique démarchage commercial de votre part.

Quelle qualité d'impression?

J'ai donc commandé un exemplaire de chaque livre à Lulu, pour 61,07 € (prix coûtant des livres + 14,40 € de livraison express). Une semaine plus tard, je recevais par UPS le livre photo, et encore une semaine après, le livre classique. Bon point pour le premier, mauvais pour le second qui aurait dû être reçu dans les mêmes



délais. Le premier était expédié depuis Rochester aux USA, ville légendaire de Kodak et de Xerox. Le second venait de Séville en Espagne. Les livres sont imprimés sur des presses numériques Xerox Docucolor iGen3, un équipement qu'on trouve plus chez les imprimeurs numériques que dans les labs photo. L'impression générale est correcte, les couleurs bien respectées pour les deux ouvrages. Les faiblesses sont dans certains dégradés de couleur et les à-plats pastel qui sont marqués d'un effet de trame assez visible. L'assemblage du livre photo est impeccable, le papier satiné assez agréable et d'une bonne tenue. Très bonne surprise sur le papier du livre classique, d'une belle blancheur mate, sans effet de transparence notable. En revanche, l'assemblage laisse à désirer, les photos pleines pages laissant des espaces

blancs de quelques millimètres, pas toujours du même côté. Il est possible que ce soit un problème de taille du fichier PDF pour obtenir les bords perdus.

Verdict final

Premier point: je ne renouvellerai pas la commande de livre dit "photo" chez Lulu.com. Au-delà des limites du logiciel de conception, la qualité n'est pas suffisante pour une commercialisation à prix élevé. Par contre, la solution du livre dit "classique" est séduisante: 100 pages pour moins de 20 €, c'est imbattable! Associé au système de commercialisation sur le site, l'auto-édition devient une solution réaliste et sans aucun risque. Qualitativement, le produit se situe davantage dans l'édition courante que dans le livre photo haut de gamme. Tout dépend

de ses attentes et du public visé: un photographe orienté galeries et collectionneurs pourra éditer un catalogue de travail, un amateur pourra commercialiser à un prix réaliste un album souvenir d'un voyage ou d'un événement. Ces produits sont toutefois appelés à évoluer assez vite, et on peut espérer voir proposées des possibilités de format accrues, et une gamme complémentaire de produits plus qualitatifs; d'autant que des concurrents comme blurb.com arrivent avec des offres comparables liant impression et commercialisation. À suivre de près, donc! **PD**



RÉSULTATS DU CONCOURS RP/E-CENTER

Beaucoup, beaucoup de dossiers sont arrivés à la rédaction pour ce concours de très haut niveau ! Le jury a eu bien du mal à départager les 23 finalistes, privilégiant les “vrais” projets de livre aux dossiers, certes brillants, mais parfois un peu décousus ou au contraire trop monotones. Être un “bon” photographe ne suffit pas à faire un “bon” livre photo, il faut aussi réussir à être cohérent sans être répétitif. Un vrai défi !

1^{er} prix : Jacques Delplan (Belgique)

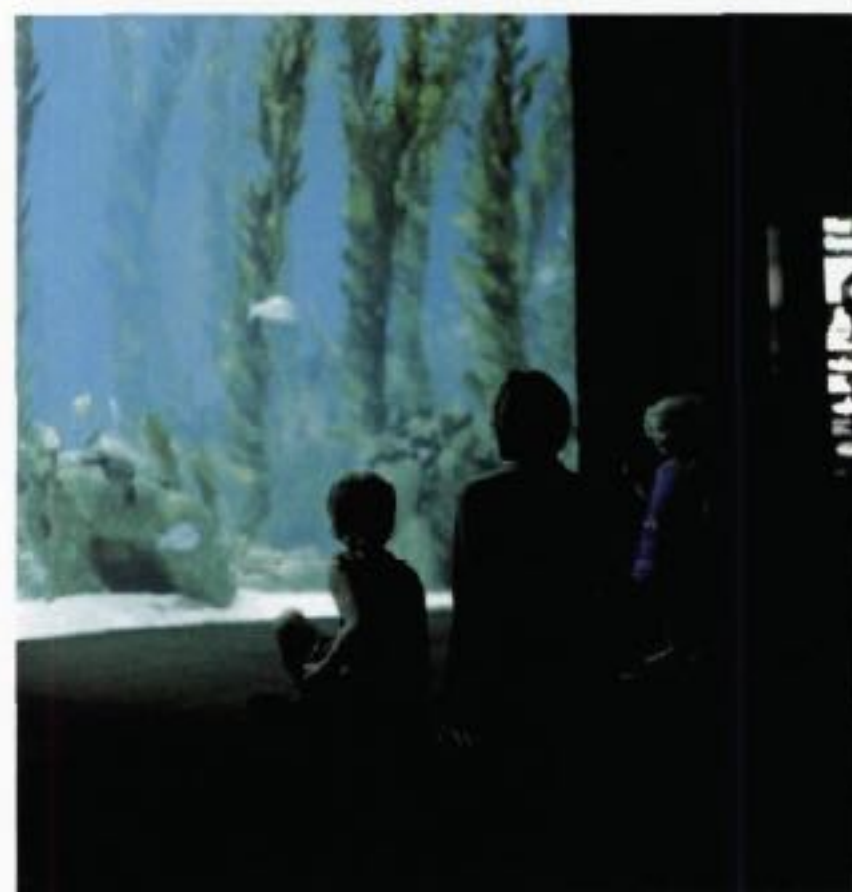
Notre grand vainqueur, Jacques Delplan pourra commander 25 copies de son livre “Pause midi” chez e-center. Voilà son texte :

“**D**epuis longtemps déjà, tenaillé par je ne sais quelle obligation de Mémoire, je souhaitais poser un regard particulier sur ce moment non moins particulier : la pause de midi. Héritage du monde ouvrier ? Nécessité dictée par les servitudes du travail ? Institution inscrite dans le temps ? Sans doute un peu de tout cela à la fois tant il est vrai que l’homme a toujours éprouvé le besoin de compenser l’âpreté voire la servitude de son travail quotidien... Loin du fracas des tôles manipulées, du vacarme des machines, du hurlement des sirènes, quand s’ouvre la parenthèse, la pause de midi est le moment rituel pour se rassasier, échanger avec les copains, jouer aux cartes, s’évader dans le journal, ou tout simplement griller une sèche ou sommeiller... pour mieux oublier ! Trop courte sans doute mais combien salutaire, la pause de midi est surtout un temps fragile de respiration... Les photos présentées ici sont extraites d’un projet de plus de 50 images. Elles sont toutes réalisées pendant la pause de midi sur le lieu où je travaille depuis plus de 30 ans. Ce livre vient couronner ce travail. C’est le plus beau cadeau reçu avant de prendre ma retraite...”





2^e prix : Gil Le Fauconnier (Paris)



Chronique familiale, intime et subtile, délicatement agencée, le projet d'édition de Gil Le Fauconnier a remporté le 2^e prix. Il recevra 15 exemplaires de son livre.

“**A**oût 2006. Il fait chaud. Nous sommes à Lospignan, tout près de Béziers, dans une grande maison au milieu des vignes et des champs. Les pics-verts se sont appliqués depuis des années à percer les volets en bois de la propriété. C'est par un de ces trous que la lumière vient caresser au matin le visage d'Élise encore endormie. Dans cette image, il existe un petit secret qui nous lie Élise et moi. Mais chut ! C'est entre nous, ne la réveillez pas ! Depuis plusieurs années, je promène mon Hasselblad pendant mes vacances. Compagnon de route infatigable il me permet en toute liberté, d'enregistrer à la fois les paysages qui chatouillent mon œil, et ces petits moments de bonheur que m'offrent mes proches. Je constitue de la sorte un journal intime. Les images s'accumulent et c'est en toute logique que je souhaite les organiser dans un livre photo pour les offrir à ceux qui nourrissent et apprécient ma démarche”.



3^e prix : Frank Ribas (Dublin)

Hommage, sous forme de diptyques, aux femmes africaines. Frank gagne dix copies de son projet de livre.

“Ayant vécu quatre ans au Cameroun, j’ai réalisé cette série chez moi, en transportant des brouettes pleines de terre dans le salon pour reconstituer une case traditionnelle Ewondo. Tout est authentique. J’ai observé et noté pendant trois ans les activités et les poses ordinaires que prennent les femmes au village. Que se cache-t-il sous les larges et disgracieux Kabas des femmes du village?”

Les 20 autres gagnants

En plus du podium final, vingt autres dossiers ont été retenus par le jury. Chacun pourra imprimer gratuitement chez e-center un exemplaire du projet photo qu’il a proposé pour ce concours. Bravo à tous ces finalistes car le ticket d’entrée pour la finale était particulièrement relevé!

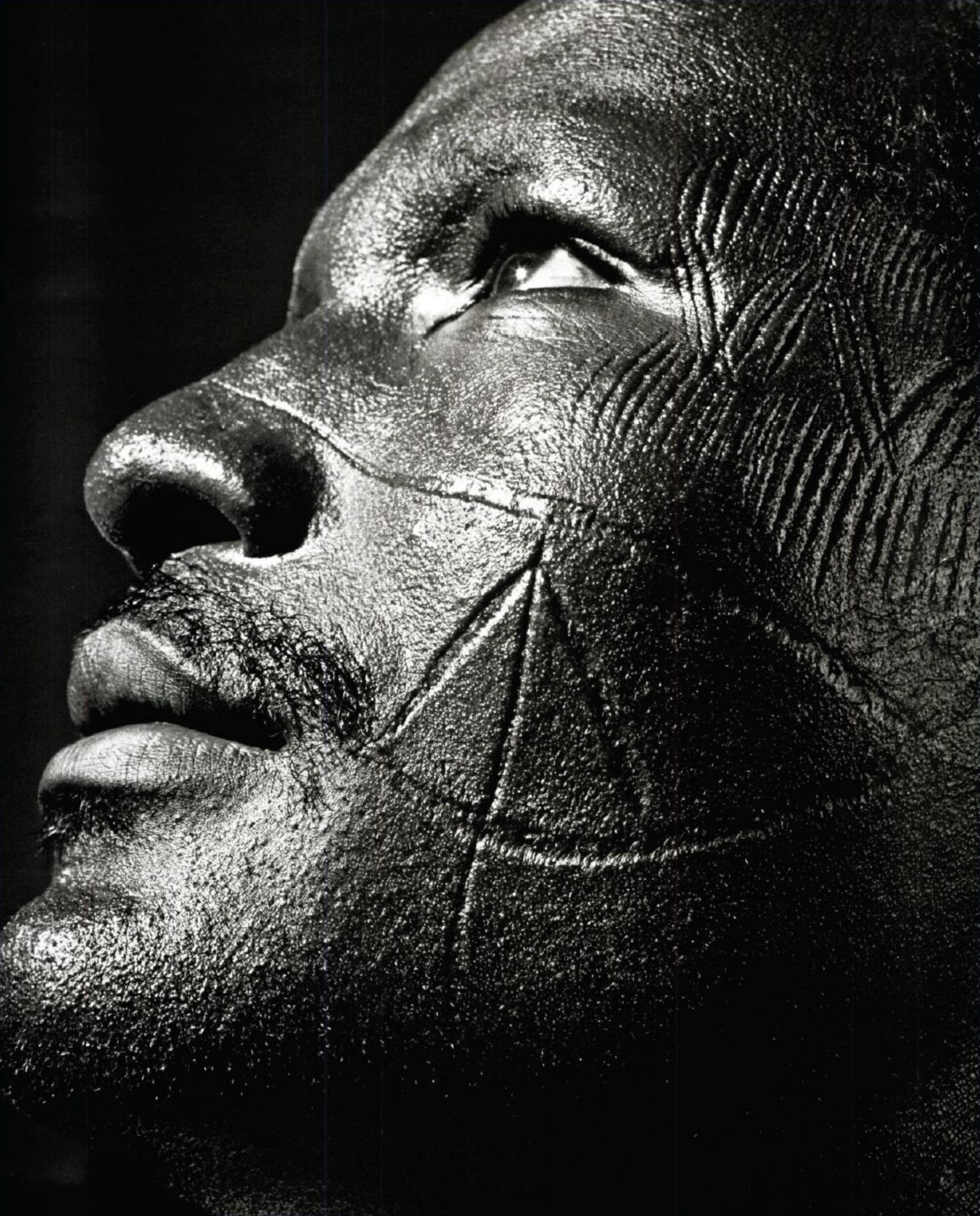
- Louis Grivot, Les Lilas
- Jean-Marc Dellac, Massy
- Benoit Lapray, Annecy
- Georges Rhinn, Hagondange
- Pierre Lucas, Brèlès
- Julien Roques, Sieurac,
- Patrick Devresse, Dainville,
- Alain Castinel, Bois-Colombes
- Philippe Lutz, St Pierre Bois
- Pascal Perennec, Leuhan
- Christophe Mereis
- Alexis Bastin
- Luc Le Lièvre, Belgique
- Nicolas Anglade, Clermont-Ferrand
- Lionel Hug, Thiré
- Michel Gimbard, Paris
- Nicolas Sabatery, Besson
- Michel Braud Ajaccio
- Claude Halet, Bruxelles
- Charles Delcourt, La Réunion

A R E T E N I R

Auto-distribution, les règles à connaître

En cas d’auto-distribution, c’est-à-dire de vente directe à des collectivités ou des librairies, commerces... il faut pouvoir établir des factures avec un numéro de SIRET. Ce numéro s’obtient au Centre de Formalités du Centre des Impôts de votre domicile, en remplissant un simple imprimé. L’activité concernée est: auto-distribution d’ouvrages auto-édités par vous (l’auteur). Quand l’auteur vend directement, sans intermédiaire, il est dispensé de TVA (s’il ne dépasse pas les 27 000 € annuels et s’il n’a pas demandé à être assujéti). Sur les factures délivrées par l’auteur-éditeur, notez “auteur-éditeur, non assujéti à la TVA, taxe sur la valeur ajoutée non applicable, article 293B du C.G.I”. Les revenus de ces ventes directes sont à déclarer sur une feuille 2042 C: une case à remplir. Ce sont des bénéfices et pas des droits d’auteur. L’autre obligation est l’URSSAF liée à l’attribution d’un numéro SIRET, mais un dégrèvement est accordé sur simple demande en dessous de 4489 € de revenus.

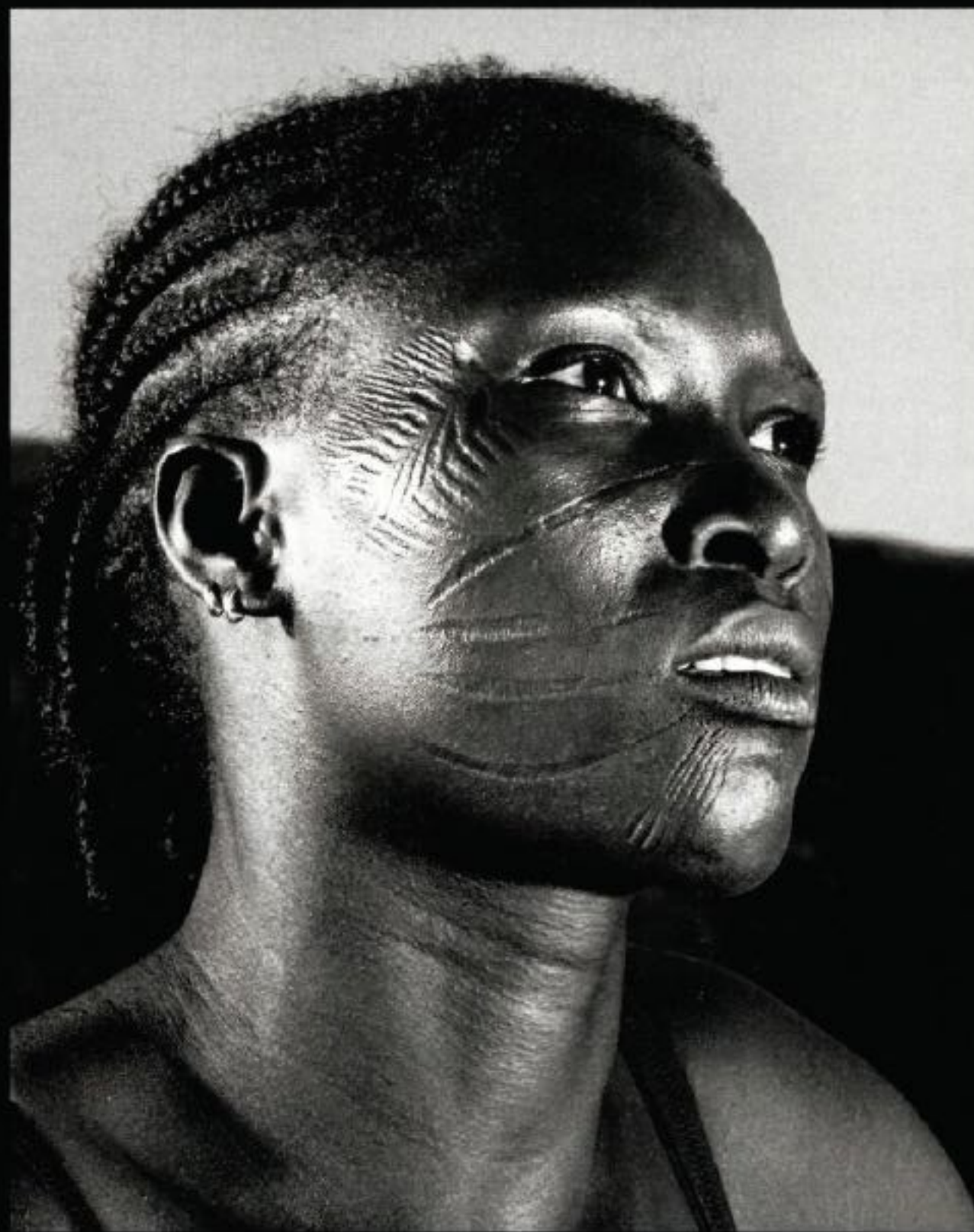
Sans passer par une distribution globale, on peut aussi s’inscrire directement dans des bases de données commerciales comme Dilicom, via CyberScribe, en tant qu’autodistribué. On bénéficie alors de l’EDI, et ainsi Amazon.fr et les libraires sont en mesure de vous commander directement vos ouvrages, pour autant que vous répondiez à l’appel dans les 24 heures, selon leurs normes, ce qui implique de disposer d’un stock de vos ouvrages. Pour moins de 5 titres cela coûte 77 € HT (hors taxes), par an, et il faut au préalable avoir obtenu un numéro de SIRET, qui est demandé au moment de l’inscription (source Macha Sener et autres contributions sur le forum Lulu.com).

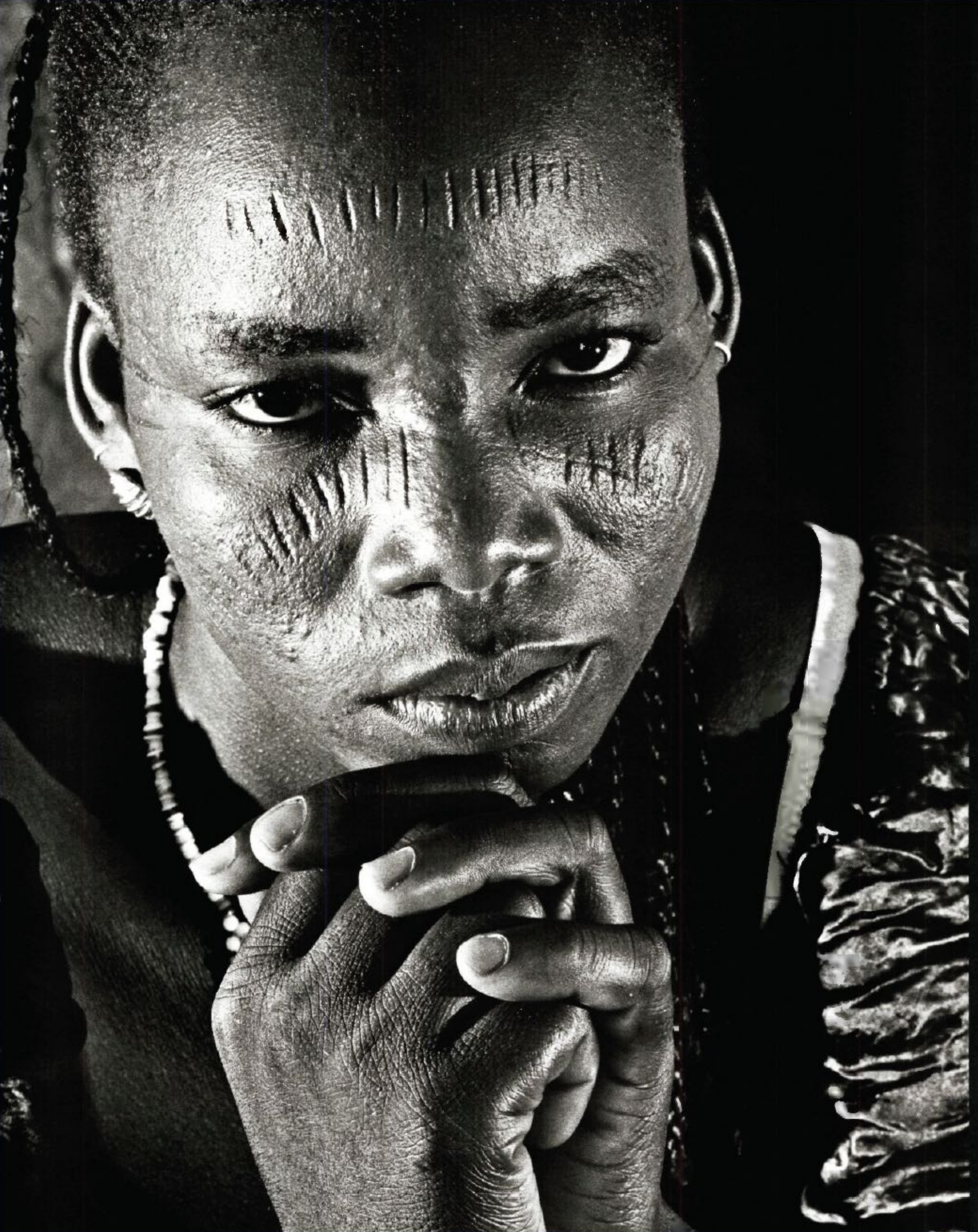


François GILSON

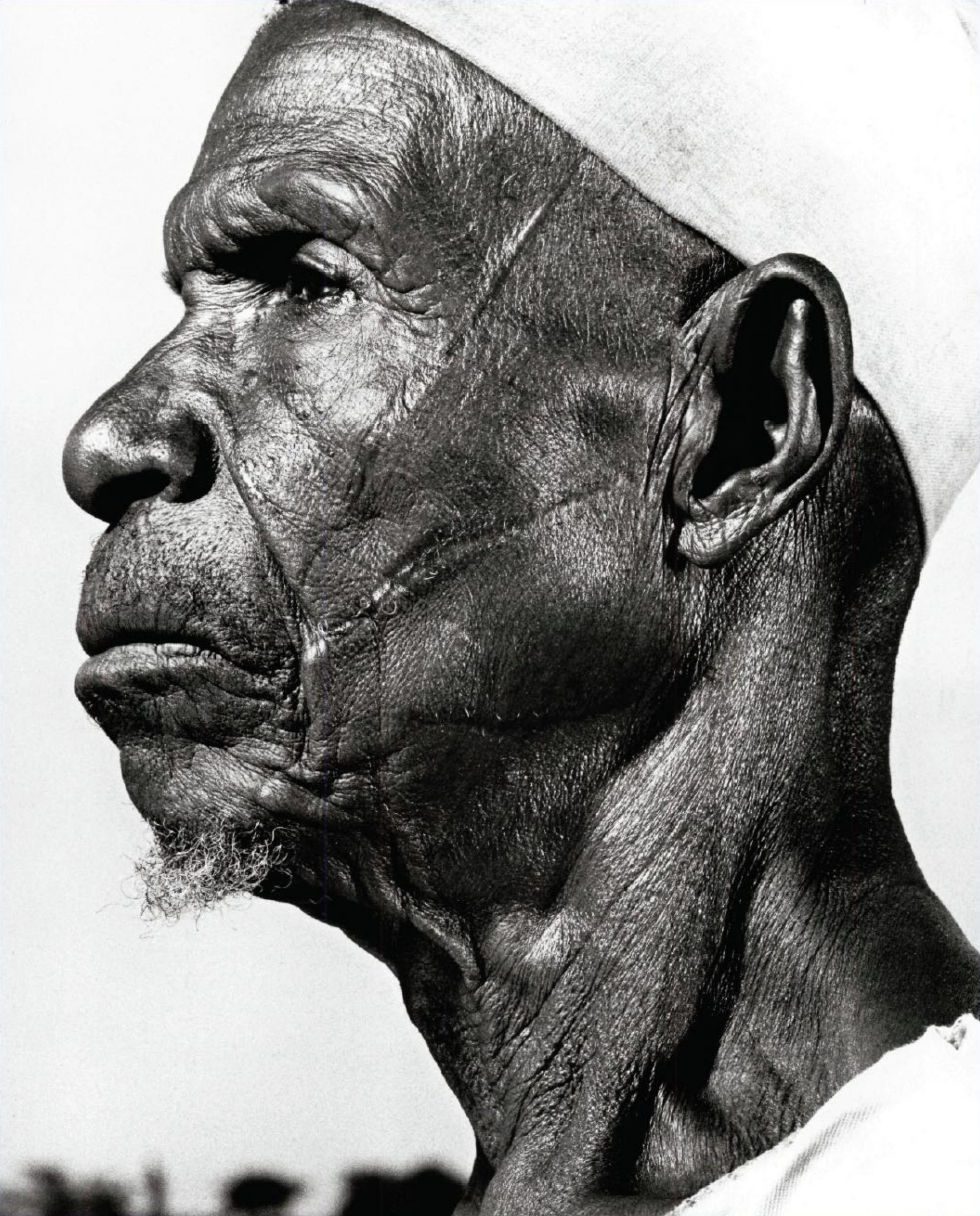
BURKINA FASO, SCARIFICAT

C'est d'abord la lumière qui impressionne : puissante, luisante, rasante, elle sculpte au plus près ces visages scarifiés que François Gilson est allé chercher au "Pays des hommes intègres". Cadrages au cordeau, gros plan, netteté maximale (merci le 6x7!), le parti pris est clairement affirmé, faisant de ce reportage ethnologique une aventure humaine et esthétique. Récit.

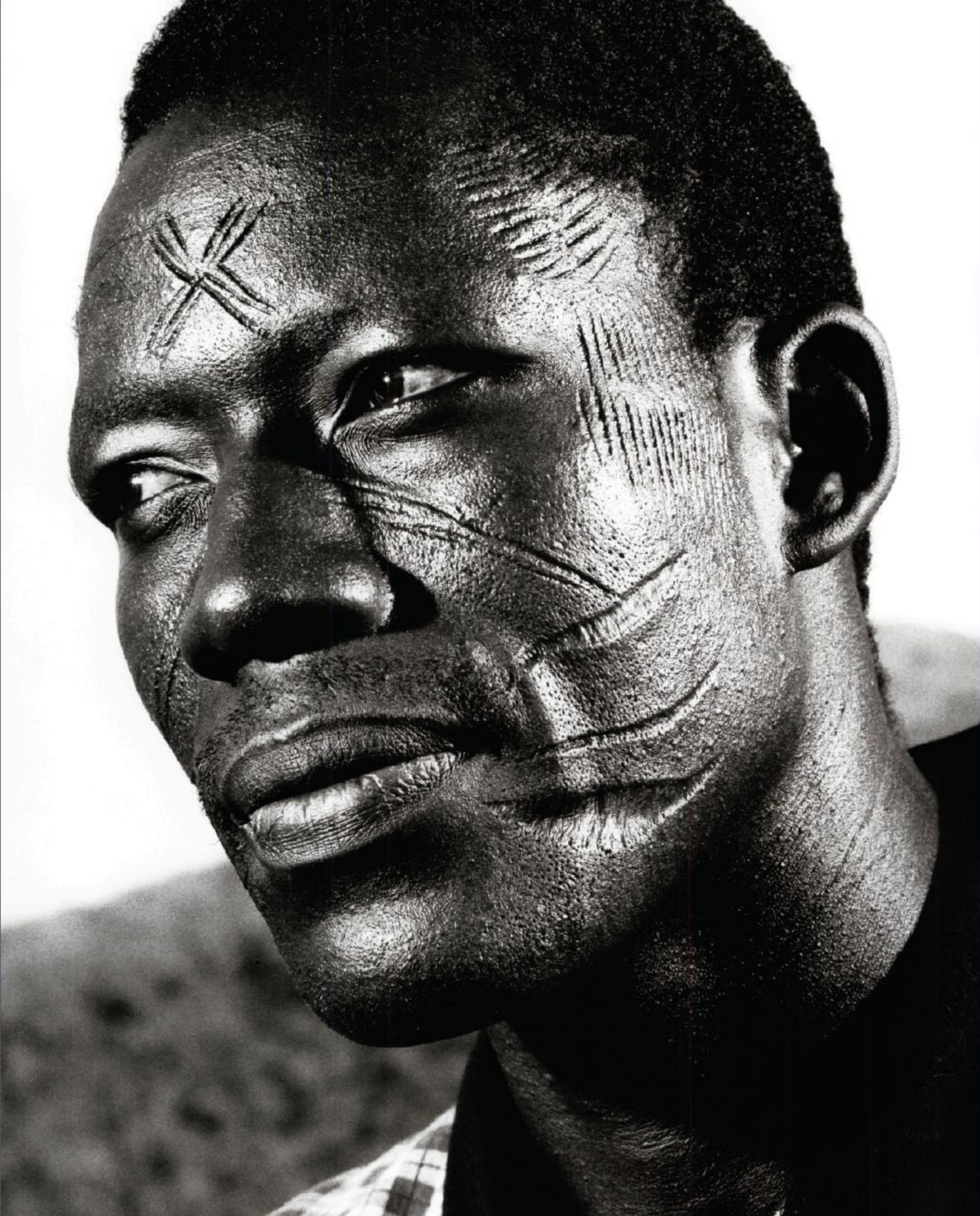
















François GILSON

INTERVIEW



© JCB

■ Comment est né ce sujet ?

En fait tout a commencé dans la Vallée des Merveilles située dans les Alpes du Sud. Je m'y étais rendu en compagnie de mon confrère et ami, le journaliste scientifique Pedro Lima, pour y réaliser un reportage sur la nouvelle théorie de Chantal Jègues-Volkiewiez. Chantal pense que ce site extraordinaire, où des milliers de gravures énigmatiques remontant à l'âge du bronze apparaissent sur les roches, serait un des premiers observatoires astronomiques de l'humanité.

Peu de temps après ce séjour dans la Vallée des Merveilles, dans le métro parisien, mon regard s'est posé par hasard sur le visage scarifié d'un homme noir. De profondes cicatrices sur ses joues semblaient représenter un arc et une flèche... Le projet s'est alors imposé de lui-même. De quels temps anciens nous viennent ces pratiques et que signifient ces symboles inscrits, non dans la roche cette fois, mais dans la chair humaine ?

Une seconde dimension du sujet m'est apparue, fort intéressante : quel rapport existe-t-il entre l'homme scarifié d'aujourd'hui et son visage manifestement marqué à jamais par les siens ? Et comment cet Africain percevait-il le regard curieux des Blancs ?

■ Pourquoi ce titre "Scarificat", on dirait un nom religieux latin ?

"Scarificat" fait penser au "Magnificat", cantique de la Vierge Marie. Ce titre souligne la dimension sacrée de la scarification ethnique traditionnelle.

■ Quand le choix esthétique de réaliser des portraits extrêmement serrés s'est-il imposé ? D'où vient cette étonnante lumière ?

Ce n'est pas vraiment un choix mais plutôt une évidence compte tenu de la nature du sujet. Je voulais aller à l'essentiel et me concentrer sur les deux dimensions importantes du projet : le motif scarifié et l'individu scarifié. Je devais adopter une approche intimiste de mon sujet, faire en sorte qu'il se livre. La lumière devait révéler au mieux le relief des cicatrices, la matière charnelle. Il eût été illusoire de compter sur la lumière naturelle avec ces impératifs. Aussi j'ai décidé d'éclairer systématiquement chaque portrait. J'ai alors choisi d'utiliser deux flashes Norman dont les têtes étaient positionnées très près du sujet, de sorte que la lumière frôle l'épiderme, donne du relief aux visages. Parfois j'utilisais la tête de flash ampoule nue, sans réflecteur afin que la source de lumière soit très ponctuelle et presque en contact avec la peau, qu'elle crée des dégradés de clair-obscur. Le noir et blanc s'est aussi imposé de lui-même : franchement je ne voyais pas ce sujet traité en couleur.

■ Avec quel matériel de prise de vue as-tu opéré ?

J'ai utilisé mon vieux boîtier Mamiya RB 6x7 en qui j'ai entière confiance, dont j'apprécie le système de visée, et qui m'a permis de faire un Polaroid de contrôle à chaque prise de vue. Comme film, j'ai pris de la TMax 400 et les négatifs ont été ensuite numérisés avec un scanner Imacon.

■ La précision de ton travail et sa qualité "technique" nous ont impressionnés. Ce perfectionnisme de la forme est-il important pour toi ?

Je crois que la technique n'est pas du tout fondamentale, bien au contraire : c'est ennuyeux et ça ne doit surtout pas devenir une fin en soi. L'essentiel est ailleurs évidemment... Au lieu de technique je préfère parler du "savoir-faire" inhérent à tout acte créatif, ce qui revient à avoir la capacité de s'exprimer, de se faire entendre et pour y parvenir il faut viser juste. Pouvoir compter sur une certaine maîtrise de son outil le moment venu rassure. Je

François GILSON

INTERVIEW

considère le perfectionnisme contre-productif, c'est un labyrinthe où l'on se perd. Le plus important, et si difficile à la fois, c'est d'être en phase avec soi-même. C'est là que se trouvent la liberté et le plaisir de faire.

■ Comment se déroulait une prise de vue ? Comment réagissaient les Burkinabés ?

J'ai initialement envisagé de réaliser ces portraits en France dans un contexte totalement décalé, mais le "casting" n'a pas abouti. Je me suis donc résolu à faire ce travail au Burkina Faso, pays pacifique où cohabitent de nombreux groupes ethniques qui pratiquent la scarification.

J'ai sollicité et obtenu l'assistance du Ministère de La Culture du Burkina à Ouagadougou qui m'a proposé une équipe : un assistant photo, une personne chargée des relations publiques avec les différentes communautés et un véhicule pour me rendre aux quatre coins du pays. Sans leur aide ce projet n'aurait jamais abouti.

Les conditions de notre collaboration ont été clairement définies au départ : une règle de base étant que le relationnel devait reposer sur l'échange équitable, et qu'il était hors de question de prendre la moindre photo sans contrepartie. Une deuxième règle m'imposait de ne me mêler d'aucune façon aux obligations palabres précédant chaque prise de vue.

Je me suis plié à ces exigences. Le protocole a été respecté et tout a bien fonctionné. Ma démarche a été clairement expliquée aux personnes photographiées qui, dans l'ensemble, étaient flattées que l'on s'intéresse à elles, et ravies de voir apparaître leur visage sur les Polaroids. Il est même arrivé que la nouvelle de la présence d'un photographe blanc dans la région fasse venir à moi des gens de villages éloignés pour se faire photographier ! Le seul incident s'est produit lorsque mon assistant a levé en l'air un trépied sur lequel était une tête de flash Norman : elle fut instantanément pulvérisée par le ventilateur accroché au plafond.

■ Considères-tu ta série comme une forme de reportage ?

■ Comme un travail de "plasticien" ?

C'est du reportage de plasticien. Les légendes ont une importance capitale. Sans elles l'ensemble de ce reportage n'a pas de sens (nous en publions trois en fin de ce portfolio, ndlr).

■ Ta formation t'a amené à côtoyer Nan Golding et Philip Lorca di Corcia aux USA dans les années 70. Peux-tu nous raconter cette expérience et le lien éventuel avec ton travail actuel ?

Il se trouve que j'ai eu la chance de pouvoir passer quelques années aux USA et de suivre les cours de photo à l'École du Musée des Beaux-Arts de Boston au début des années 70. Nan Golding et Philip Lorca di Corcia y étaient à ce moment-là. C'était une époque insouciante. Nous passions notre temps à échanger des idées, à nous montrer nos dernières photos, à les commenter dans d'interminables conversations.



Je trouve formidable que ces deux photographes aient réussi à prendre une place si importante dans la photographie contemporaine quand je les revois dans ma mémoire, débutants comme si c'était hier !

J'ai reçu la visite de Philip Lorca di Corcia beaucoup plus tard lors d'un passage à Paris. Il m'a montré

ses photos comme "au bon vieux temps". Je me souviens d'une ménagère devant une table à repasser, un linge suspendu dans les airs devant elle par la magie de la photo. Une dimension fantastique se dégageait de cette image d'une scène pourtant si banale de la vie quotidienne ! Philippe Lorca di Corcia savait toujours "viser juste". Il était resté imperturbablement égal à lui-même.

■ Comment arrives-tu à gérer ce travail d'auteur et ton travail de photographe professionnel "alimentaire" pour VSD, Géo, Terre Sauvage... ?

J'ai réalisé ces portraits en 2000. Il y a eu une publication sous la forme d'un reportage magazine dans *Ça m'intéresse* peu de temps après mon retour d'Afrique, ce qui m'a permis de

rentrer dans mes frais, et une autre dans *Grands Reportages* par la suite. Je n'ai eu aucun contrôle sur ces publications qui n'avaient pas pour objet de mettre en valeur un travail de photographe. Scarificat est resté dans l'ombre depuis, jusqu'au jour où le photographe Jean-Marc Tingaud m'a proposé une exposition au Café Parisien de Saulieu en 2007. À cette occasion le Café Parisien a reçu la visite de France 3 Bourgogne. Jean-Marc m'a aussi incité à éditer un album (tirage très limité à compte d'auteur) que son épouse, la graphiste Juliane Cordes, a maqueté avec beaucoup de talent.

Il y a quelques années je réalisais encore des reportages en solo ou en tandem avec des journalistes, destinés à être vendus aux magazines. J'avais en complément de ces productions des commandes régulières et je pouvais ainsi alimenter les agences d'illustrations photographiques en archives. Bref ça tournait à peu près...

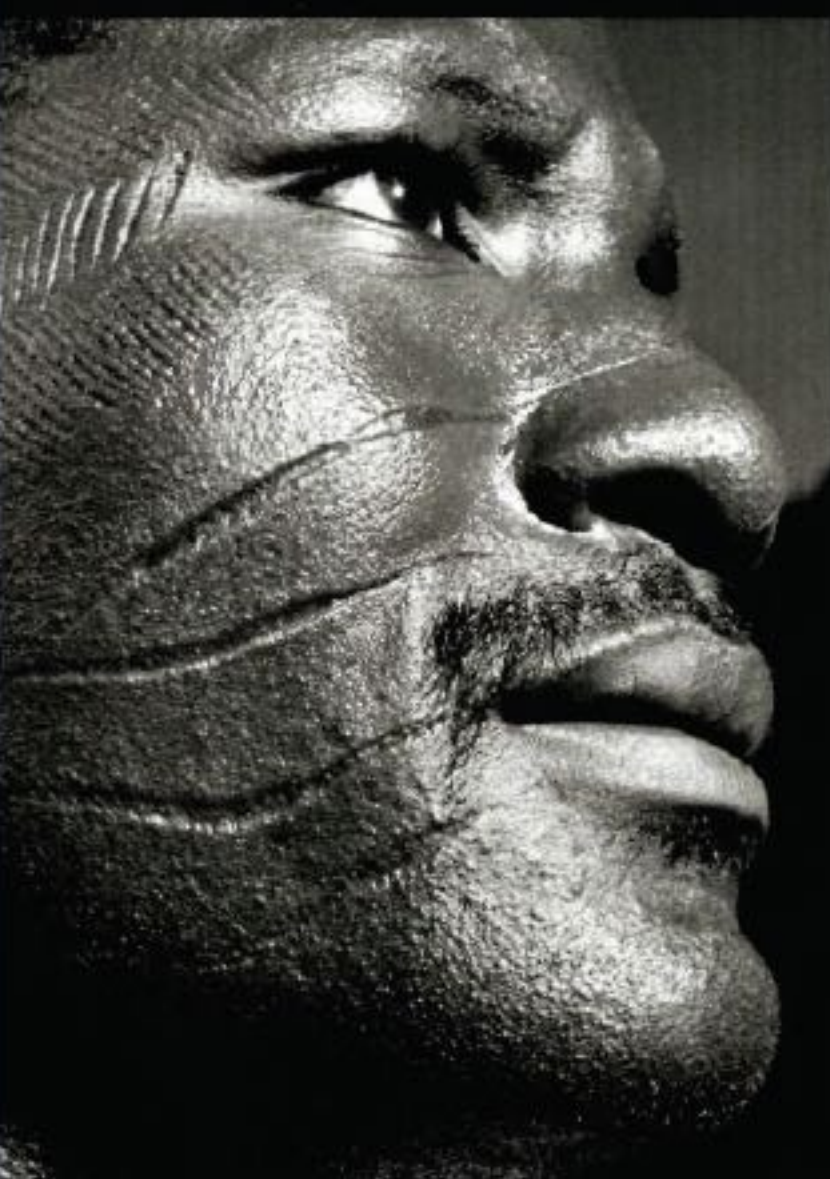
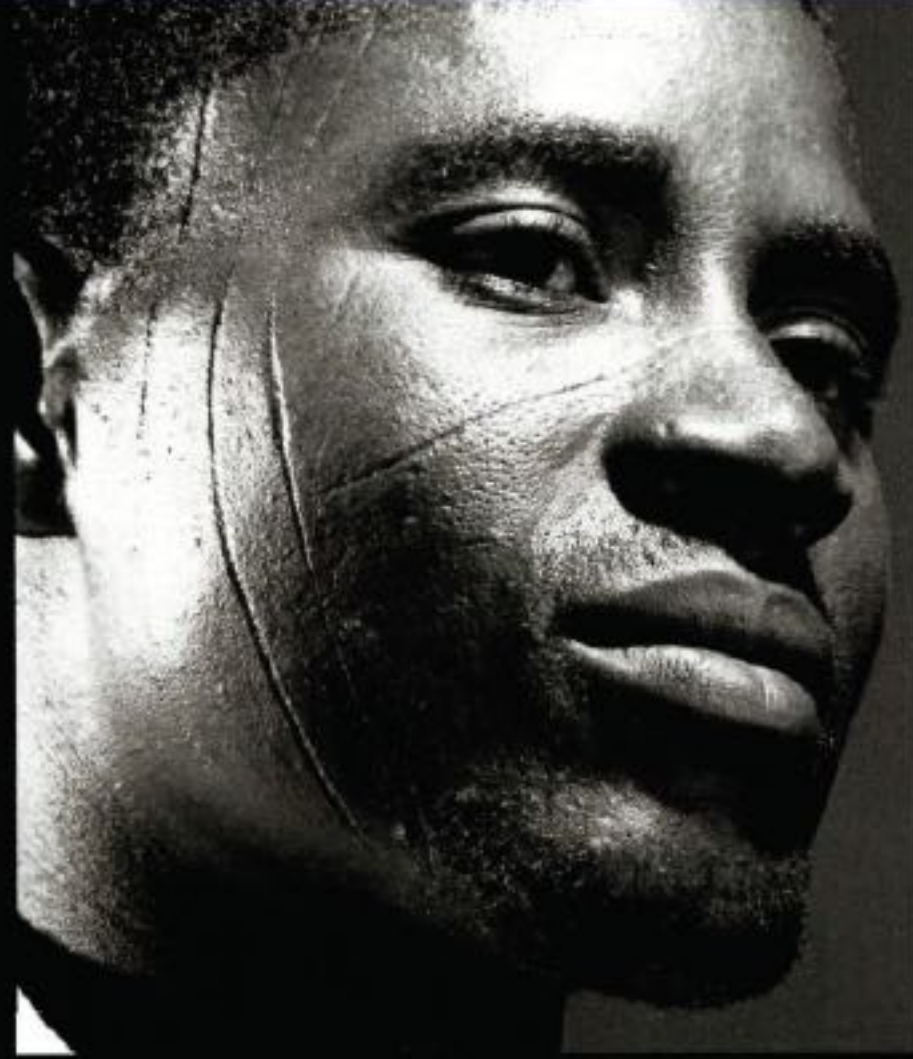
Aujourd'hui c'est plus compliqué : les commandes se font rares ou sont proposées dans des conditions inacceptables. Produire des reportages est devenu très risqué financièrement, et les archives argentiques généralistes se sont trouvées dévalorisées suite à l'apparition de la photo numérique. Pour compenser cette cascade de mauvaises nouvelles venant du front professionnel, je réalise des photos d'illustration générale en numérique, à coût de production tendant vers 0 €, destinées à être commercialisées via les bibliothèques...

Il est presque vital de s'atteler de temps à autre à la réalisation de projets personnels hors de toute contrainte extérieure. J'ai tendance à mûrir longuement de tels projets jusqu'au jour où, subitement, animé par je ne sais quelle énergie nouvelle, je me lâche. Il s'ensuit une certaine euphorie que l'on souhaiterait éternelle...

■ Comment vois-tu l'avenir de ton métier de photographe ?

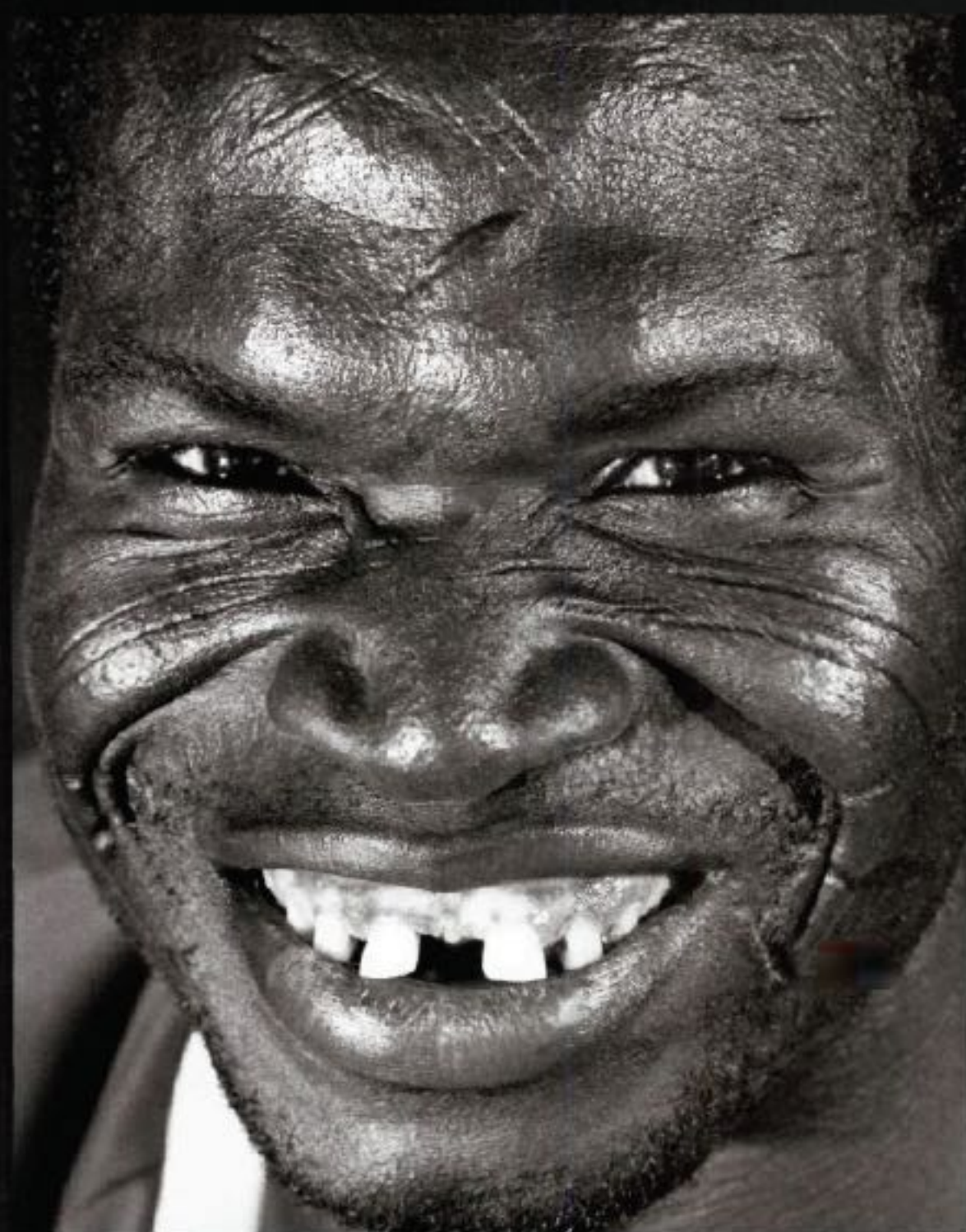
Sans vouloir démoraliser vos lecteurs, je vous avoue que je ne vais pas conseiller à ma fille de quinze ans de devenir photographe professionnelle mais plutôt de faire HEC et d'apprendre le chinois ! Aux passionnés de photo, je conseillerais de trouver un emploi stable qui laisse du temps libre, instituteur par exemple, pour se consacrer à la photo pendant les vacances scolaires...

Propos recueillis par J-C Béchet



François GILSON

TEMOIGNAGES



■ Gnihani N'kambi, Bwa.

Village de Boni, province du Thuy, Burkina Faso.

"Je suis né en 1964 à Boni et j'ai été scarifié à Dossi. On m'a couché sur le côté pour scarifier une joue, puis sur l'autre côté pour l'autre joue. Ça m'a fait mal. Je suis très content de mes cicatrices et j'aimerais qu'on continue ce rite car sinon comment identifier les individus ? Et puis ce serait une partie de nos coutumes qui se perdrait. Je sais que les cicatrices ont une signification mais je suis trop jeune pour m'en voir confier les secrets."



■ Jean-Pierre Ouedraogo, Mossi

Originaire de Yako, province de Parsoré. Âge : 43 ans.

"Mes cicatrices me plaisent beaucoup. Chaque personne doit avoir ses marques propres. C'est le rôle des cicatrices. Les miennes sont celles des Nakomsé, princes mossi de Yako. Le trait qui part du nez vers la joue est appelé billé en mooré."



■ Augustin Tiraogo Zida, Mossi

Village de Koudougou, province du Boulkiemdé. Né en 1957 à Tuili, province du Bazega, à 50 km au sud de Ouagadougou.

Le motif de l'échelle joint le sommet de la tête à la mâchoire inférieure. Selon certains mythes de création, par l'échelle, reliant la terre au ciel, descendirent les premiers êtres.

"Ces scarifications ont été faites quand j'avais 4 ou 5 ans. Je ne sais pas par qui. J'étais le premier à être scarifié parce que le plus sage du groupe. Les enfants ne se laissent pas scarifier comme ça : il faut les pourchasser, les attraper. Ma mère m'a demandé de l'accompagner. Je me suis rendu compte trop tard qu'on allait me scarifier. La signification de ces cicatrices est difficile à connaître. On dit que c'est juste pour se reconnaître. Personne n'en sait plus. Tous ceux de ma famille ont ces motifs. Il y a trois types de scarifications dans le village. Quelqu'un d'initié devrait pouvoir déterminer à quelle ethnie j'appartiens et de quel village je viens. Je pense que ces cicatrices peuvent poser un problème, dans le contexte moderne. Aujourd'hui, c'est absurde de continuer ces pratiques. C'est très douloureux et ça n'a pas lieu d'être. J'ai vécu en France. À Paris, une Africaine m'a abordé en parlant mooré (la langue des Mossi). Elle savait que j'étais un Mossi comme elle et que je venais du Burkina Faso. À Paris les enfants venaient me regarder comme une curiosité. Dans certains milieux, ça me dérange."

ABONNEZ-VOUS



12 numéros
46€
seulement
au lieu de ~~57,80€~~

soit 20% de réduction !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Réponses Photo - B 804 - 60732 Ste Geneviève Cedex

Oui, je m'abonne à REPONSES PHOTO : 12 n°s pour 46€* seulement
au lieu de ~~57,80€~~ soit 20% de réduction.

RÈGLEMENT

- ☐ Je règle par chèque à l'ordre de Réponses photo
☐ Par carte bancaire :

N° de carte
Date de validité Cryptogramme* Signature :
(*3 derniers chiffres imprimés au dos de la carte bancaire)

MES COORDONNÉES

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M. Nom/Prénom
Adresse (N° et voie)
Code postal Ville
Téléphone
E.mail

☐ J'accepte d'être informé(e) par Email des offres commerciales du groupe Mondadori France et de celles de ses partenaires.

* Offre valable 2 mois en France métropolitaine.

Pour toute information complémentaire, vous pouvez nous contacter au 03.44.62.43.55

Conformément à l'article 27 de la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant. Les informations demandées dans ce courrier sont indispensables au traitement de votre demande d'abonnement. Elles pourront être utilisées ultérieurement pour d'autres offres ou cédées à des tiers. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher la case ci-contre : ☐

dps
DIGITAL PHOTO SERIES



Portabilité et stabilité...
Kata et Manfrotto vous
proposent la solution
idéale, afin de réussir
vos photos et vidéos
cet été.



DR-467
105 € TTC

DR-465
88 € TTC

OFFERT

Le monopode Modo Manfrotto (d'une valeur de 35€) est OFFERT pour tout achat d'un sac à dos Kata DPS en Juin et Juillet 2008.



Le ModoMono vous procure un support d'appoint. Fixez simplement votre appareil photo sur le monopode et commencez à shooter.



Les sacs à dos DPS de Kata sont idéals pour les photographes en déplacement. Ils disposent, entre autres caractéristiques, d'un espace de stockage pour veste ou sandwich, ainsi que d'une housse pluie pour les cas où le temps se couvre, et garantissent un confort maximum grâce à leur ergonomie et une protection optimale à l'aide de zones renforcées.

Cette promotion est disponible chez les revendeurs participants en Juin et Juillet 2008.

Bogen Imaging T: 01 78 12 07 78 F: 01 78 12 02 25
www.bogenimaging.fr / helpdesk@fr.bogenimaging.com





Nicolas PASCAREL

CAMBODGE, VIETNAM-DIPTYQUES

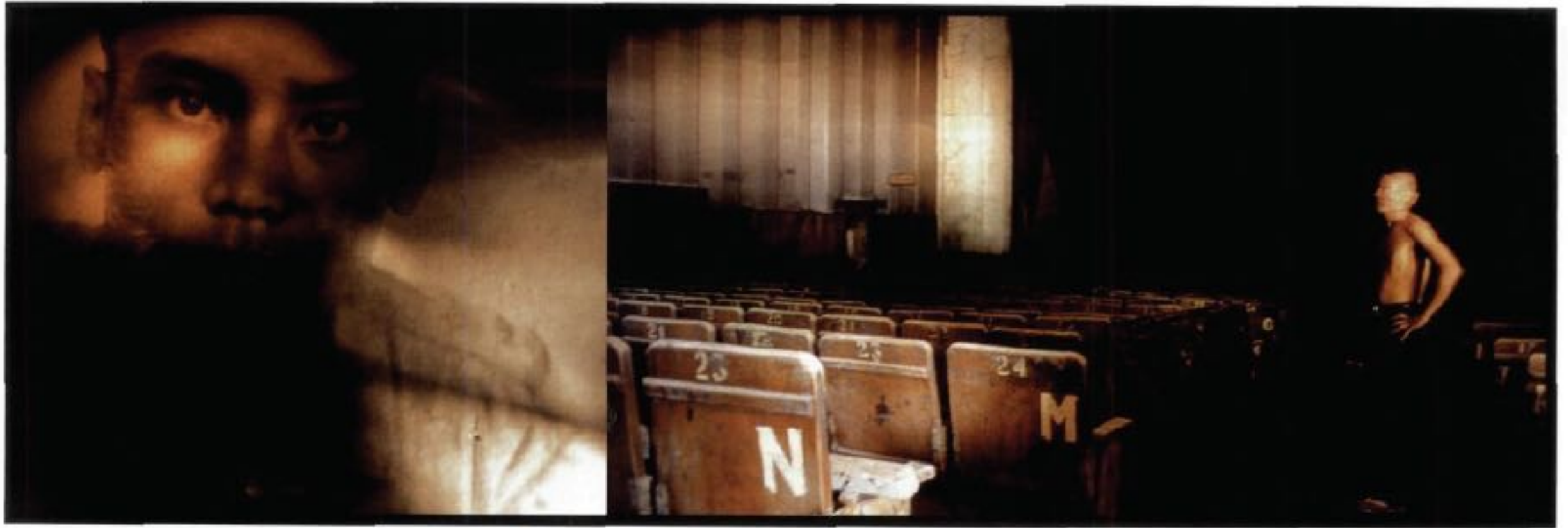
Nicolas Pascarel vit aujourd'hui entre Naples et Bangkok. Il a transité par Cuba avant de trouver en Asie son territoire photographique. À la fois artiste-reporter et enseignant (il a créé en 2005 l'atelier Fotoasia), il construit de somptueux diptyques coloristes pour raconter l'âme de deux villes mythiques : Phnom Penh et Ho Chi Minh. On pourrait se croire chez le cinéaste Wong Kar-Wai, mais c'est d'abord d'un travail de mémoire dont il s'agit où le témoignage historique et le documentaire passent par une vision esthétique.



Cambodge 2000–2004: “Mémoire des années de pluie”







Cambodge 2000-2004: "Mémoire des années de pluie"







Vietnam, Ho Chi Minh City (2005–2008)







Vietnam, Ho Chi Minh City (2005–2008)







Vietnam, Ho Chi Minh City

Depuis fin 2005, j'ai commencé un travail sur Ho Chi Minh-Ville au Vietnam. Tout a débuté un 30 avril 1975. J'avais neuf ans et les actualités télévisées montraient la prise de Saigon par le Vietcong. La guerre du Vietnam était définitivement terminée. L'image la plus spectaculaire sur ces événements lointains était celle de la terrasse, du toit de l'ambassade américaine où des gens affolés gravissaient à la hâte un escalier perché dans le vide d'où s'envolaient

les derniers hélicoptères de l'US Navy. L'Amérique fuyait honteusement le Vietnam après quinze ans de guerre. C'était l'image forte de toute une génération bercée par les drogues plus ou moins douces et la musique des Rolling Stones. C'était la même année où l'Amérique présentait sur les écrans *Les trois jours du condor*, c'était mon enfance, celle vécue à Paris en ce milieu des années 70. Dans les années qui suivirent, on a vu apparaître partout en France et jusque dans ma classe,

des petits Vietnamiens, les fameux boat people qui quittaient par milliers leur pays. En tant qu'ancienne colonie, la France était le premier pays demandé dans la fuite à l'exil.

Il a fallu que j'attende vingt ans pour mettre les pieds sur le sol vietnamien. C'était le 6 juillet 1995. Saigon s'appelait désormais Ho Chi Minh-Ville mais qu'importe. Le Vietnam, à la recherche de devises étrangères, et ayant perdu le soutien économique de l'URSS, ouvrait ses portes au tourisme. J'y suis resté deux mois, en me baladant partout où cela était rendu possible, de la pointe sud du delta du Mékong au nord frontalier avec le Laos, du golfe de Siam à la Mer de Chine. Pour la première fois de ma vie, je goûtais à la chaleur humide des tropiques, aux pluies interminables et inondées de mousson, aux fièvres répétées, à la fatigue du climat, aux animaux sauvages qui vous suivent jusque dans votre chambre d'hôtel, à manger le matin en guise de petit-déjeuner, du gros sel dans la paume de la main afin de continuer ma route. C'était, dans ma tête de jeune homme, un voyage dans le temps, celui de l'Indochine mystérieuse, celui de nos grands-parents venus bâtir un coin de paradis bien souvent utopique dans cette partie si éloignée du monde,

celui des romans d'aventures comme ceux de Graham Greene, celui aussi de ces femmes Tonkinoises à la beauté sensuelle et aux yeux d'amandes souvent décrits par les légionnaires en permission. C'était le Vietnam de mes rêves d'enfant qui défilait devant mes yeux.

Dix ans passèrent et je reçus une lettre du Consulat Général de France m'invitant à venir à Ho Chi Minh-Ville pour donner un cours de photo à l'Ecole des Beaux-Arts de la ville. Me voilà passant du rôle de spectateur à celui d'acteur, celui toujours désiré et tant recherché. Aussitôt dit, aussitôt fait et me voici débarquant à nouveau dans cette ville devenue, entre-temps, une métropole moderne et chaotique de 8 millions d'habitants. Sachant mon arrivée, la pluie s'est faite bien vivante, la mousson d'automne, devenue depuis longtemps déjà une fidèle compagne de route, me suivra tout au long de mon séjour, le rendant forcément plus sauvage, émouvant parfois. L'Asie se vit avec l'eau. C'était le 2 septembre 2005, j'avais 39 ans et je n'étais plus depuis longtemps un petit garçon. Le Vietnam avait mûri, tout comme moi, et ne regardait plus en arrière avec un brin de nostalgie mais vers l'avant, vers un futur de petit dragon bien mérité.



Cambodge : "Mémoire des années de pluie"

Ce travail sur la mémoire (ou l'absence de mémoire) fut réalisé de 2000 à 2004. Pendant ces quatre longues années, j'ai travaillé sur les conséquences directes et indirectes de la guerre dans ce pays et de ses répercussions dans la société cambodgienne d'aujourd'hui. Les photographies sont découpées en trois histoires distinctes : passé, présent et futur. Le tout composé de 34 diptyques. Les deux premières (passé et présent) sont directement liées puisque dans la première histoire, j'ai photographié la prison de Tuol Sleng, S21 à Phnom Penh qui servit de centre de torture et d'extermination pendant la période khmer rouge de 1975 à 1979. La seconde, qui fut réalisée en collaboration étroite avec l'association Krousar Thmey, est une série de portraits des enfants des rues ("street childrens") abandonnés la nuit dans la ville. Ils représentent à mes yeux les conséquences directes d'années de terreur, de guerre et de misère. J'ai cherché par ce procédé à remonter le temps

de la mémoire, celui des souvenirs qui se mélangent à une réalité plus proche de nous pour se fondre au coucher du soleil sur les bords du Mékong, là où les âmes renaissent et envahissent le cœur des vivants. Mon langage est celui de l'image, mes mots sont dans la lumière qui glisse sur ces portraits abandonnés de la nuit. Ce travail a été conçu dès le premier jour comme une réelle nécessité, celle du devoir, du souvenir si présent dans le quotidien et si étrangement absent de tout livre d'histoire. A l'occasion du 30^e anniversaire de l'entrée des Khmers Rouges dans la capitale (17 avril 1975), il me semblait important et nécessaire que les Cambodgiens eux-mêmes prennent part à ce projet d'exposition et de les faire participer activement à ce devoir de mémoire. Les photographies sont exposées depuis 2005 dans une exposition permanente dans une des salles du Musée du génocide S21 de Phnom Penh, lieu symbolique de toute la tragédie.

Le matériel et l'approche technique

Mon matériel photo est très léger. Je ne voyage qu'avec un seul appareil et trois optiques. Ce sont les mêmes optiques depuis quinze ans, un 50 mm qui ouvre à f:1,2, un 24 mm et un 35 mm ouverture 2, le tout en Nikon. Depuis seulement deux ans je suis passé au numérique, mon boîtier est le Nikon D200. Avant de passer au digital, j'utilisais un Nikon F100 et un Nikon FM3 et en certaines occasions un Mamiya 645. J'ai toujours un petit pied de poche Manfrotto avec moi, très utile sur le terrain et une petite lampe torche pour donner un plus dans la lumière, en particulier sur les portraits de nuit ou les photos d'atmosphère en intérieur. J'aime être discret et concentré sur ce que je fais donc je n'emporte pas de gros sac photo rempli de matériel... je voyage très léger, l'appareil en bandoulière, libre de tout mouvement. Il était important pour moi

de supprimer du poids vu que je marche énormément dans la ville. Ceci me donne plus de liberté dans mes mouvements et dans mes contacts, mes rapports avec les gens. Ils se sentent tranquilles et n'ont pas peur de l'appareil et de la distance imposée par les zooms ou téléobjectifs, nous sommes ensemble dans l'image. Toutes les photos du Vietnam ont été réalisées en numérique avec le Nikon D200. Le travail sur le Cambodge a été réalisé avec le Nikon F100 et un Mamiya 645 avec un 80 mm très lumineux. Toutes les photos sont prises à main levée avec des temps de pose parfois très lents entre le 1/30 s et la demi-seconde, voire la seconde. Je n'utilise jamais de flash et il n'y a pas de correction de couleurs et autres avec Photoshop. La sensibilité, de jour comme de nuit, est toujours de 100 ISO sur le travail du Cambodge. Au Vietnam, en numérique, j'utilise le 100 ainsi que le 200 ISO pour les photos de nuit.



À propos de Fotoasia

Qu'est ce que Fotoasia ?

Fotoasia est une association culturelle d'échange entre les jeunes photographes asiatiques et européens. Fotoasia a pour but aussi de favoriser et réaliser des expositions de jeunes photographes asiatiques en Europe et de les aider matériellement dans leurs démarches pour réaliser des travaux photographiques sur ces deux continents. Fotoasia a ainsi présenté en 2006 le travail du photographe vietnamien Nam Bui The Trung à Rome en Italie et au festival de Noorderlicht en Hollande. Dans les stages, je suis assisté par Tinnakorn Nugul, jeune photographe Thaïlandais et de Monsieur Lé, professeur de photographie à l'école des Beaux-Arts de Ho Chi Minh-Ville, Vietnam. Ces ateliers se déroulent aussi bien dans le chaos des villes qu'à travers les immenses rizières, les temples antiques enfouis dans la jungle ou au bord du fleuve Mékong. Les participants, maximum huit personnes, vivent leur passion pour la photographie tout en découvrant les lieux les plus suggestifs de ces pays. Une aventure, aussi bien, humaine qu'artistique pour vivre une expérience hors du commun. Le prix d'un stage est de 1300 €.

Pourquoi avoir créé, en 2005, cette association ?

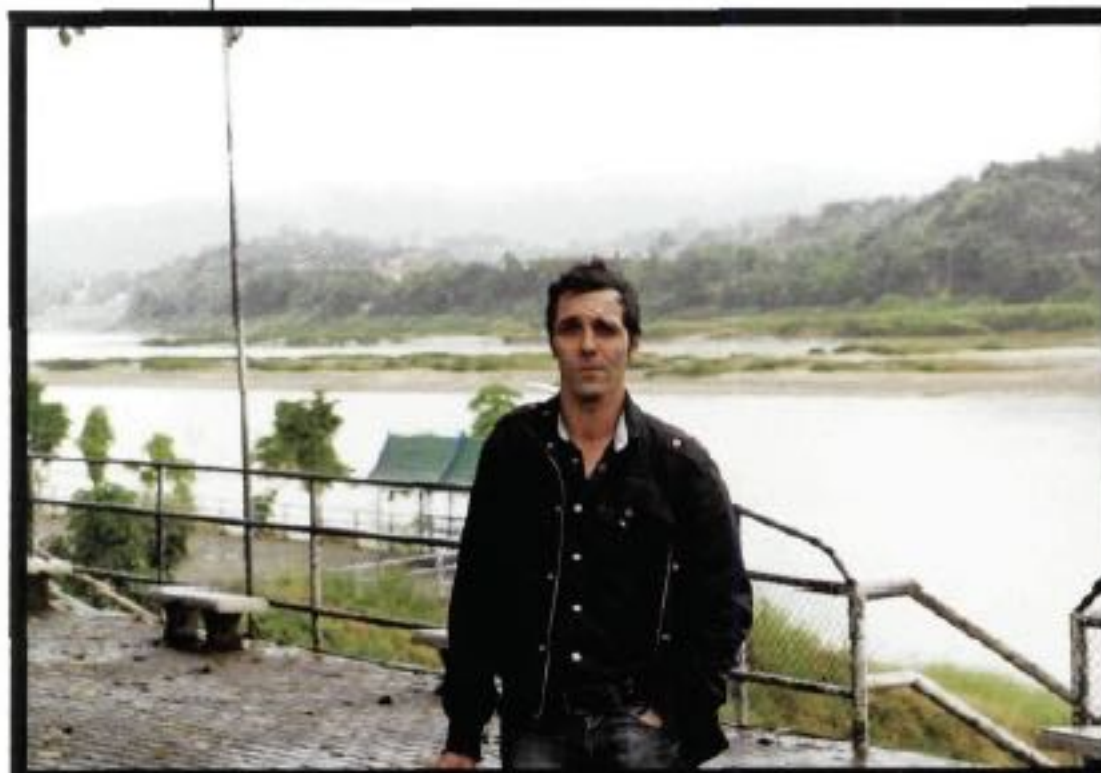
J'ai monté Fotoasia pour deux raisons essentielles. La première c'est mon grand amour pour cette partie du monde, le Sud-

Est asiatique et j'ai voulu faire partager cette passion et ma connaissance du terrain à des gens qui s'intéressent d'une façon plus ou moins professionnelle, voire amateur à la photographie. C'était pour moi, la possibilité de réaliser deux rêves qui se sont croisés dans ma vie de photographe : l'Asie et enseigner la photo d'une autre façon, la rendre plus vivante, plus personnelle et surtout avec une approche plus humaine. C'était ça l'idée première des workshops sur place. Je pense que l'Asie m'a beaucoup donné, non seulement en tant que photographe mais aussi en tant qu'être humain, ces pays riches en histoires passées et présentes m'ont permis de "grandir", de mieux regarder autour de moi, de mieux apprécier le quotidien et de se regarder sans filet à travers ce miroir qu'est la photographie. J'ai eu la chance d'enseigner, dans des conditions parfois difficiles, dans les écoles d'Art sur place aussi bien au Cambodge lorsque tout était à refaire qu'au Vietnam et dans le nord de la Thaïlande. C'était et ça reste un rapport direct avec les gens sur place, nous vivons une aventure exceptionnelle ensemble. Pour moi, c'est une mission, Ma mission, c'est comme ça que je la vis et c'est comme ça que je veux la vivre, c'est un tout dans ma vie. C'est aussi ça que j'essaie de "donner" à ceux qui, aujourd'hui, traversent la planète pour suivre un stage photo avec moi. C'est aussi la raison pour laquelle j'ai pris

comme assistant dans cette aventure commune, des photographes locaux, Thaïlandais, Cambodgiens et Vietnamiens... c'est pour eux très important qu'il y ait cet échange entre nous, cette porte ouverte sur l'extérieur.

Les stages photo aussi nommés "Workshops" en anglais sont très à la mode, en ce moment...

C'est tout à fait vrai. Mais, justement, à ce propos je voudrais préciser un ou deux points. Je ne porte pas de jugements sur ce qui se fait, en bien et en mal mais je tiens à préciser que j'organise des stages sur le terrain depuis l'année 2000, et que je suis (ainsi que mes assistants) présent avec le groupe 24 heures sur 24, sans interruption (les gens ne sont pas lâchés dans la nature comme dans certain workshops que j'ai pu voir). Mes assistants sont payés avec un salaire européen et en euros et non pas en monnaie locale (ceci leur permet de vivre de la photo pendant quelques mois dans leurs pays respectifs). Fotoasia présente, dans la mesure du possible, des jeunes photographes ici même en Europe afin de trouver des débouchés économiques à leur passion si difficile à vivre dans cette partie du monde. Je tenais à dire ceci non pas pour faire de la morale ou paraître un bon samaritain, mais pour dire les choses comme elles sont réellement.



RÉPONSES PHOTO

Réponses Photo - B 804 - 60732 Ste Geneviève Cedex

RÈGLEMENT

- (3 derniers chiffres imprimés au dos de la carte bancaire)

Signature _____

NRPECFIN

MIES COORDONNÉES

- ☐ J'accepte d'être informé(e) par Email des offres commerciales du groupe Mondadori France et de celles de ses partenaires.

Offre valable 2 mois en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

* Délai de livraison : 3 semaines environ.

Pour toute information complémentaire, vous pouvez nous contacter au 03.44.62.43.55

Conformément à l'article 27 de la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant. Les informations demandées dans ce courrier sont indispensables au traitement de votre demande d'abonnement. Elles pourront être utilisées ultérieurement pour d'autres offres ou cédées à des tiers. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher la case ci-contre : ☐

Photojournalisme
Guide pratique

Coralie Lamotte
Simone Zapiol

Par Coralie Lamotte
et Simone Zapiol



Téléchargez gratuitement des extraits
sur www.editions-eyrolles.com

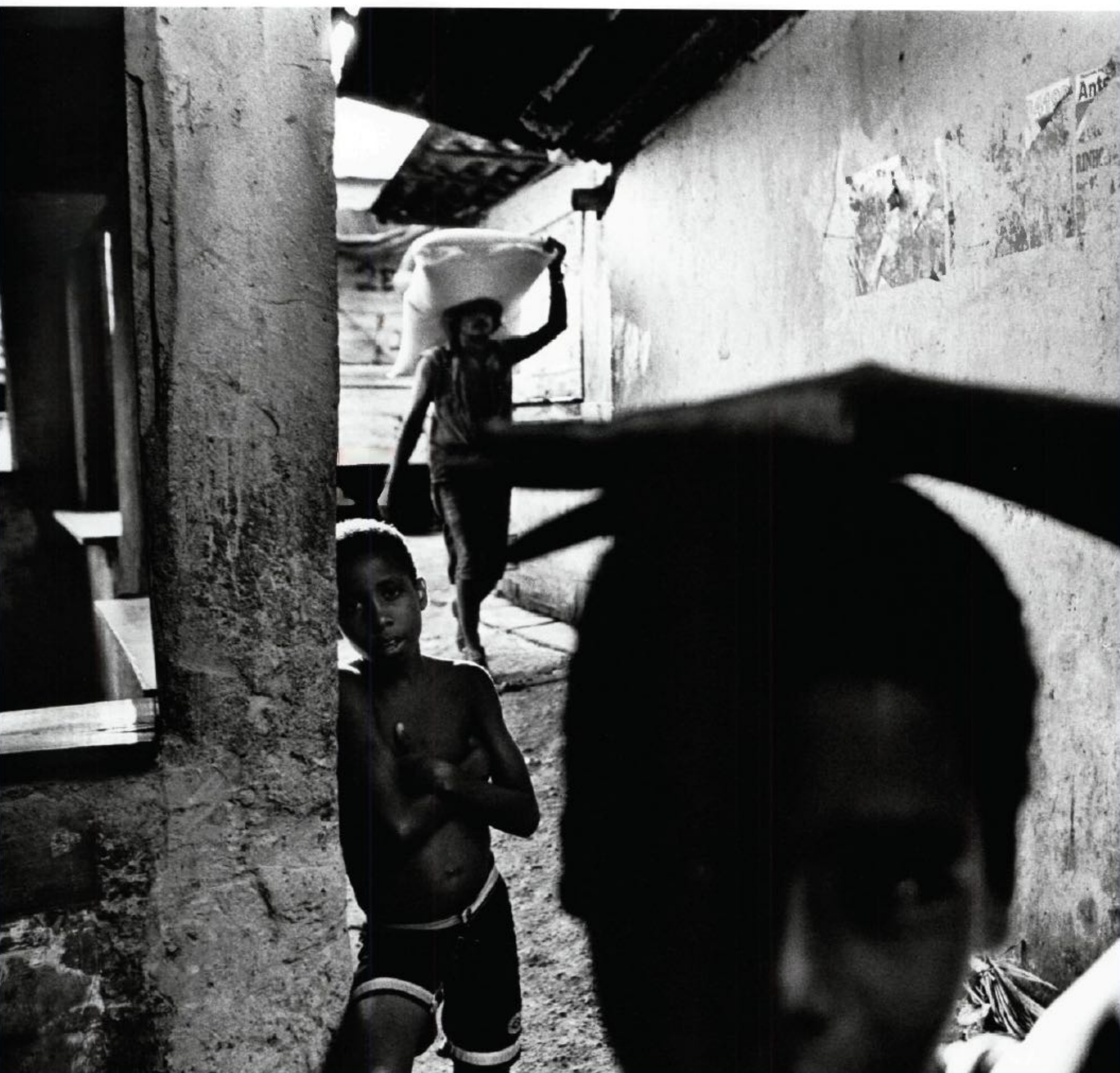


ÉDITIONS Y

EYROLLES

Christian CRAVO

BRESIL-INDE: RITES ET GESTES





Christian Cravo photographie de près, au contact des corps, des épidermes, des gestes. Dans un noir & blanc classique et virtuose, il nous promène au cœur des rites et des croyances religieuses. En Inde comme au Brésil, il s'intéresse aux oubliés du miracle économique. Mais il



Bénarès, Inde 1997

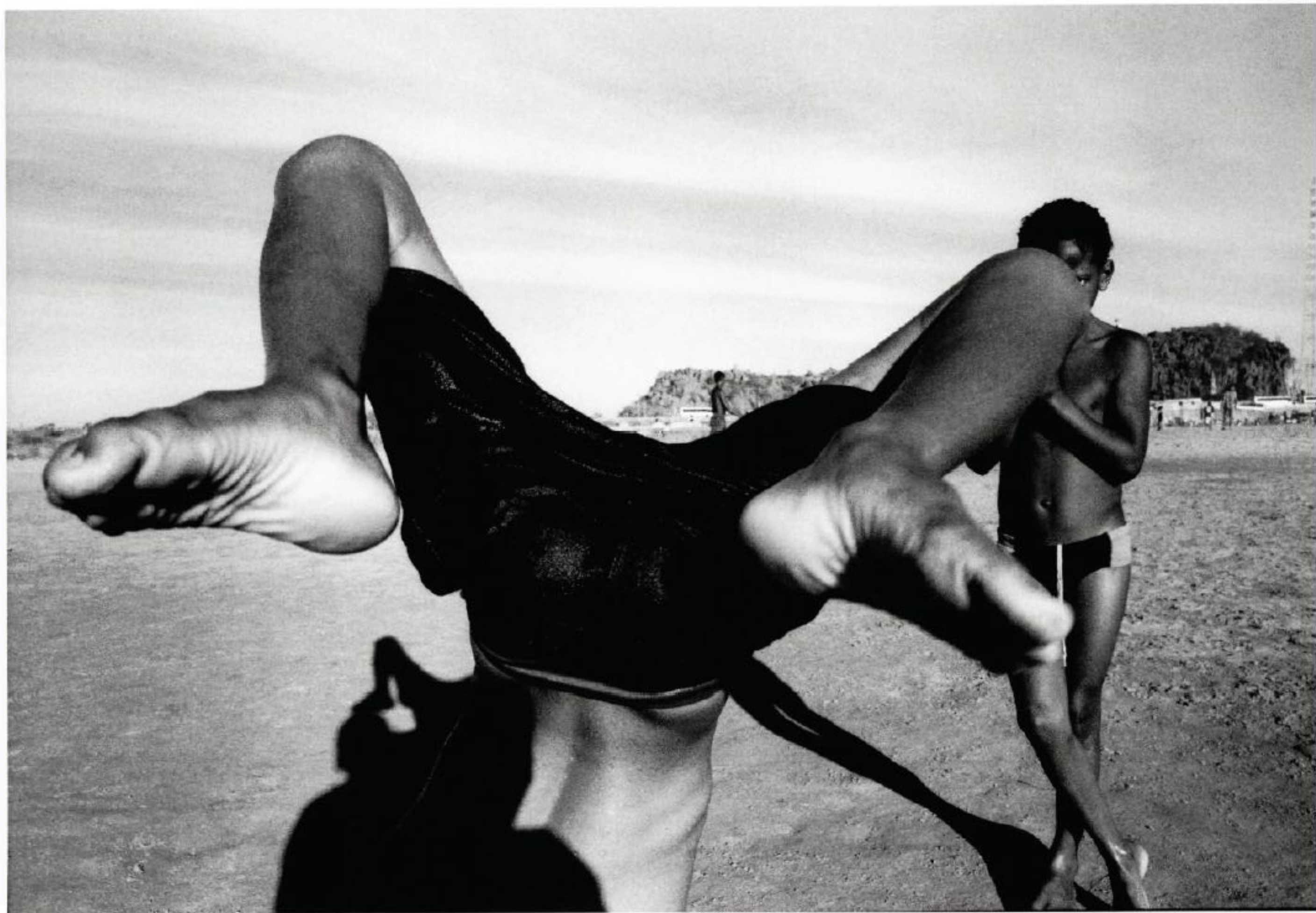
évite le misérabilisme trop souvent associé au reportage. Il préfère suggérer que juger, quitte à se retrouver dans la compassion. Dans ses images, les superstitions ne sont plus des aliénations mais des “béquilles” qui rassurent les hommes quand la vie devient trop dure. Les mains sont tendues, amples, généreuses. Elles dansent au vent ou viennent caresser le front d'un défunt. Pas de mise en scène, ni de retouche numérique. Tout ici est saisi sur le vif, dans un rapport direct aux autres.

Âgé de 34 ans, Christian Cravo est le fils du célèbre photographe brésilien Mario Cravo Neto. Son grand-père, Mario Cravo Junior est un sculpteur reconnu. Cette histoire familiale ancre son travail dans une tradition esthétique. Il en écrit ici une nouvelle pièce que l'on pourrait intituler “la danse sacrée”.

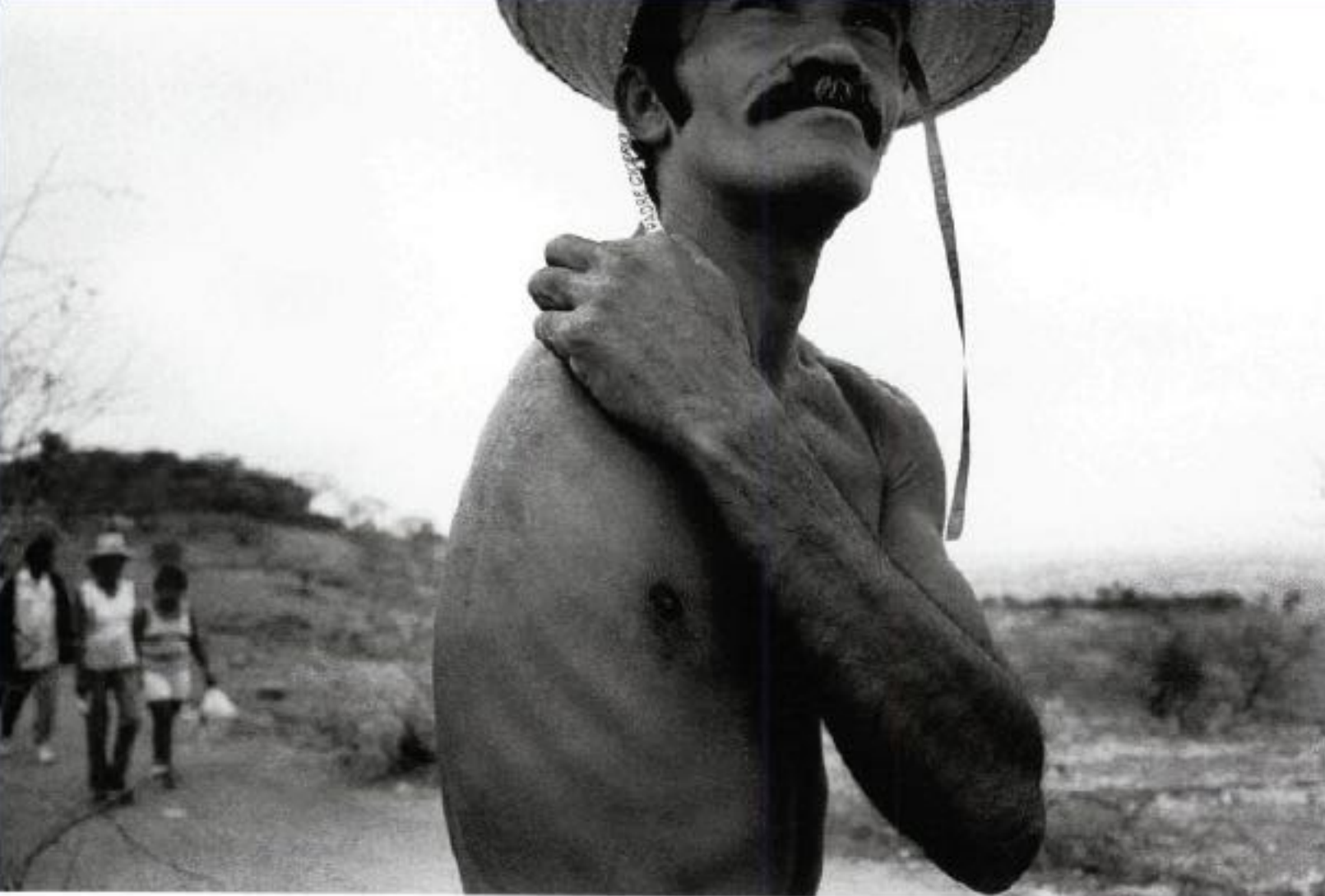
Salvador, Brésil 2004



Sonepur, Inde 2002



Brésil, 1998



Brésil, 1998

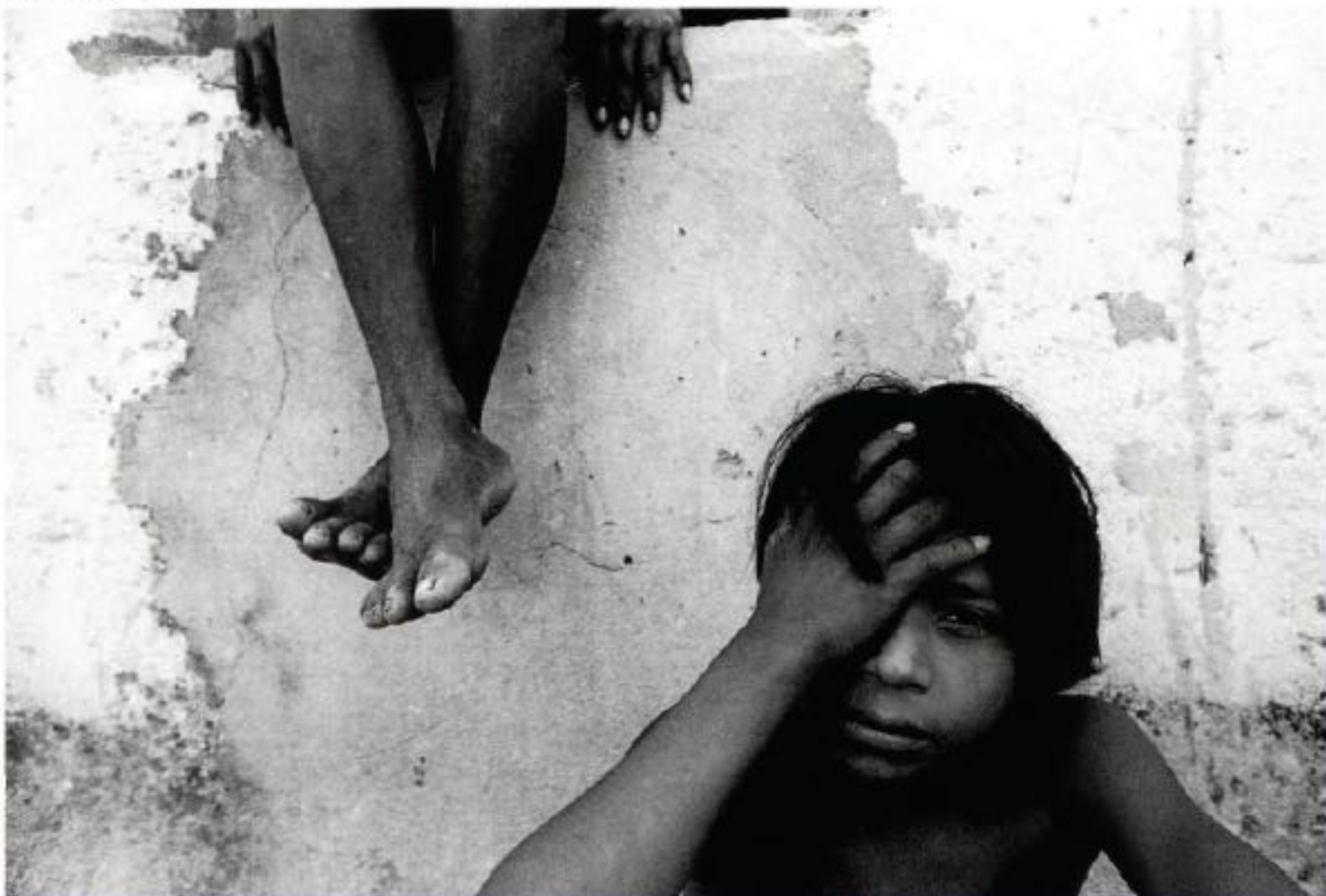
Brésil, 1998

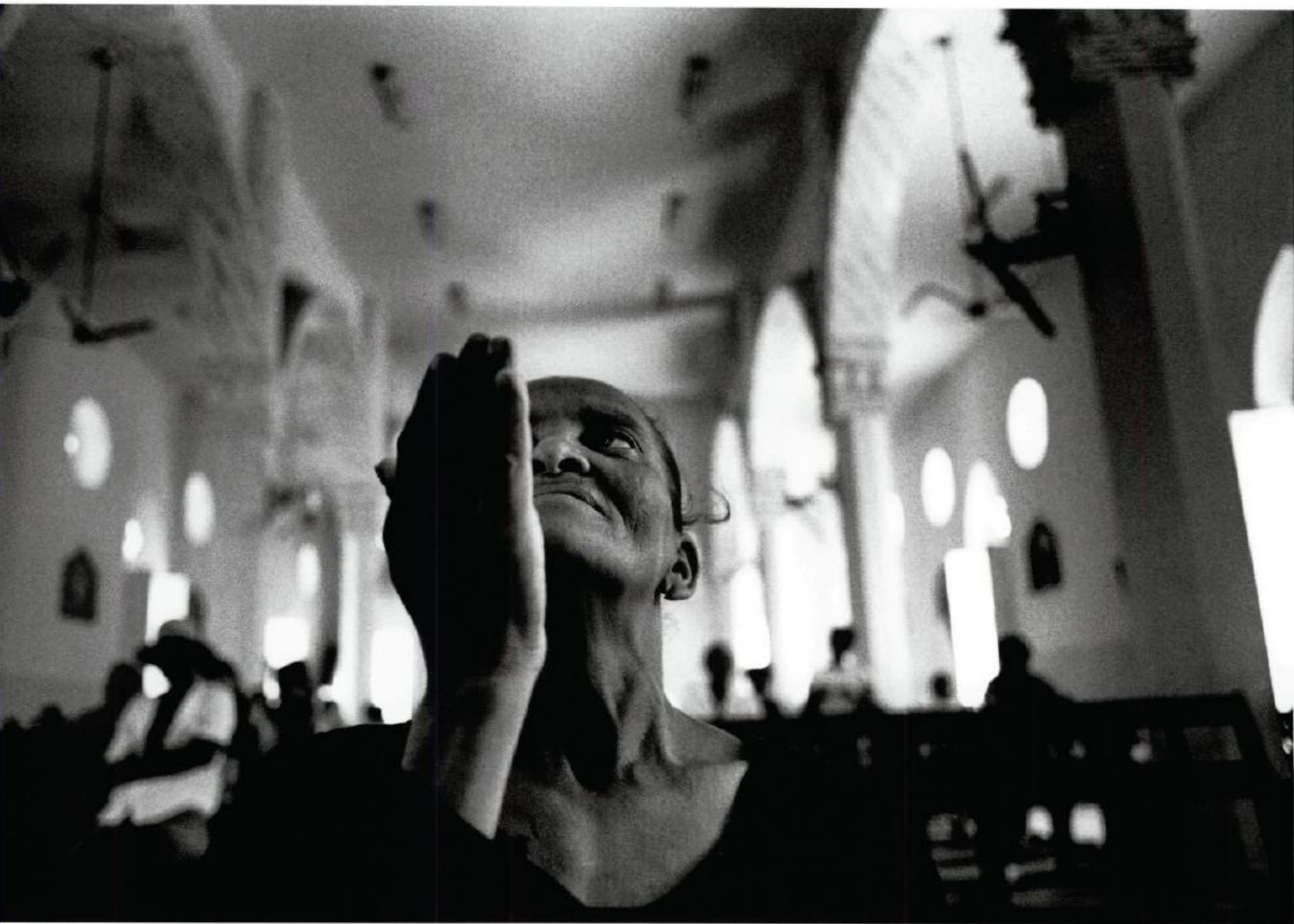




Bénarès, Inde 1997

Brésil, 1998





Brésil, 1998



Brésil, 1998



Calcutta, Inde 1998



Brésil, 2001



Brésil, 2001

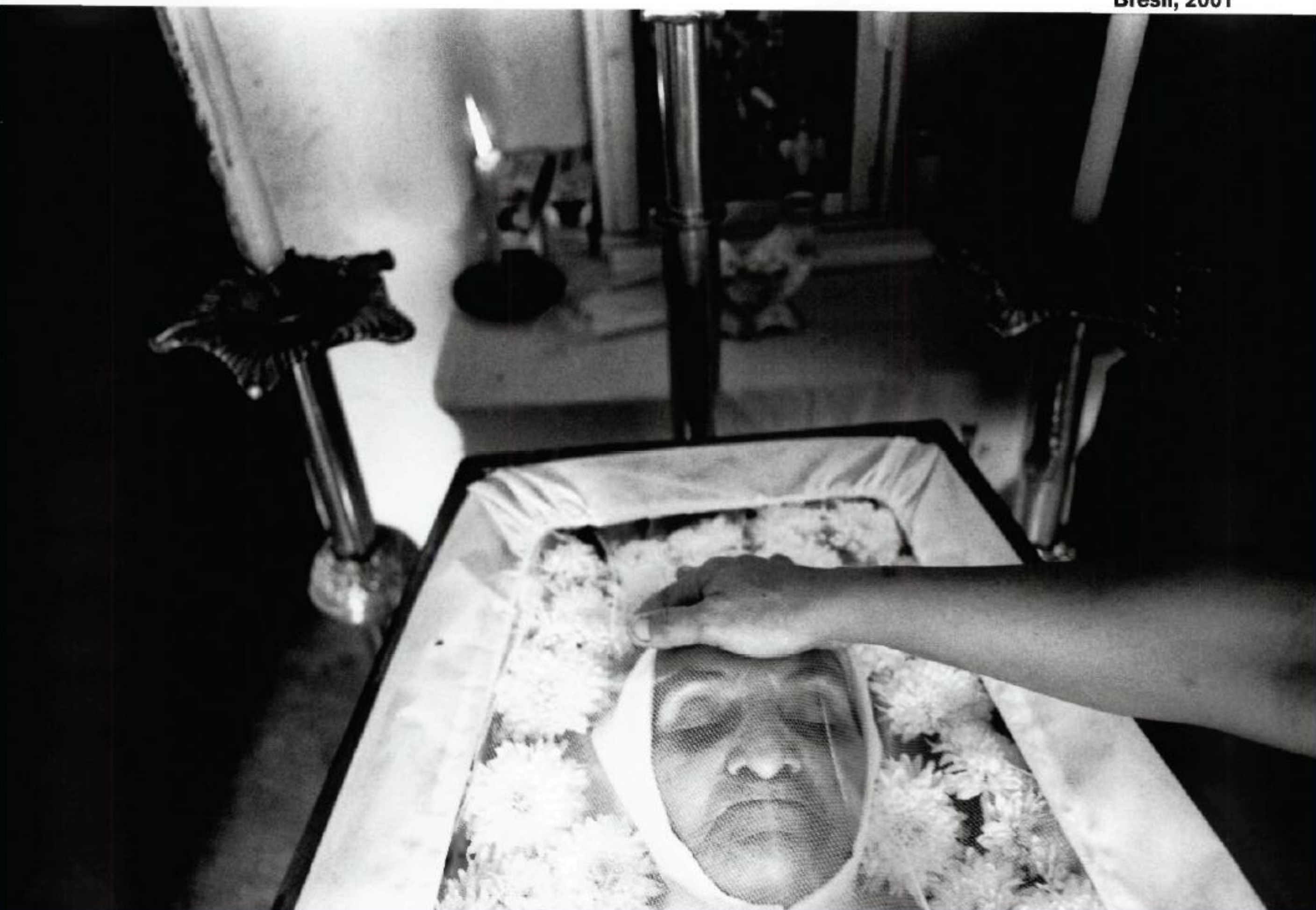


Brésil, 1998



Brésil, 2000

Brésil, 2001





Dans ce portfolio, nous avons mélangé des photos prises au Brésil et en Inde, parce que nous avons l'impression qu'au-delà du lieu, c'était davantage les hommes, leurs croyances et surtout leurs gestuelles qui t'intéressent. Es-tu d'accord avec cette approche?

Oui, que je sois en Inde, en Haïti, au Brésil ou ailleurs, ce qui m'intéresse d'abord, c'est l'être humain, sa nature et ses traditions. Je travaille sur ce sujet au travers du prisme des religions depuis dix ans. Je considère les rites religieux comme d'importantes manifestations "iconiques" de l'être humain.

De quoi parlent tes photos? Raconte-nous ce que sont les "irredentos",

titre mystérieux d'un de tes livres...

Je pourrais répondre que mon message est humaniste. La dignité de l'être humain est ce qui compte le plus, mais le spectateur peut avoir une autre interprétation et chacun est libre de sa vision. C'est la magie de l'art. Pour moi, la photographie c'est d'abord un dialogue. Le titre "irredentos" vient du mot rédemption. Un "irredento" est une personne qui n'a pas été sauvée, du moins dans une perspective religieuse. J'ai trouvé ce titre approprié car aucune de mes images ne transmet un sentiment de rédemption ou d'ascension religieuse.

Pourquoi photographier en n & b ces cérémonies religieuses spectaculaires et riches en couleur?

J'ai l'habitude de dire qu'il n'y a pas de différence entre la couleur et le noir et blanc, les deux sont le fruit de la création du photographe. Une

photographie n & b fait appel à une autre esthétique, même si elle n'a pas de couleurs, elle transmet le même message que la photographie en couleur. Personnellement, je me sens plus libre avec le noir & blanc, car cela me donne la liberté de tout faire et de contrôler l'image du début à la fin. À partir du moment où la photographie est conçue jusqu'à sa naissance dans la chambre noire. En parallèle, j'ai le sentiment que la photographie n & b me ramène, inconsciemment, vers l'ancestral et le primitif. Je sens qu'elle correspond mieux aux endroits et aux sujets que je photographie.

Tu parles de chambre noire. Tu restes donc fidèle au film n & b?

L'argentique me laisse le temps de la réflexion, ce qui me permet de travailler avec mon intuition. Par opposition à la photographie numérique qui est immédiate, un critère déterminant pour les photos des magazines et de la publicité. Du coup, pour mes travaux commerciaux, j'utilise le digital qui me permet de répondre à la demande du marché. Cela ne me dérange pas et c'est même un défi. Mais dans ma recherche photographique, j'utilise seulement l'équipement analogique, un Leica M-7 et de la pellicule Kodak Tri-X.

Le n & b n'intéresse plus vraiment les magazines. Du coup, est-ce que tu te sens plus "artiste" que photojournaliste? Autrement dit, quand tu choisis tes photos, tu penses plutôt en termes de publication ou d'exposition?

Un photographe, quel qu'il soit, c'est toujours un messenger, c'est

Christian CRAVO

quelqu'un qui voyage entre deux mondes différents, voire opposés. C'est pourquoi je ne me range dans aucune boîte, ni catégorie. La photographie a le grand avantage de pouvoir enregistrer le quotidien; avec le temps, sa fonction et sa nature peuvent changer. En vérité c'est plutôt nous qui changeons avec le temps et, avec nous, notre point de vue sur la photographie change aussi. Finalement n'importe quel travail pourra être considéré, plus tard, comme une œuvre artistique. Pendant la Renaissance, la peinture n'était pas vue comme un art libre et lyrique mais comme une observation du quotidien. Aujourd'hui, nous considérons la peinture de la Renaissance comme un art qui va au-delà de la simple observation du quotidien.

Tu es le fils d'un photographe célèbre et le petit-fils d'un artiste reconnu. Est-ce une chance ou un défi permanent?

Je viens d'une famille d'artistes, notamment mon grand-père qui a eu son apogée dans les années 50 à 70 et d'un père photographe avec une formation dans les arts plastiques. Il a fait sa carrière dans la photographie après un accident de voiture qui l'a immobilisé pendant un an dans son lit. Cet incident a donné naissance à son travail de studio qui l'a rendu célèbre à l'étranger. J'assume complètement mon héritage familial. Je trace ma propre route et nous nous respectons tous mutuellement. Je ne mélange pas l'image du "papa" et du "père-photographe". Le travail de chacun a sa propre existence. Dans le cadre familial, je dirais que la "cohabitation" de trois générations d'artistes occasionne parfois

quelques débats et même des divergences. Mais cela me paraît tout à fait normal!

Peut-on vivre de la photographie d'art au Brésil?

Oui, c'est tout à fait possible, le Brésil est un pays riche et avec une forte tradition dans les arts plastiques. La photographie est encore timide, mais elle est en pleine croissance. Jusqu'à récemment, les Brésiliens, en matière de consommation d'art, étaient très "nationalistes", et à mon avis la photographie va ouvrir de nouveaux horizons. Les collectionneurs d'art commencent à s'intéresser à la photo. Nous avons beaucoup de galeries avec des connexions internationales. Mais je ne crois pas que l'on puisse avoir une visibilité internationale en ne restant qu'au Brésil.

En dehors de ton père, de quels photographes brésiliens te sens-tu proche? Salgado, Rio Branco?

Je n'essaye pas de m'identifier aux grands photographes brésiliens, mais je m'intéresse à leur "brazilian spirit" (esprit ou spiritualité brésilienne, ndlr). Salgado est incontestablement un grand photographe et un visionnaire. Miguel Rio Branco est un maître des couleurs. Mon père est probablement le photographe le plus polyvalent d'entre eux, car il photographie avec la même intensité en couleur et en n & b, dans la rue ou en studio, avec un numérique de poche ou avec une chambre 4x5. D'une façon ou d'une autre, tous sont partis à un moment du Brésil pour développer leur expression photographique et c'est ce qu'ils laisseront en héritage aux plus jeunes.



Comment vois-tu, depuis le Brésil, l'évolution de la photographie avec l'avènement du numérique qui est à la fois une révolution technique et économique?

Cette question peut être considérée sous plusieurs angles. En principe la technique est une évolution naturelle qui est venue aider le photographe. Le monde n'est plus le même depuis 50 ans et maintenant nous avons besoin d'éditer nos photos en temps réel, en tout cas pour la presse, la publicité et la mode. Dans les photographies plus libres, poétiques et lyriques, cela ne fait pas beaucoup de différence parce que c'est l'image qui compte et pas la technique.

Propos recueillis par Celma Martinet et J-C Béchet

LES LIVRES

Irrendetos a été publié en 2000 au Brésil avec une préface de Walter Salles. *Salvador de Bahia: Rome noire, ville métisse* est sorti en 2005 aux éditions Autrement (160 pages, 19 €). Christian Cravo travaille actuellement sur un troisième livre: *Waters of hope, rivers of tears*.

Hors séries

RÉPONSES PHOTO



BON DE COMMANDE

Réponses Photo - B 804 - 60732 Ste Geneviève Cedex

Réf. / Nom	Prix (frais de port inclus)	Qté	Montant
<input type="checkbox"/> HSRPNU01 - HS N°1	7,60€		
<input type="checkbox"/> HSRPNU02 - HS N°2	8,10€		
<input type="checkbox"/> HSRPNU03 - HS N°3	8,10€		
<input type="checkbox"/> HSRPNU04 - HS N°4	8,10€		
<input type="checkbox"/> HSRPNU05 - HS N°5	8,10€		

Ci-joint mon règlement de€ (TTC).

RPHS6

RÈGLEMENT

- ☐ Je règle par chèque à l'ordre de Réponses photo
☐ Par carte bancaire :

N° de carte
 Date de validité Cryptogramme* Signature :
(*3 derniers chiffres imprimés au dos de la carte bancaire)

MES COORDONNÉES

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M. Nom/Prénom
 Adresse (N° et voie)
 Code postal Ville
 Téléphone
 E-mail

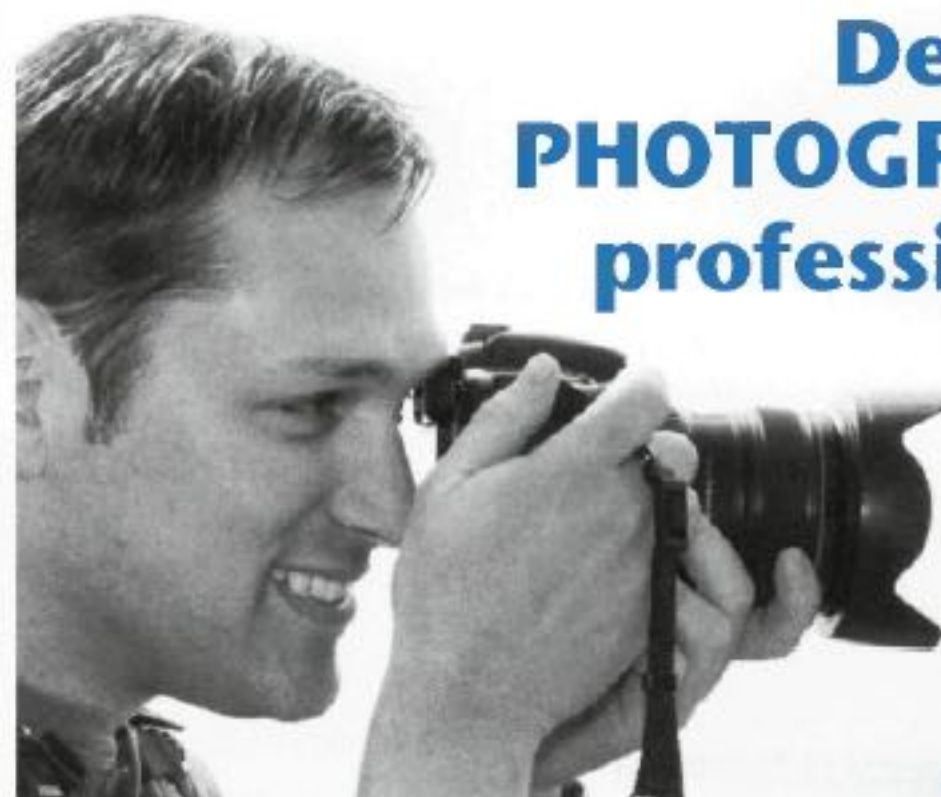
☐ J'accepte d'être informé(e) par Email des offres commerciales du groupe Mondadori France et de celles de ses partenaires.

Offre valable 2 mois en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

Pour toute information complémentaire, vous pouvez nous contacter au 03.44.62.43.55

Conformément à l'article 27 de la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant. Les informations demandées dans ce courrier sont indispensables au traitement de votre demande d'abonnement. Elles pourront être utilisées ultérieurement pour d'autres offres ou cédées à des tiers. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher la case ci-contre : ☐

Devenez PHOTOGRAPHE professionnel



INSCRIPTION
TOUTE
DE L'ANNÉE

- Reporter Photographe
- Photographe de studio
- Photographe de mode
- CAP Photographe (prép. examen officiel)
programme complet ou matières professionnelles seules
- > Option de spécialisation :
 - Retouche numérique

LA FORMATION

- Une pédagogie et un suivi permanent assurés par des professeurs, photographes professionnels.
- Un programme passionnant qui vous prépare directement à la vie professionnelle ou aux épreuves de l'examen.
- La réalisation de votre book et des stages en entreprise.
- Une méthode d'enseignement complète, souple et adaptée à votre disponibilité, conçue pour l'enseignement à distance de la photographie actuelle.

Lignes et formations

l'école des métiers créatifs

Établissement privé d'enseignement à distance

soumis au contrôle pédagogique de l'Education Nationale

5 avenue de la République CS 71101 - 75541 PARIS cedex 11

Information : 01 44 61 90 10

www.lignes-formations.com



ou en renvoyant ce bon **SANS AFFRANCHIR** à Lignes et Formations Libre réponse 28070 - 75533 PARIS cedex 11

OUI, je souhaite recevoir gratuitement des renseignements complets sur votre formation :

Précisez celle qui vous intéresse

Nom Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Téléphone Age (à partir de 16 ans)

Niveau d'études/diplôme(s) Profession

Conformément à la loi «Informatique et libertés» du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données personnelles vous concernant.

RPH 034

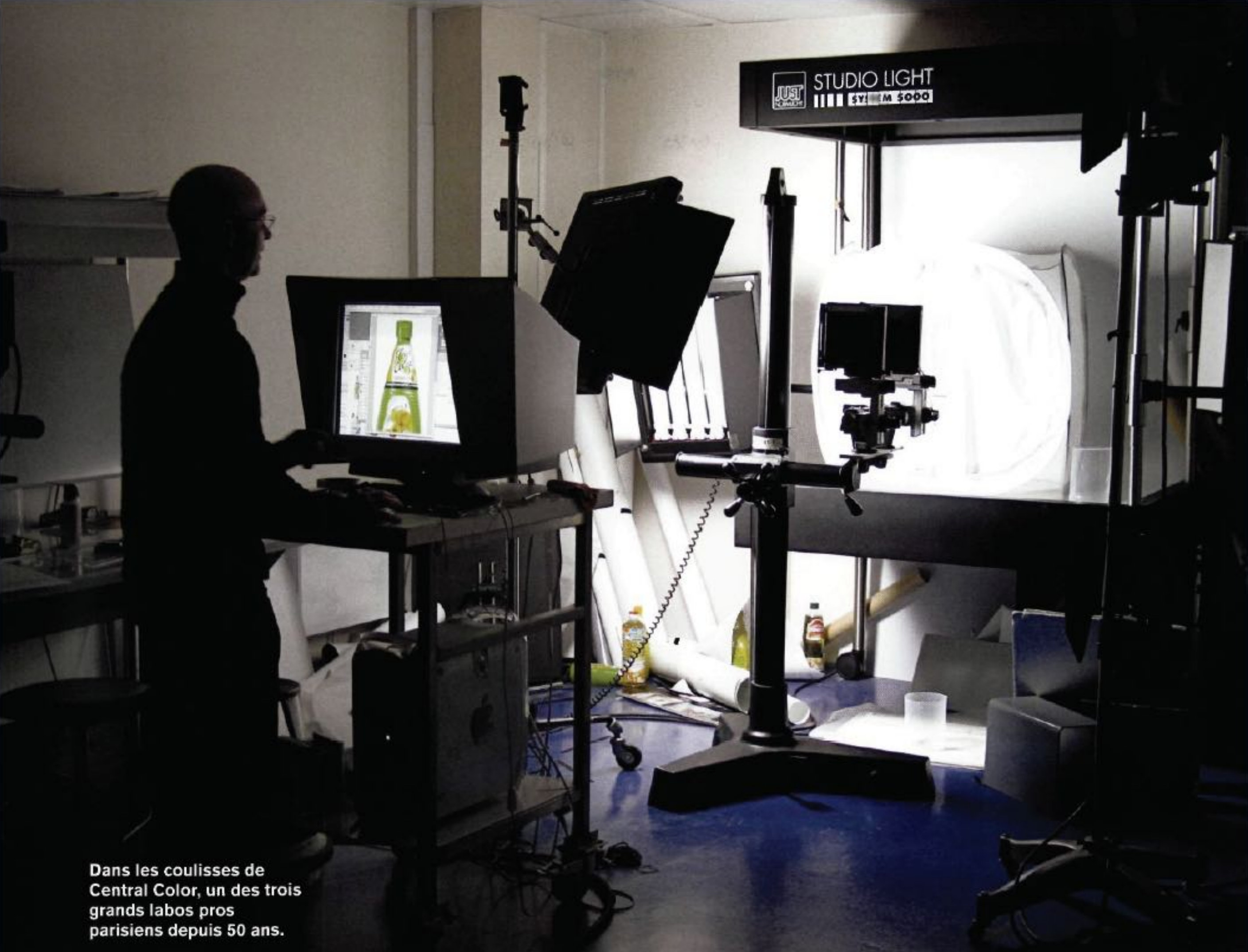


ENQUÊTE

LE POINT SUR LES LABOS PROS

Les agrandisseurs et les lumières inactiniques se font rares, les écrans et les imprimantes les ont remplacés. Dans l'univers feutré des labos pros, l'arrivée des technologies numériques a coïncidé avec la baisse des commandes des "bons clients" traditionnels: presse, agences, pub, mode... Du coup, le tournant du millénaire a été une période de total bouleversement. Seul rayon de soleil récent, l'émergence d'un marché de l'art pour la photo plasticienne. En 2008, les labos qui ont survécu s'ouvrent aux amateurs experts, aux graphistes, aux éditeurs, voire aux peintres avec la Digigraphie. Leur métier a changé, et l'offre est plus éclatée que jamais entre des généralistes "historiques" (Central Color, Dupon et Picto) qui emploient entre 50 et 120 personnes et des structures légères qui reposent sur les épaules d'un seul tireur! Pour mieux appréhender ce secteur complexe, nous avons enquêté et recueilli divers témoignages. En privilégiant, comme toujours, l'aspect pratique et concret...

(Nos lecteurs de province trouveront sans doute ce dossier trop "parisien", mais, malheureusement, force est de reconnaître qu'en France les structures pros restent centralisées dans la capitale et qu'en région le choix est malheureusement devenu très restreint)



Dans les coulisses de Central Color, un des trois grands labos pros parisiens depuis 50 ans.



Chez Picto Bastille, une adresse toujours aussi prestigieuse.



RENCONTRE AVEC UN HOMME DE

Impossible de retracer en détail le parcours de Marc Bruhat dans le monde du labo. Il a travaillé avec les plus célèbres tireurs (dont Jules Steinmetz) avant de s'intéresser aux questions de conservation et de restauration de l'image en compagnie de Bertrand Lavédrine et d'Anne Cartier-Bresson. Il fut aussi le tireur d'Helmut Newton, d'Henri Cartier-Bresson, de Ronis, Doisneau, Isserman, Tahara... Aujourd'hui Marc Bruhat rajoute une corde à son arc en rédigeant chaque mois un article sur un labo pro pour notre confrère *Le Photographe*. C'est sous cette dernière casquette que nous l'avons rencontré pour ce dossier afin qu'il nous aide à dresser le panorama actuel du monde des labos pros en région parisienne.

Peux-tu nous résumer en quelques mots ton parcours et ta formation dans l'univers du tirage?

Suite à un apprentissage chez un ancien tireur de Picto en 1974, et après mon CAP, j'ai travaillé comme tireur à l'agence Viva puis chez Publimod, aux côtés de Jules Steinmetz et Hervé Hudry. J'ai monté mon labo en 1980, en banlieue, avec un souci de préservation des tirages, sur les traces de Philippe Salaün. J'ai transféré mon activité en un atelier-galerie, "Sillages", à Paris en 1986, qui se spécialise dans la conservation de l'image argentique et les procédés photographiques du 19^e siècle. J'ai ensuite fermé en 1998 pour prendre une année sabbatique et, depuis l'arrivée du numérique, je joue un rôle de conseil auprès des photographes et des photothèques pour gérer leurs archives et valoriser leur fonds.

Chaque mois, pour le magazine "Le Photographe" tu visites un ou deux labos pros. Peux-tu nous parler

en quelques mots de ceux que tu as déjà rencontrés et nous spécifier leur particularité?

Allons-y par ordre alphabétique!

Atelier lumière: à l'atelier Lumière, on a des gens très pointus sur le scan et très précis sur les tirages jet d'encre. Ils sont attentifs à la direction artistique de leurs clients et c'est aussi le seul labo français à faire du tirage au charbon en quadri avec double transfert (réservé aux connaisseurs!). Ils sont situés dans les locaux de Paolo Roversi, vous croirez peut-être le maître!

Atelier Publimod: à l'atelier Publimod, c'est le royaume de l'argentique dans des locaux tous neufs et des machines passées à la Nénette (<http://www.nenette.tm.fr/>). On trouve une équipe très aguerrie et avec une expérience des photographes inégalable. À l'atelier Publimod, l'argentique, ça roule! Et puis c'est une SCOP, coopérative d'activité sans patron, donc sans pression hiérarchique, c'est meilleur pour le moral!

Cyclope: la plupart des photogra-

phes plasticiens sont tombés dans cette toile d'araignée et ne s'en plaignent pas. C'est Choi qui vous jauge et c'est Jean qui vous arrange vos règlements. C'est bien connu, les artistes sont fauchés!

Central Color: pour les photographes qui ont du volume et la tranquillité d'un travail soigné dans les délais. Accueil standing et cool au comptoir. Il est préférable de rencontrer un directeur de production pour se faire connaître et expliquer ses préférences.

Comptoir de l'image: depuis peu, développements et tirages argentiques noir et blancs et tirages couleur jet d'encre réalisés par Jean-Marc Hanon. Travaux déposés au comptoir mais on peut prendre rendez-vous avec le tireur si la commande est importante.

La Société: pour ceux qui souhaitent faire leurs tirages jet d'encre directement par un technicien d'un niveau presque scientifique issu de la photogravure, à l'écoute des jeunes créateurs. Le charme d'un labo dans les renforcements de la rue de Belleville.

Label image: équipe jeune et professionnelle à votre disposition dans les locaux branchés de l'ancienne usine Spring Court. Super scan, super tirage jet d'encre et super tirage noir et blanc. Sous-traitance tirages Lambda.

Le nouveau Gorne: de l'E6 au top, bien sûr, mais aussi une prise en charge de la retouche et de la photogravure de vos bouquins.

Jean-Luc Piété: contact direct avec le tireur-photographe très sympa. Equipement labo à l'américaine. Tirages platine en sus. Porte de Clignancourt.

Jean-Pascal Laux: une promenade à Fontenay-sous-Bois pour rencontrer ce tireur argentique et platine atypique qui prépare son virage à l'or à partir de Louis d'Or, ses kallitypies et ses cyanotypes à la "Mike ware". Conversation agréable dans jardin.

Passage Citron: un couple dans une cour-passage à Belleville renommée "passage citron" par Madame, en souvenir d'une affiche de Michel Bouvet pour les RIP d'Arles. On réorganise votre photothèque, on

L'OMBRE QUI RESTE AU CONTACT DES TIREURS

développe vos Raw et on vous conseille pour votre site Internet. Indispensable pour les photographes dépassés par la quantité de la chose produite.

Picto: plus grand-chose à dire sur ce labo connu de tous mais avec un service amélioré car plus compact. Tous services et efficacité. Et aussi, pour les fous des grands formats tous supports en jet d'encre, vous pouvez imprimer vos images sur la tôle ondulée en Flatbed! Idéal pour décorer les palissades de chantiers.

Toros Lab: le refuge du photo-journalisme et du reportage argentique noir et blanc avec aussi un peu de mode et de portrait. À ma connaissance, le seul labo qui sèche ses épreuves par marouflage sur aggloméré mélaminé. Traitement conservation optimisé. Prendre rendez-vous.

La chambre noire: Temple du noir et blanc où Bernard Plossu va faire ses tirages. Deux tireurs de bon niveau à votre disposition et toujours prêts à rigoler.

Au-delà des particularités de chacun, existe-t-il encore une "école française" du tirage? Si oui, comment la caractériserais-tu?

Il y a trois racines historiques fortes du tirage en France: Claudine Sudre à la fin des années 40, Pierre Gassmann et Central Color dans les années 50. Et n'oublions pas certains photographes indépendants, comme François Kollar, qui traitaient remarquablement bien leurs épreuves. De ce creuset, nous en sommes déjà à la troisième, voire quatrième génération. Avec Londres, Paris est la principale place européenne du tirage argentique avec un grand choix de tireurs de qualité. L'arrivée des photographes américains à Arles

dans les années 70, avec des tirages impeccables comme on était peu habitués à en voir, a contribué à améliorer la qualité générale.

Les grands tireurs sont soit disparus, soit à la retraite, mais ils ont formé un nombre considérable de tireurs encore en activité, qui eux-mêmes ont formé des jeunes qui sont passés au numérique. La plupart des labos apprécient que leurs tireurs numériques soient issus d'une formation argentique, pour permettre la transmission de l'expérience des générations passées. Ce regard particulier et cette notion de tireur compétent sont restés avec le numérique mais ne sont pas souvent valorisés dans les gros labos. Il ne faut pas oublier que ce sont les photographes de haut niveau qui avaient formé ces générations de tireurs. La technologie complexe du numérique a changé la donne. Maintenant que le matériel numérique n'évolue plus tous les six mois et que la technique est généralement maîtrisée, il est temps, je crois, de transgresser les outils et de sortir des normes pour créer des styles et des nouveaux regards.

Le monde des labos est en pleine mutation. Comment vois-tu l'avenir?

Je ne suis pas voyant, mais je crois que la tendance est à une certaine stabilisation. Tout le monde se bat et la prise en charge de la post-production est maintenant facturée aux clients. L'argentique offre toujours des images de bonne qualité et le numérique ne cesse de répondre à la demande. Les professionnels du laboratoire font tout pour offrir les meilleurs services. Les amateurs passionnés trouvent beaucoup de plaisir avec les nouvelles technologies, et c'est tant mieux, mais pour

les photographes professionnels, ça devient de plus en plus long et coûteux de traiter eux-mêmes leurs images. La majorité des photographes ont compris qu'il vaut mieux faire des photographies que de passer des nuits blanches devant un ordinateur-miroir. Je suis très positif sur l'avenir des labos.

Dire quel est le meilleur labo dans l'absolu n'a bien sûr pas de sens. Mais quels conseils donnerais-tu à un jeune pro qui chercherait le labo qui lui conviendrait?

Je dirais d'abord qu'un labo, ce n'est

pas comme un supermarché: on a affaire à des gens qui ont souvent choisi la photographie comme secteur d'activité et qui sont passionnés. Il ne faut pas se leurrer, la photographie est une activité très coûteuse, je pense donc qu'il faut choisir la qualité du service avant le prix. Cependant, quand on est nouveau client dans un labo, il est normal que tout ne soit pas parfait au début. Le labo apprend à connaître son client et le client apprend à lui faire confiance. La fidélité finit toujours par payer. Et si, malgré ça, la relation ne marche pas, eh bien, on change de labo! ■

LES STAGES PHOTO DES RENCONTRES D'ARLES

JUILLET - AOÛT 2008 Tout public & Formation professionnelle

Reportage, portrait, numérique, édition, documentaire, paysage, recherche personnelle, lecture de portfolio...



Avec de grands professionnels

Olivier Roller, Léa Crespi, Klavdij Sluban, Antoine D'Agata, Diana Lui, Olivier Culmann, Patrick Tournebœuf, Meyer, Jean-Christophe Béchet, Bruno Chalifour, Sébastien Calvet, Jean-Luc Cormier, David Balicki, Éric Bouvet, Claude Tauleigne, Serge Picard,...

Consultations de portfolios du 8 au 13 juillet

Par des experts internationaux: éditeurs, galeristes, directeurs artistiques...

www.stagephoto-arles.com _ www.rencontres-arles.com
stage@rencontres-arles.com _ infoline : 04 90 96 76 06

FONDATION
LUMA

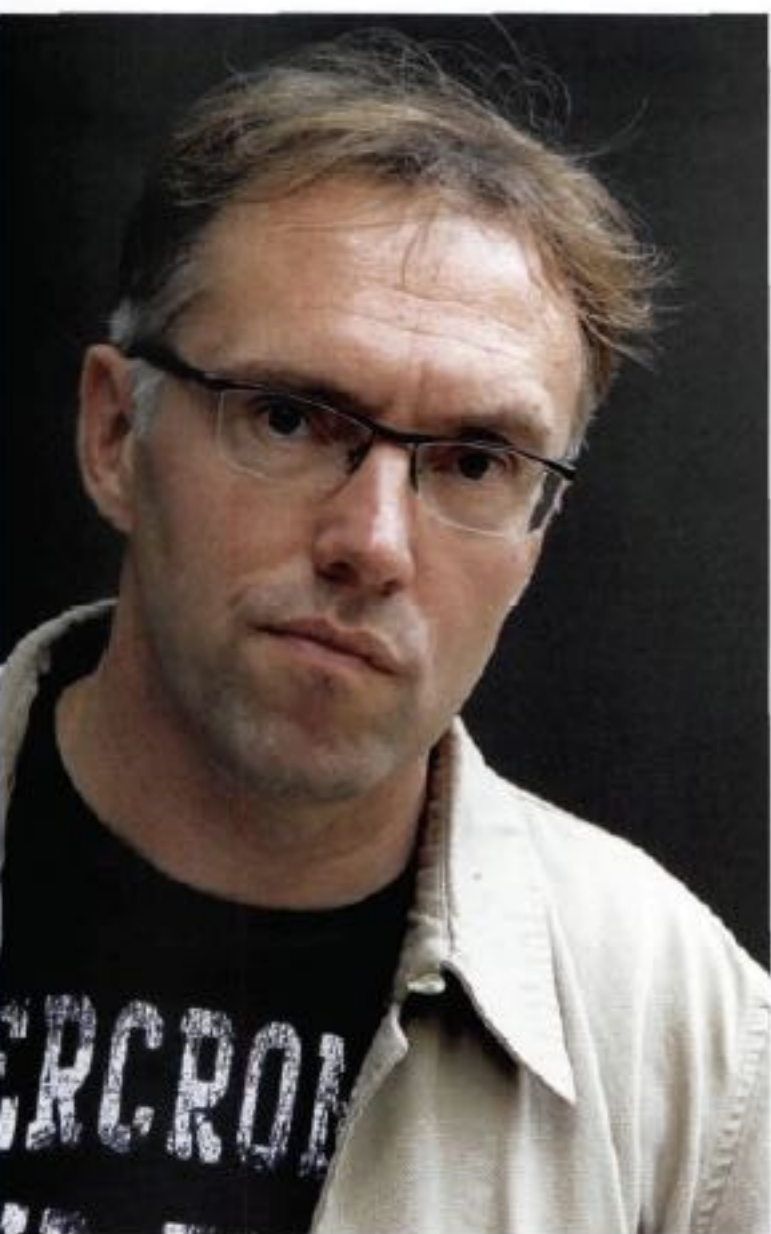
SFR

MACIF

arte
actions
culturelles

info

culture



LE RÉCIT D'UN ADEPTE DU 6X6

Denis Baudier n'est pas un photographe professionnel à proprement parler puisqu'il ne gagne pas sa vie avec ses images. Il n'est pas non plus un pur amateur. En effet, il a fait une école de photo il y a une vingtaine d'années, et ses images sont aujourd'hui régulièrement exposées (et publiées, voir notre hors-série n°5). Adeptes du moyen-format, il est resté fidèle au film. Depuis quelques années, il a essayé à Paris de nombreux labos afin de trouver la combinaison idéale : une bonne qualité dans un prix abordable avec bien sûr un développement irréprochable de ses négatifs. Sa quête d'un labo (ou de plusieurs selon les travaux) nous a paru correspondre à de nombreux courriers reçus à la rédaction, notamment de la part du dernier carré des fidèles de l'argentique, des photographes souvent désespérés par la disparition de leur labo préféré. Du coup, nous avons demandé à Denis de nous raconter son expérience et de nous livrer ses bonnes adresses parisiennes. Un récit résolument subjectif.

Voulant rester fidèle au moyen-format, et au format carré, j'ai décidé de continuer à faire de l'argentique. En effet, les meilleurs modèles numériques de cette catégorie continuent à coûter à peu près le prix d'une berline allemande moyen de gamme ! Quand j'ai acheté un Rollei 6008, il y a cinq ans, j'ai voulu me constituer un carnet d'adresses pour tout ce qui touche au labo : développement, scan, tirages de lecture et tirages d'expo. Depuis 2-3 ans, le monde des labos est en perpétuel chambardement à cause de l'avènement du numérique : certains ferment leurs portes, d'autres revoient leurs grilles tarifaires de fond en comble, d'autres enfin, connaissent une prospérité intrigante. J'ai donc décidé de prendre mon bâton de pèlerin et de pros-

pecter dans les rues de la Capitale pour trouver "mon" labo idéal, c'est-à-dire celui qui m'offrira le meilleur service à un prix abordable.

Bien sûr, je savais que les célèbres enseignes comme Picto, Dupon, Central Color ou Janvier m'offriraient un service sur mesure, mais leurs tarifs officiels m'effrayaient un peu. J'ai donc voulu commencer par l'autre bout de la chaîne, mais je me suis vite aperçu que le moyen-format n'y avait pas sa place. Quand on fait de la photo avec un certain niveau d'exigence, on n'a pas forcément envie de mélanger ses films avec des tonnes de photos de famille traitées à la chaîne. D'autant qu'en y regardant de plus près, les prix n'étaient pas si intéressants que ça. De façon étonnante, aujourd'hui, certaines enseignes "grand public" sont plus chères pour le développe-

ment + tirage de lecture que les labos pros !

Négatif +

Au vu des tarifs et du bouche à oreille, la première enseigne que j'ai vraiment testée fut "Négatif +". Disons-le d'emblée, je continue toujours à leur confier certains travaux, notamment des tirages sur traceur numérique. Négatif +, c'est une sorte de phénomène. À une époque où un grand nombre de laboratoires fermaient leurs portes ou réduisaient la voilure, il y avait souvent la queue sur le trottoir ! Les raisons de cet engouement ? Les prix, bien sûr. Négatif + a été l'un des premiers labos à proposer des prestations complètes à des prix très abordables. Aujourd'hui, pour le développement d'un négatif 120 agrémenté de tirages 13x18, il vous en coûte 10 €, et

8,50 € pour la même chose en 24x36. Franchement, il paraît difficile de faire mieux. Ces tarifs raisonnables correspondent aux attentes d'un grand nombre de pros, qui, eux aussi, doivent souvent composer avec des conditions économiques difficiles. En plus, les délais sont très courts, et l'accueil assez pro. Et la qualité dans tout ça ? Il s'est dit un moment que les prix bas se payaient par une qualité aléatoire. Personnellement, je n'ai jamais eu de mauvaises surprises. Les résultats que j'ai obtenus ont toujours été satisfaisants. En même temps, je suis un garçon réaliste. Je ne demande pas à un laboratoire qui facture un tirage 30x40 à 7 € TTC la même qualité qu'à un labo pro qui propose le "tirage d'expo" à 70 € HT. Sauf miracle, je ne pense pas que cela soit possible. Mais on n'a pas toujours besoin d'un

ET DU FILM 120...

super tirage. Il est même assez peu fréquent d'en avoir besoin, je ne fais pas d'expos tous les jours. Quand j'ai commencé, j'étais bien content de trouver Négatif + et je ne sais pas comment j'aurais fait sans ce labo. Et, d'après mes sources, le labo a beaucoup investi depuis quelques années pour mettre toute sa chaîne sous contrôle: sensitométrie, étalonnage, formation, etc.

Depuis, Négatif + a ouvert, juste à côté de son magasin principal, une boutique dédiée au numérique, qui pratique toujours des prix relativement doux, même si la différence avec les grands labos est cette fois moins sensible. Mais la qualité est très bonne, l'équipe très pro, et les résultats généralement excellents.

Processus

Situé rue de la Roquette, dans un arrondissement parisien (le 11^e) qui regorge de photographes en tous genres, Processus appartient à cette nouvelle race de laboratoires qui ont fait leur trou en pleine période de basculement au numérique. Disons que son positionnement est intermédiaire entre Négatif + et les grands labos. Il ne propose pas de tarifs aussi accessibles que le premier, mais offre une prestation voisine du second. Il y a un vrai sens de la qualité, ça se sent. Une fois, alors que je leur avais confié des agrandissements numériques, le tireur m'a appelé chez moi parce qu'il avait un doute sur un point. J'en suis resté baba. Ça ne m'était jamais arrivé auparavant. J'ai vraiment apprécié. Des copains photographes m'ont relaté des expériences similaires.

Seuls bémols: un accueil qui pourrait être plus chaleureux, et, succès oblige, des délais souvent un peu

longs, entre deux et trois jours pour les tirages. On ne peut pas tout avoir ma bonne dame...

Mupson et Chromatix

Quelqu'un de chez Aléa, un vendeur de pellicules professionnel, m'a alors conseillé d'aller voir Marc Upson, un tireur installé pas loin de chez moi, dans le 14^e. Celui-ci ne développe pas, il ne réalise que des planches-contact et des tirages à l'agrandisseur jusqu'au 50x50 cm. Mais il s'arrange toujours pour nouer des partenariats avec de bons labos de développement. À l'époque, il faisait développer les films chez Pin Up, une société spécialisée dans la location de studios de prises de vue, qui possédait un labo remarquable. Malheureusement, passage au numérique oblige, Pin Up a fermé son labo. Depuis, Upson envoie les films chez Chromatix, dans le 10^e, qui réalise des développements impeccables.

On peut le croire sur parole, Marc Upson est un maniaque de la qualité. C'est lui qui, ensuite, réalise les planches-contact, à l'agrandisseur, ce qui devient rare. Honnêtement, je n'ai jamais trouvé mieux. Marc Upson est un surdoué de la couleur qui a un sens aigu de la qualité. Ses tarifs de base sont assez élevés, mais il sait s'adapter à la bourse des amateurs. Alors n'hésitez pas à le contacter. Mais attention, Mupson n'est pas un labo conventionnel, c'est plutôt le repère d'un artisan exigeant, voire intransigeant. Ne soyez donc pas rebuté par le joyeux bordel qui règne dans son antre, ni par son humeur, pas toujours au beau fixe. En tout cas, ça vaut le coup d'essayer.

Quant à Chromatix, ses prestations ne s'arrêtent pas au développement. Je n'ai jamais essayé le reste, mais



Le moyen format argentique reste une pratique active en photo d'auteur. C'est un domaine où il est indispensable de travailler avec un labo pro, notamment en négatif si l'on désire obtenir une planche contact.

si la qualité est égale à celle du développement, alors à n'en pas douter, c'est une bonne adresse.

Pro Image Service

Caché dans une adorable petite impasse située non loin de la Porte de la Villette, Pro Image Service est assez comparable à Négatif + par l'étendue de son offre, ses tarifs et la qualité. Son boss est un homme jovial, volontiers blagueur, parfois sans doute à la limite de la désinvolture. Il a visiblement l'habitude des clients qui râlent et cela ne l'émeut pas plus que ça. Mais en général, tout se passe bien. Le labo a également un système d'envoi de fichiers en ligne qui marche très bien. Je connais un photographe professionnel qui confie tous ses travaux persos à ce labo et qui en est très content.

Contrairement à Négatif +, Pro Images Services propose des tirages d'exposition à des prix très alléchants. On peut même récupérer le scan de son original en rajoutant quelques euros, un forfait très intéressant si l'on tient compte du coût d'un scanner seul dans un labo pro. Une adresse à ne pas négliger, donc.

LPH

C'est un petit labo situé à Saint-Ouen, dans la proche banlieue de Paris. Longtemps spécialisé dans les affiches de cinéma, il s'est pro-

gressivement réorienté vers la photo, et dispose maintenant d'une tireuse lambda (la Rolls des tireuses) et pour le numérique, d'une Epson 11880 flambant neuve. Je n'y suis jamais allé, mais on m'en a dit le plus grand bien. Sans être vraiment "éco", les tarifs sont raisonnables mais surtout, pour le prix, on peut travailler en tête à tête avec un tireur. Un luxe, qui se paie souvent très cher ailleurs! Les échos que j'en ai eus sont excellents. En revanche, LPH ne fait que du tirage, pas de développement. Mais il dispose d'un atelier de façonnage où l'on peut faire contrecoller ses images, toujours à un prix raisonnable. À découvrir.

Atelier Publimod

L'atelier Publimod est un tout jeune laboratoire créé par l'ancienne équipe de Publimod, l'un des grands labos emportés par la vague numérique. Mis en faillite, il a été repris par ses salariés, sous la forme juridique d'une Scope, une sorte de coopérative (cf. l'article dans *Le Photographe*). C'est donc un endroit où l'on se rend avec une certaine bienveillance, en espérant que cette jeune entreprise tienne le coup. Situé dans une jolie cour d'immeuble du Marais, le labo reste centré sur l'argentique, rien que sur l'argentique. Amateurs de Raw ou d'espaces colorimétriques, passez votre chemin, ici on développe des >>>

films (très bien) et on tire à l'agrandisseur. Incroyable, non ? Une fois à l'intérieur, on est vraiment impressionné par la beauté des photos qui ornent les murs, et on sent beaucoup de bonne volonté de la part de l'équipe. Toutefois, on reste dans un certain positionnement haut de gamme. Comptez 22 € HT pour un tirage 24x30 en formule pro. Ce n'est pas donné, mais c'est le prix de la qualité. Alors, si vous avez des négatifs et les moyens, n'hésitez pas à leur confier vos précieuses images. Je pense toutefois que la jeune troupe pourrait faire des progrès sur le plan commercial, en proposant des formules plus attractives pour les amateurs.

Rainbow Color

J'ai découvert cette adresse pendant la rédaction de cet article. Bonne pioche !

Situé près de la Nation, ce labo propose à peu de choses près les mêmes prestations qu'un grand, hormis le tirage à l'agrandisseur, ce que certains puristes pourraient regretter. Son point fort : il propose deux grilles tarifaires, l'une pour ceux qui paient "à terme", à 30, 60

jours ou plus, et une autre pour ceux qui paient comptant, comme l'immense majorité des amateurs. Et là, bonne surprise, les tarifs se font beaucoup plus "amicaux". Ceux qui correspondent aux formules "expo" et "pros" sont intéressants, mais si vous disposez d'un bon scan, vous pouvez aussi opter pour la formule "éco" : le tirage est réalisé en automatique, sans aucune intervention humaine, sur une machine Fuji Frontier (en dessous du 30x40) ou une Lambda (au-dessus), à un tarif canon. D'autre part, si vous confiez au labo le tirage d'un négatif ou d'un ekta et que vous souhaitez récupérer le scan, vous paierez ce dernier moitié moins cher. Idem dans l'autre sens.

Autre atout : dans le cas des tirages "pros" ou "expo", au-delà d'un certain format, le labo réalise systématiquement un tirage d'essai avant de lancer le tirage définitif. Bien d'autres labos le font en "expo", mais c'est le seul à ma connaissance qui le réalise pour des tirages "pros". Et comme la qualité est au rendez-vous et que l'accueil est vraiment très sympa et cordial, ce labo a tout d'une excellente adresse.

Picto

Quel photographe ne connaît pas "Picto" ? C'est un peu le modèle du grand laboratoire professionnel capable de vous fournir toutes les prestations possibles et imaginables : C41, E6, tirages de toutes sortes, scanner, contrecollage, encadrement, et j'en passe. L'ennui, pour l'amateur que je suis, est que les prix ont longtemps été le reflet des photographes qui le fréquentaient : haut de gamme ! Je ne pouvais pas me le permettre. Mais, face à un marché en plein bouleversement, Picto a changé de politique. De la même façon que les grandes compagnies aériennes ont toujours su contenir les assauts des petites en saucissonnant leurs avions en de multiples tranches tarifaires (on appelle ça du yield management), Picto a complètement remodelé son offre pour qu'il y en ait pour toutes les bourses ou presque. Aujourd'hui, il existe un grand nombre de forfaits développement/tirage/scans, à des tarifs très abordables, pour peu que l'on ne soit pas pressé à la minute. Un développement + tirage de lecture en 10x15 pour un négatif 120 est à 10,30 € HT. Un tarif attractif. Même

approche avec les tirages. Depuis quelque temps, Picto propose des tirages on-line premier jet à des tarifs super-compétitifs : 8,50 € pour un 30x30 cm.

Sachant que les tirages sont réalisés sur une "Frontier" jusqu'au 30x30, et sur une Lambda au-delà, l'offre est alléchante. L'ennui, c'est qu'on ne m'a jamais bien expliqué le principe. Oui, les grands tirages sont bien réalisés sur une Lambda, mais visiblement, avec un "espace colorimétrique" très étroit qui élague sérieusement les couleurs. Et ce, sans doute, pour ne pas faire d'ombre aux tirages "business" et "Première" – je veux dire Pro et Expo – qui sont facturés beaucoup plus chers. Mais comme on ne me l'a pas expliqué, j'ai galéré longtemps avec ce système, ne comprenant pas bien d'où venaient ces problèmes de couleur. Maintenant que j'ai compris, ça peut m'arriver d'y faire appel mais le rabotage des couleurs est quand même assez dissuasif. Cela dit, Picto a mis en place tout récemment une version 2 de son système on-line qui offre des fonctionnalités supplémentaires, comme un paramétrage par lots d'images et la gestion du collage. À

TIRAGE D'APRÈS SCAN OU D'APRÈS NÉGATIF ?



À moins de conserver les filets noirs (ou de choisir le tarif dit "d'exposition") il est rare d'obtenir exactement le même cadrage selon que son image soit tirée à un agrandisseur manuel ou via une tireuse numérique après numérisation de l'original. Ici, le tirage de gauche passé par la voie numérique paraît plus flatteur, plus net, plus "clean" mais il a perdu une partie de ses nuances et certaines informations, dans la mer de nuages notamment.

Pour les "derniers" photographes argentiques, le choix offert par un labo généraliste entre les deux options est un critère important. Si l'on n'a pas besoin de faire retoucher son original (négatif ou diapo) le tirage manuel à l'agrandisseur peut même revenir moins cher que le tirage d'après scan où il faut passer par l'étape du scan. L'avantage du tirage numérique est sa capacité à être répété à l'identique et le nombre de supports disponibles, papier "photo" traditionnel ou papier fine Art jet d'encre.

voir. De toute façon, vous avez la possibilité de monter en gammes et en service, avec le tirage pro, ou même le tirage d'expo, qui font intervenir des tireurs professionnels et vous garantissent des résultats d'une tout autre qualité, digne du renom de Picto. En résumé, il est devenu tout à fait possible de faire appel à un labo pro pour les travaux de base, et pour le reste, tout dépend de son budget et du but recherché.

Self Color

Et le scan? Difficile de s'en passer aujourd'hui. D'autant que comme je ne suis pas un as de la technique, j'ai presque toujours besoin de corriger mes images, et pour ça, rien de tel qu'un scan. J'ai donc acheté un scanner à plat pour le faire à la maison, mais je n'ai jamais réussi à obtenir des résultats convaincants. Alors, j'ai regardé ce qui se faisait dans le "commerce". Et tout ce que j'ai vu m'est apparu exorbitant, en tout cas totalement inaccessible à un amateur. Je me suis donc tourné vers la seule solution abordable: la location. Plusieurs sociétés proposent ce genre de prestation à Paris, notamment Prophot et Self Color. J'ai opté pour le second, sensiblement moins cher que son concurrent, et qui dispose maintenant de deux scanners Imacon, un X1 et un X5. La qualité est la même mais le second est plus rapide (et plus cher). Mais cela vaut paraît-il le coût lorsqu'on a pas mal d'images à scanner. L'accueil est très variable. Selon la personne sur laquelle vous tombez, cela peut aller du très sympa au franchement désagréable, limite militaire. Quant aux scans, ils se trouvent dans un petit cagibi sans porte au fond d'un long couloir. On a un peu l'impression d'être puni. Et si on veut changer de format en cours de route, il faut parcourir le long couloir dans l'autre sens et demander le passe-vue qui correspond à son format.

À près d'un euro la minute (50 € de l'heure), le voyage peut vous coûter le prix d'un demi à la terrasse d'un café. Mais si l'on fait abstraction de l'accueil, les scanners Imacon sont des petites merveilles qui remplissent superbement leur office.

Ma conclusion

La morale de cette histoire, s'il doit y en avoir une, est qu'il est finalement assez difficile de trouver son labo, celui qui vous convient tant pour les prix que la qualité. Alors un bon conseil, une fois que vous avez trouvé le vôtre, gardez-le! Après ce périple dans quelques labos parisiens, est-il possible d'établir une sorte de palmarès? Clairement non. Tous les labos ont leurs avantages et leurs inconvénients. Seule certitude: il ne faut faire aucun compromis sur le développement de ses films dans la mesure où cette étape conditionne toutes les autres. C'est pourquoi je les confie au duo Mupson/Chromatix, même si c'est un peu compliqué sur le plan logistique (ils ne sont pas au même endroit). Pour le reste, c'est selon. Le plus simple, bien sûr, consisterait à tout confier à un grand labo. Tout au même endroit, c'est vraiment confortable, mais ça se paie. Si vos moyens sont limités et que vous recherchez des prix plus intéressants, n'hésitez pas à frapper à la porte de Processus ou Rainbow Color, ce sont vraiment de bonnes adresses. Si vous ne jurez que par les tirages à l'agrandisseur, vous pouvez essayer Mupson (jusqu'à 50x50 cm), ou l'atelier Publimod, capable de sortir de très grands formats. La meilleure façon de procéder est encore de faire des tests ici ou là, et une fois que vous aurez "étalonné" votre chaîne de prestataires, tenez-y vous. Jongler entre les labos n'est pas un but en soi. L'important, c'est de sortir des images qui vous plaisent! ■

PASSIONNÉS DE PHOTO FAITES LE BON CHOIX !



EN VENTE CHAQUE MOIS

ECOLE SUPÉRIEURE DES ARTS & MÉDIA

L'ÉCOLE D'UNE GÉNÉRATION

AUDIOVISUEL • PHOTO • ANIMATEUR RADIO • SON • ARTS APPLIQUÉS
MULTIMÉDIA • CINÉMA D'ANIMATION • 3D IMAGES DE SYNTHÈSE

Photo

MONTPELLIER
Tél. 04 99 52 98 68
3320, bd Paul Valéry
34070 Montpellier

LYON
Tél. 04 72 17 53 21
565, rue du Sans Souci
69760 Limonest

MARSEILLE
Tél. 04 91 506 506
29, bd. Charles Nèdelec
13003 Marseille

www.studio-m.fr

CAP - BAC PROFESSIONNEL - BTS
CERTIFICAT SUPÉRIEUR PROFESSIONNEL
Enseignement supérieur technique privé
Statut étudiant • Diplôme d'Etat

LA RÉFÉRENCE DEPUIS 1989



ATELIER FOTODART: LES ARTISANS

Ils sont deux copains, installés depuis 2005 en plein 20^e arrondissement de Paris, près du Belleville de Willy Ronis, dans une agréable pépinière de "jeunes entreprises". David Attal s'occupe du développement et de la promotion. Hervé Pain réalise les numérisations et les tirages. Ils ont créé Fotodart pour devenir les "compagnons numériques" des photographes. Dans les 35 m² qu'ils occupent, ils ont réussi à caser une impressionnante Epson 11880 pour imprimer des images géantes. Rencontres avec deux artisans de l'image qui revendiquent leur petite taille pour faire de grands tirages!

nous utilisons les nouvelles technologies je pense qu'il nous faut garder la même "intelligence de la main". Un maquillage reste un maquillage que cela soit avec ses mains, des filtres et des formes cartonnées au bout d'un fil de cuivre ou avec un stylet sur une palette graphique. De plus, "laboratoire" sous-entend, je crois, la présence de chimie, ce qui n'est pas notre cas. Nous sommes une petite structure, nous nous concentrons sur la numérisation ou le développement des Raw et surtout le tirage jet d'encre. Nous voulions nous démarquer, garder une dimension artisanale, plus à taille humaine. Ainsi, pour faire un tirage chez Fotodart, il vous suffit de prendre un rendez-vous, nous n'avons pas de comptoir de vente, de réception, de secrétariat. Nous pouvons nous permettre de passer du temps avec chaque photographe, la prise de rendez-vous est un luxe que nous offrons à notre clientèle.

Pourquoi avoir créé Fotodart en 2005?

David: Fotodart est né de l'envie de deux amis devenus associés.

Hervé a occupé précédemment divers postes clés au sein de laboratoires photographiques tandis que moi, je viens du marketing et de la communication dans le domaine high-tech. Dès 2005, nous avions pressenti l'intérêt du tirage Fine Art et la nécessité d'établir des relations suivies avec les photographes. Avec Fotodart, nous voulions devenir le "compagnon numérique" de nos clients en privilégiant la disponibilité, le conseil et la qualité de travail au meilleur prix. Ainsi, par exemple, à propos du prix, quand on nous commande un tirage, nous avons choisi de ne pas facturer la numérisation (si l'original est un négatif ou une diapo) ni l'optimisation du fichier (nettoyage, chromie, netteté...). Si le client veut ensuite récupérer ce fichier "optimisé", il est alors payant. Sinon, nous l'archivons et le photographe ne paie que le tirage. Nous revendiquons le statut de tireur et ce dernier, ne facture pas le maquillage, il propose une prestation complète qui s'appelle le tirage. Nous avons aussi adopté des tarifs simples et clairs avec un prix unique par format que le client

viennent avec un négatif ou un fichier, qu'il choisisse un papier mat, satiné ou de la toile. Le tarif est par ailleurs dégressif. En hors taxes le A3+ est à 44 € l'unité, et 36 € les exemplaires suivants, le A2 est à 58 €, et 47 € le suivant.

Hervé: L'idée de Fotodart est partie d'un constat: les grands labos sont chers et cela est souvent justifié par de nombreuses raisons mais en discutant avec les photographes le sentiment d'une satisfaction incomplète subsiste. Le manque de personnalisation des prestations des labos pros est leur point faible. Notre but c'est de faire de beaux tirages et de devenir le tireur attitré de chaque photographe. Quand un photographe met les pieds chez nous nous voulons qu'il n'ait plus envie de travailler ailleurs!

Vous êtes 100 % numérique, mais vous vous référez souvent à l'argentique!

Hervé: C'est vrai! Nous sommes des amoureux de la photographie argentique et nous pensons qu'il n'y a pas d'antagonisme entre le pixel

Pourquoi ce nom d'atelier et non de labo?

David: Notre offre est volontairement limitée par rapport aux laboratoires professionnels traditionnels. Nous travaillons avec peu de matière première: de l'encre et du papier et ce que nous proposons c'est surtout un savoir-faire, une interprétation au même titre qu'un artisan. C'est pour cela que le nom d'atelier s'est imposé. De plus, il s'agit d'un nouveau métier à la croisée de l'imprimerie, de la lithographie, du tirage photographique... le nom de labo ne nous semblait pas vraiment approprié.

Hervé: L'atelier c'est l'endroit où l'on fabrique, Fotodart c'est un peu un atelier de confection, même si

DU JET D'ENCRE

et le grain d'argent. Pour ma part, je me nourris des deux et je les fusionne pour donner une nouvelle approche du tirage photographique. Aujourd'hui, nous sommes riches de l'histoire, de notre culture argentine, il faut avancer mais pas n'importe comment. On doit rester humble, être à l'écoute de toutes les innovations, conserver nos références esthétiques et posséder une capacité à voir les choses sous un angle différent. C'est un peu la quadrature du cercle, mais c'est cela qui est excitant.

Avec quels photographes travaillez-vous ?

David : Nous travaillons majoritairement avec des professionnels mais également avec des amateurs avertis. Nous avons également une clientèle de galeristes ou de sites de vente de tirages comme Vozimage.

Hervé : Pour citer quelques noms, je parlais de Gueorgui Pinkhassov de l'agence "Magnum", de Didier Goupy de "Signatures", de Yann Arthus-Bertrand, de Frédéric Sautereau... Des photographes de tous horizons, professionnels ou amateurs, pas de distinction, chaque client est traité de la même manière, toujours sur rendez-vous et jamais dans la précipitation.

Comment avez-vous choisi votre équipement : scanner, imprimante... ?

Hervé : En les testant, tout simplement ! Pour la numérisation, nous possédons un scanner Imacon, aujourd'hui renommé Hasselblad ; son optique Rodenstock est remarquable et sa construction irréprochable. Si sa résolution de 3 200 dpi peut sembler "légère", je répète toujours qu'il vaut mieux vaut 3 200 dpi nets que 4800 dpi flous ! Pour le

tirage, nous avons récemment investi dans une impressionnante Epson 11880 parce que c'est l'imprimante la plus fine du marché, la plus précise et qu'elle permet des tirages géants. Nos ordinateurs sont des Apple et nous avons conservé un écran CRT car il donne d'excellents résultats dans les dégradés fins, notamment en noir et blanc. Les écrans plats malgré leurs prix astronomiques commencent tout juste à rivaliser avec les meilleurs CRT et encore parfois attention aux surprises ! Enfin, pour la calibration de la chaîne graphique, nous faisons confiance à un spectrophotomètre de Calibration Macbeth de Gretag-Xrite.

Et pour le papier ? Êtes-vous passé au baryté jet d'encre ?

David : En 2005, après une phase de test relativement importante, nous avons décidé de restreindre notre offre de papier autour d'une seule marque, Hahnemühle et d'un support, le papier mat. En effet, nous n'étions pas convaincus du couple encre pigmentaire et papier satiné ou brillant, cela ne donnait pas de résultats satisfaisants (problème de métamérisme, de bronzage...). Longtemps, nous ne proposons pas de tirages satinés sauf si le photographe le demandait vraiment. Aujourd'hui, tout a changé avec l'évolution des machines, des encres K3 et l'arrivée des nouveaux papiers barytés jet d'encre. Bien évidemment, nous proposons le Baryta d'Hahnemühle, il est devenu une de nos surfaces de base. Nous référençons aussi depuis peu un papier satiné intéressant.

Qui choisit le papier ? Vous ou le photographe ?



Situé au 14-16 rue Soleillet (Paris, 20^e), l'atelier Fotodart est organisé autour de l'imposante imprimante Stylus Pro 11880. Le plan de travail, situé face à la fenêtre, permet à Hervé et David de juger les tirages en compagnie du photographe. Le scanner, lui, est accolé au bon vieux écran cathodique. Le photographe s'installe derrière l'écran avec Hervé pour travailler avec lui les maquillages nécessaires à son image.

David : Les photographes qui n'ont pas d'idée arrêtée nous font relativement confiance dans le choix du papier. Cela dépend bien entendu du type d'image mais ce qui leur plaît justement avec le Fine Art c'est de pouvoir sortir du carcan "tirage lambda" ou "tirage Fuji Frontier" sur papier plastique et de pouvoir s'exprimer avec des supports mats, satinés, plus ou moins texturés. De manière concrète, lorsqu'un photographe vient nous voir, nous lui montrons les cinq ou six types de papiers référencés, il fait un premier choix en fonction de ses goûts et de nos conseils et généralement il s'arrête sur deux ou trois maximum.

Commence alors une phase de test avec une image emblématique afin qu'il puisse sélectionner le papier qui lui conviendra le mieux.

Hervé : Si un auteur hésite entre deux ou trois papiers, nous lui proposons soit une bande test pour les grands formats soit une sortie 20x30 cm afin de lui permettre d'affiner son choix.

Quels sont les papiers le plus souvent choisis par les photographes ?

Hervé : Deux références se dégagent : le Hahnemühle photorag Bright White en Mat et le Hahnemühle Baryta en Satiné (brillant). >>>

Ce sont deux papiers aux touchés exceptionnels, 300 et 310 g au m², et au rendu magnifique chacun dans leur style. Le Baryta d'Hahnemühle donne à mon sens des résultats extraordinaires en grand format. Nous venons de réaliser une série de tirages à partir d'originaux 4x5" sur film n & b type 55 en 120x150 cm pour la gagnante du grand prix international Polaroid et la beauté des images combinée à ce papier nous apporte une totale satisfaction. La photographie n'avait jamais réussi à faire tirer certaines de ses images aussi bien et dans des tels formats en argentique. La profondeur et la richesse des noirs nous ont totalement convaincus.

Jusqu'à quel format tirez-vous? Quid du contrecollage?

David: Notre Stylus Pro 11880 nous permet d'imprimer en 160 cm de laize avec des rouleaux. La longueur est celle du rouleau lui-même, donc en théorie on peut aller jusqu'à des épreuves de 1,60 m de large jusqu'à 30 m, longueur maximale de certains rouleaux! Bien sûr, nous ne sommes jamais allés jusqu'à de tels formats.

Notre record doit être un tirage de 3,20 m de long. Au final, cela fait un vaste choix entre ce format géant et le A4, qui est le plus petit format que nous proposons. Quant au contrecollage, il prend tout son

sens à partir d'un format relativement important, disons le 40x60 cm. Pour le tirage Fine Art, le collage sur carton ou PVC est à bannir.

Nous conseillons des supports indéformables comme l'aluminium ou le Dibond qui est plus rigide et plus esthétique aux yeux des collectionneurs.

Comment voyez-vous l'avenir tous les deux? Vous faudra-t-il faire grossir la structure et évoluer vers d'autres sphères?

David: Faut-il intégrer les solutions de collage et d'encadrement? Se rapprocher de gens qui savent ven-

dre de la photo? Nous explorons de nombreuses pistes. Mais trois critères restent essentiels à nos yeux:

- Conserver une taille humaine.
- Ne pas transiger sur notre disponibilité et sur le niveau d'exigence quant aux prestations.
- Rester spécialiste, et ne faire que ce que l'on sait bien faire.

Quel est votre meilleur souvenir de travail avec un photographe?

Hervé: Celui avec Gueorgui Pinkhassov, devoir travailler jusqu'à la nuit, être poussé dans ses retranchements pour progresser, toujours progresser... ■

NOTRE TEST



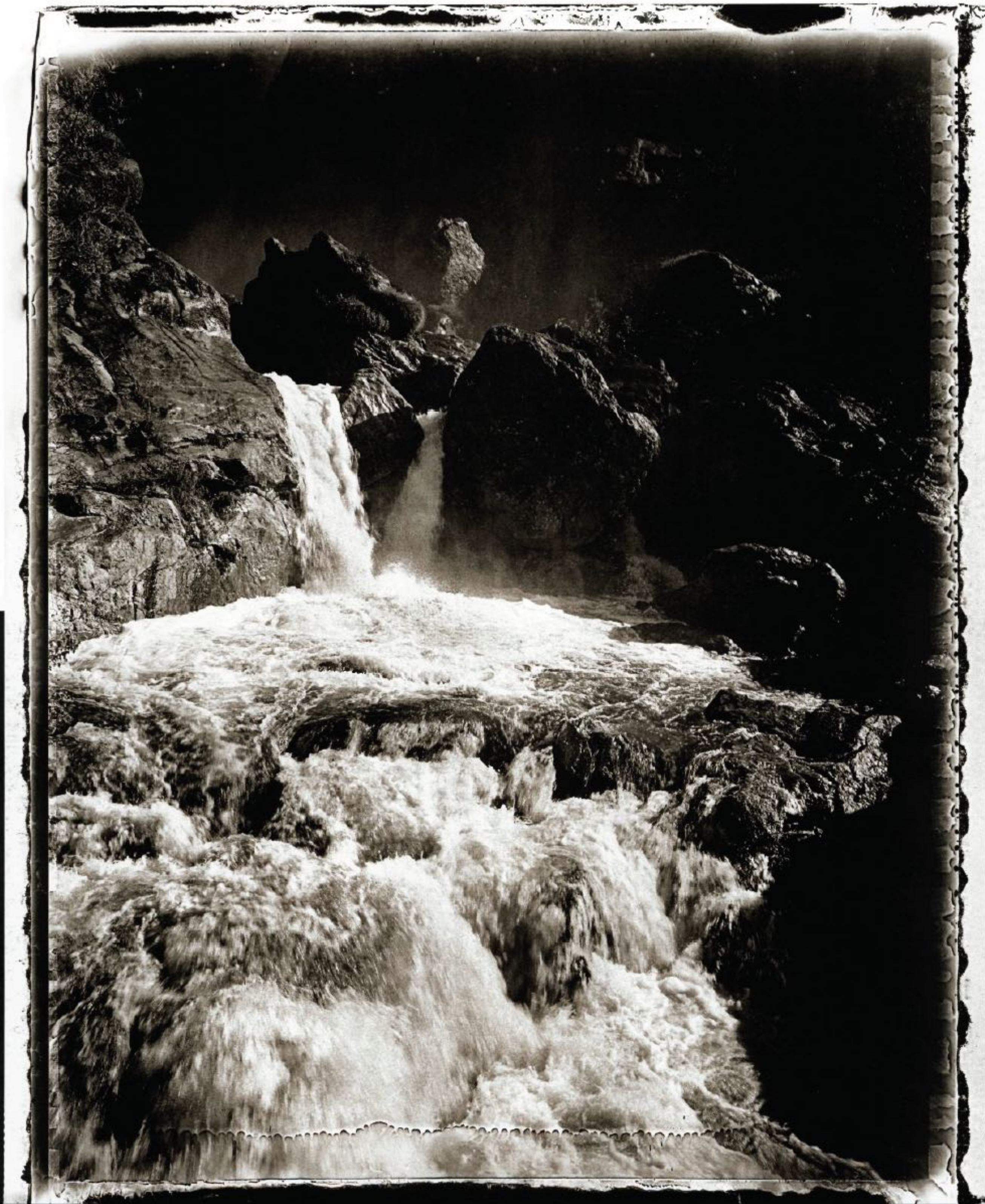
Nous avons complété cette rencontre avec Fotodart par un "test" grandeur nature. J'ai donc confié à Hervé, trois originaux à scanner et à tirer. Il s'agit de deux ekta couleur délicates car à la limite de la sous-exposition (deux images que je connaissais bien pour les avoir moi-même tirées, avec grande difficulté, sur ma propre Epson). La troisième image était un négatif Polaroid issu d'un film 665. C'est la cascade d'eau reproduite ci-contre à droite. Hervé a numérisé ces trois images et a réalisé une première impression A4 sans aucune indication de ma part. Ensuite, à partir de ces épreuves d'essais, nous avons affiné ensemble

le rendu. Logiquement, pour les diapos (qu'Hervé préfère aux négatifs couleur, comme tous les scannéristes!) il était resté très proche des originaux avec leur densité un peu lourde. Sous Photoshop, et sous mes indications, il a donc retravaillé son scan, éclaircissant certaines zones, en laissant intactes d'autres. Le plus difficile comme toujours est de savoir s'arrêter à un moment car les possibilités sont tellement infinies sous Photoshop que cela peut vite devenir une quête sans fin. Au risque de perdre le sens premier de son image... Face à cette dérive possible, Hervé m'a semblé d'un calme olympien et cette capacité à prendre son temps et à écouter le photographe qui est aujourd'hui le luxe suprême, est le point fort d'un atelier comme Fotodart. Après avoir réalisé deux nouveaux tirages A4 de contrôle, Hervé a lancé les tirages définitifs grand format. Là aussi, il faut savoir que malgré toutes les calibrations, une image sur écran, rétroéclairée, ne pourra jamais être rendue à l'exact identique sur papier. De plus, selon le format, la densité générale ne procure pas le même effet: en A4 il faut tirer un peu plus clair pour obtenir la même sensation qu'en grand format. Quant à la résolution, Hervé me confirme que sur un format 85x85 cm, une résolution de 200 dpi

est largement suffisante. On pourrait même se contenter de 150 dpi et même de 120 dpi pour des images de 1,20 par 80 cm. À condition bien sûr que le fichier de départ soit très bon et pas déjà interpolé!

Quand le tirage sort, Hervé le laisse reposer 20 minutes. C'est une mesure de prudence même si l'encre sèche très vite. Il l'ausculte alors devant sa fenêtre et, surprise, me parle d'une éventuelle repique au pinceau! Eh oui, sur un grand format, il reste parfois quelques points invisibles sur l'écran qu'il est plus simple de corriger ensuite à la main. Les deux tirages couleur achevés, on passe à l'image Polaroid n & b. Là je retrouve mes repères de tireur "argentique" et nous peaufinons le tirage de cette tumultueuse cascade qui a fière allure en format A2 sur du papier Baryta d'Hahnemühle. Par rapport à un baryté argentique, je suis bluffé par la qualité obtenue ici à partir d'un négatif difficile. Mais je continue à penser qu'il ne faut pas comparer les deux approches: objectivement, le baryté numérique est "meilleur" que l'argentique, mais il restera toujours à ce dernier un parfum d'artisanat, indéfinissable et inimitable. Et je ferai aussi tirer cette image un jour sous l'agrandisseur par un "pro" du labo traditionnel!

JCB



LABOS PROS: SONNER À LA BONNE PORTE

Aujourd'hui, hormis une ou deux enseignes spécialisées dans le tirage plasticien de très grande taille (et de très grand prix), les labos pros ne sont plus ces citadelles fermées et inhospitalières qui considéraient de haut les rares amateurs et les jeunes pros qui franchissaient, transis et inquiets, leurs lourdes portes. Les temps ont changé. Le marché s'est resserré suivant trois tendances.

Les trois "généralistes"

Il y a d'abord les enseignes "historiques", qui ont conservé un personnel important (entre 50 et 120 salariés) et qui proposent toute la gamme possible de prestations. J'ai nommé, par ordre alphabétique, Central Color, Dupon et Picto. Les trois assurent aussi un vrai travail de mécénat auprès des photographes et bon nombre d'expos et de festivals existent grâce à eux. Leurs tarifs "catalogue" sont souvent assez élevés, mais selon la quantité de travail à effectuer, certains prix se discutent. Ils sont aussi les seuls à offrir tous les services, du développement n & b

au contrecollage en passant même par l'un des derniers postes de tirage Ilfochrome à l'agrandisseur (Dupon) ou la confection de sites Internet (Picto). Dupon vient aussi de se lancer dans les stages photo et on peut penser qu'à l'avenir ces labos intègrent des services de stockage, de diffusion, d'archivage... Ainsi Central Color s'occupe, via Internet, de la gestion des commandes de ses photographes clients!

Au final, tant qu'il restera quelques grosses commandes de la part des industriels du luxe (cosmétiques, parfums, etc.) et de la communication, ces structures pourront survivre. Car ce ne sont pas les photographes indépendants qui génèrent suffisamment de chiffre d'affaires pour assurer la pérennité de ces "paquebots" de la photographie.

Les "spécialisés"

D'où la naissance depuis 2005 de solutions alternatives qui se concentrent sur un seul maillon de la chaîne, soit l'argentique (développement et tirage baryté) soit le

seul tirage jet d'encre. Dans ce dossier, nous avons choisi de mettre un coup de projecteur sur Foto-dart car c'est l'un des premiers ateliers à avoir compris que les photographes actuels ont davantage besoin d'un "compagnon-nage digital" que d'un contact furtif et lointain avec une star du tirage. Réduisant les charges fixes au maximum, ces mini-labos et ateliers essaient d'acquiescer une vraie place dans le paysage photographique, jouant à fond la carte de la convivialité et de l'écoute. Entre ces deux voies extrêmes, subsistent des structures médianes qui ont su développer au fil des années un relationnel solide avec des photographes spécialisés. Ils affichent habituellement des tarifs plus attractifs que les "généralistes" tout en offrant une palette de prestations plus large que les ateliers Fine Art.

Le maillon d'une chaîne

Face à cette offre, encore très étendue, le photographe doit faire ses propres tests afin de trouver l'adresse qui lui convient le mieux.

Les technologies numériques ont en partie uniformisé les pratiques et les talents. La patte d'un tireur est moins évidente devant un écran que sur un tirage n & b baryté. Du coup, c'est par le service, l'accueil, l'éventail des prestations, les tarifs, l'attention portée (les photographes sont de grands inquiets et des clients "difficiles"...), que se fera le choix d'un labo pro.

La photographie professionnelle de qualité est une activité qui coûte cher, à tous les maillons de la chaîne. Plus personne ne fait vraiment fortune dans ce business, ni les photographes, ni les labos. Hors de Paris, peu de structures ont survécu. Au moment où certains intermédiaires viennent casser les prix en fournissant des images standardisées pour quelques euros, il n'est pas inutile de rappeler que la qualité se paie et que c'est elle qui est la garante de la pérennité d'un regard. La chaîne de la culture photographique est fragile et chaque coup de boutoir la met en péril. Les labos pros en sont un rouage important, on l'oublie trop souvent. ■



Les accueils de Picto Bastille à gauche et de Central Color à droite. Deux beaux espaces où les murs sont couverts de tirages prestigieux qui démontrent le savoir-faire de la maison. C'est souvent ici qu'a lieu le premier

contact avec un labo pro pour un jeune photographe ou un amateur. Et on peut comprendre que cela les intimide, même si, de ce côté-là, les choses se sont bien améliorées depuis quelques années.

ET EN PROVINCE?

Certains labos pros parisiens ont des antennes locales, comme Picto à Marseille, Lyon, Lille ou Toulouse ou Dupon à Bordeaux. Dans le sud, une autre adresse semble aussi faire l'unanimité, c'est le labo Photon à Toulouse. À Lyon, le laboratoire Lynx a aussi de fervents partisans et à Montpellier on nous a signalé le labo LTDP. Dans le nord et dans l'est, Chronolab à Valenciennes et Labo 1000 près de Strasbourg ont une bonne cote. Impossible ici de recenser toutes les "bonnes" adresses. Les lecteurs heureux de leur labo écrivent rarement pour le dire, contrairement aux mécontents! Toutefois, il est évident qu'en région le choix est de plus en plus limité pour un photographe exigeant et le bouche à oreille fonctionne à plein pour connaître les meilleurs artisans du labo, en numérique comme en argentique.

ABONNEZ-VOUS



12 numéros

46€

seulement

au lieu de ~~57,80€~~

soit 20% de réduction !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Réponses Photo - B 804 - 60732 Ste Geneviève Cedex

Oui, je m'abonne à REponses PHOTO : 12 n°s pour 46€* seulement au lieu de ~~57,80€~~ soit 20% de réduction.

RÈGLEMENT

- ☐ Je règle par chèque à l'ordre de Réponses photo
☐ Par carte bancaire :

N° de carte

Date de validité Cryptogramme*
(*3 derniers chiffres imprimés au dos de la carte bancaire)

Signature :

HS6NB

MES COORDONNÉES

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M. Nom/Prénom

Adresse (N° et voie)

Code postal Ville

Téléphone

E-mail

☐ J'accepte d'être informé(e) par Email des offres commerciales du groupe Mondadori France et de celles de ses partenaires.

* Offre valable 2 mois en France métropolitaine.

Pour toute information complémentaire, vous pouvez nous contacter au 03.44.62.43.55

Conformément à l'article 27 de la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant. Les informations demandées dans ce courrier sont indispensables au traitement de votre demande d'abonnement. Elles pourront être utilisées ultérieurement pour d'autres offres ou cédées à des tiers. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher la case ci-contre : ☐



VISATEC®
by bron



Kit Starter

990 € HT

PRIX PROMO

Contenu : 2 torches SOLO 800 B de 300 J
 1 parapluie et son réflecteur
 1 réflecteur standard et son coupe-flux
 1 câble synchro
 1 sacoche
 Pieds inclus

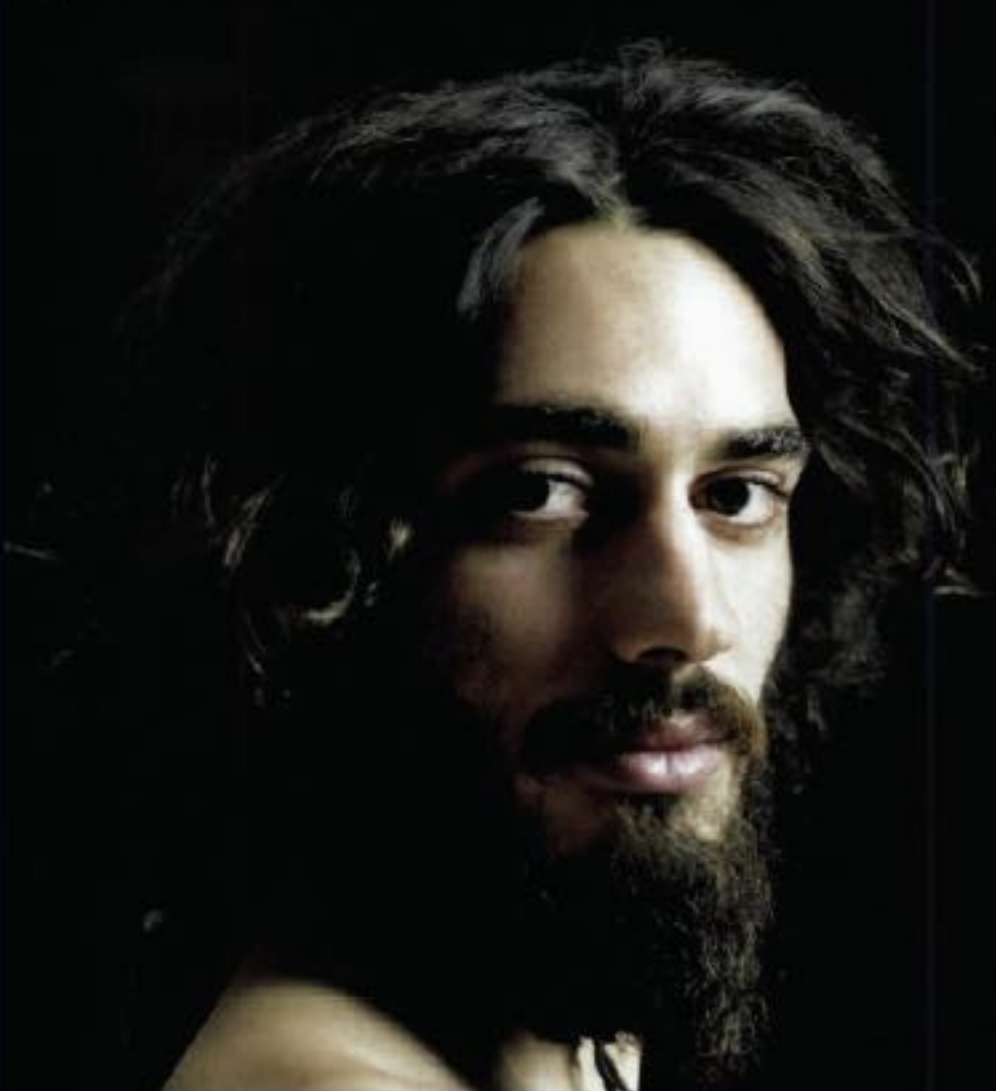
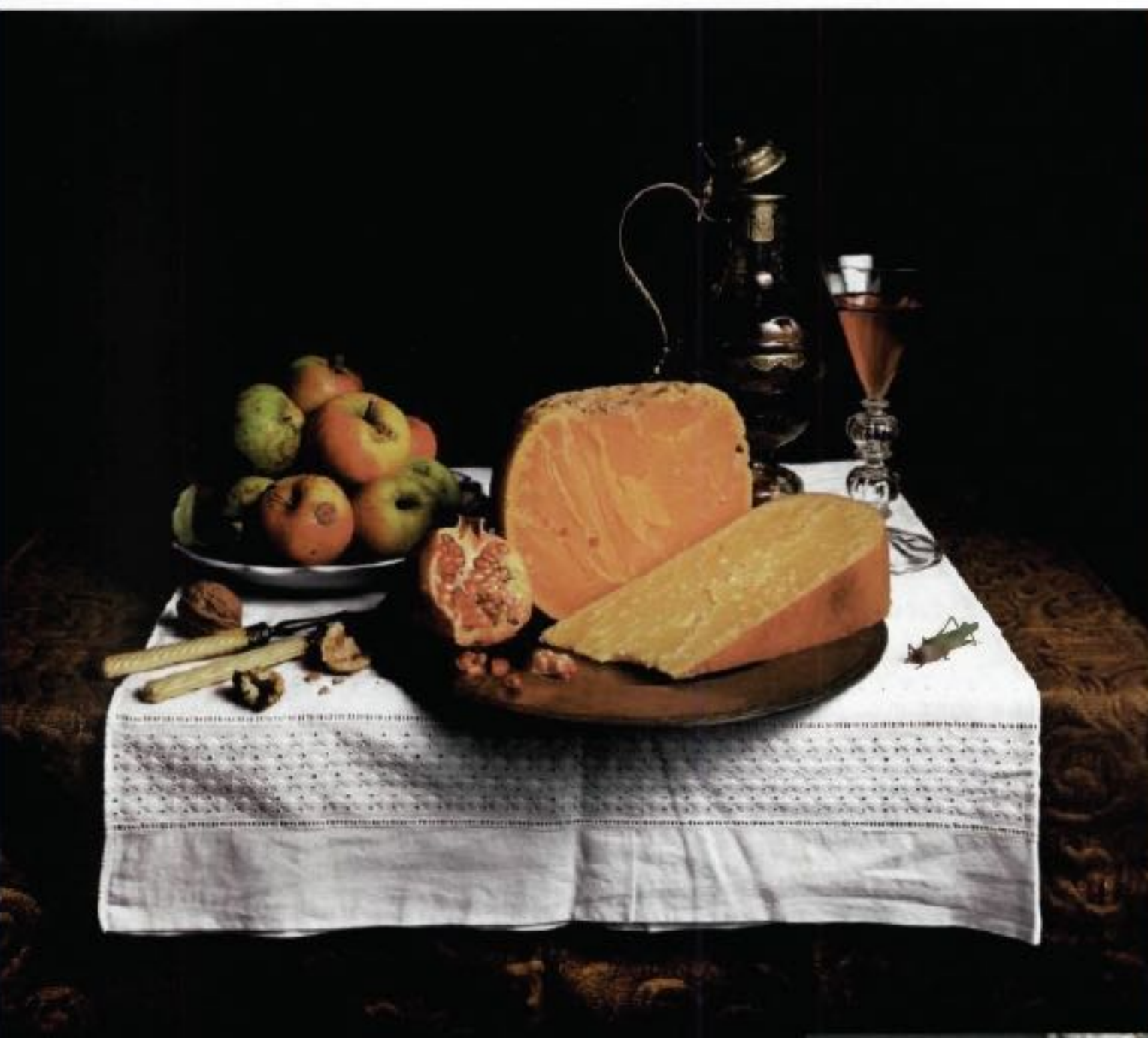
Kit Starter Pro avec boîte à lumière 60x60cm à 1 120 € HT

Broncolor - 108 bld Richard Lenoir - 75011 PARIS

Tél. : 01 48 87 88 87 - www.broncolor.fr

LES FESTIVALS

Les principales étapes sont bien connues. Tout débute dans l'ouest (Quimper) et dans le nord (Lille et Sedan) avant un détour par Paris (pour le deuxième Parcours Photographique) et par Vendôme (et ses "promenades"), et voilà venu le temps de se diriger vers le sud (Cannes et Arles). Cette année, la photo de mode aura la part belle. Déjà à Lille, elle fédère la programmation. À Cannes, elle jouera la carte du



DE L'ÉTÉ

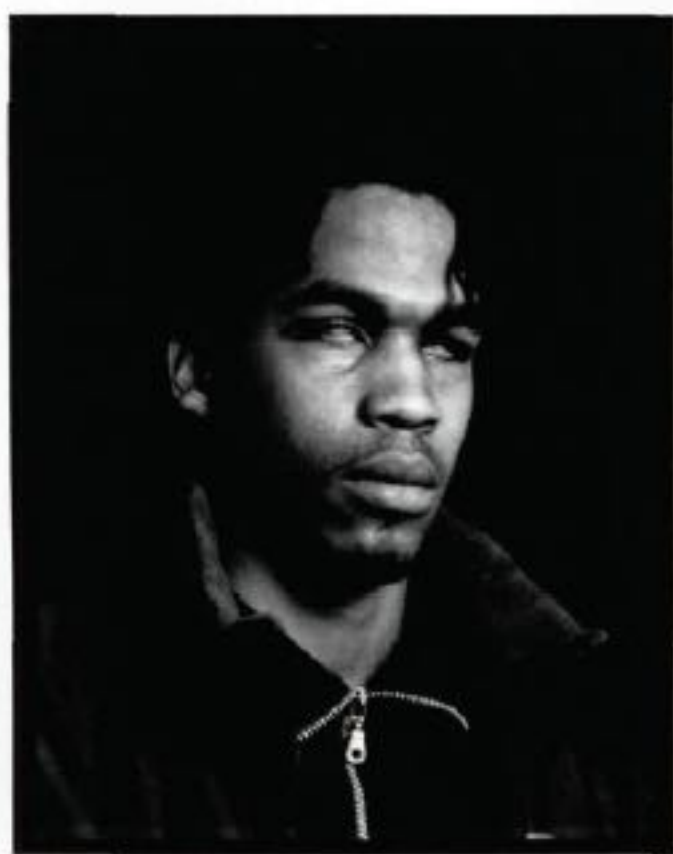
glamour pour s'échapper vers des territoires plus intimes aux Rencontres d'Arles où le couturier Christian Lacroix a conçu une partie de la programmation. Il sera alors temps de gagner la quiétude du Gers (Lectoure) avant de retrouver la Bretagne pour les Estivales du Trégor et La Gacilly. Avant de garder quelques forces pour Visa à Perpignan, clôture habituelle de ces 11 étapes de notre été photographique.

Dossier réalisé par Sylvie Hugues et Caroline Mallet



Mai-Photographies

QUIMPER jusqu'au 21 juin



GEORGES PACHECO

PHOTOGRAPHES EXPOSÉS

Sophie Calle: "douleurs exquises", Valérie Villieu: "jeudi d'aujourd'hui", Dominique Méricard: "Beauséjour inventaire", Georges Pacheco "o olhar dos cegos", Xavier Zimbardo "les belles disparues", "HC (Henri Civel)" de J-Loup Bernard, "Nachlass/Posthumes" d'Ursula Neugebauer, "Frail heroins" de Caroline Chevalier. Charline Guingant et Lëna Salabert



XAVIER ZIMBARDO

Petit festival à grande exigence, Mai-Photographies mérite le détour. Depuis 27 ans, l'Oeil Quimperoïse puis l'association Aktinos, ont assuré une programmation pertinente autour d'une thématique. Le thème retenu cette année "quelque chose de perdu" réunit, comme chaque fois, des photographes reconnus (Sophie Calle, Xavier Zimbardo) et des jeunes talents comme Georges Pacheco remarqué pour son travail sur les aveugles, Dominique Méricard qui présente une série sensible sur la maison de son enfance ou encore Catherine Chevalier qui met en scène de frêles héroïnes. Les expos sont réparties entre les galeries Saludem et Artem, la Bibliothèque d'Ergué-Armel et les Halles St François à Quimper ainsi que les Ateliers d'Art et l'hôtel Ty Mad à Douarnenez.

Un stage d'éclairage avec Hervé Dubault est prévu en parallèle les 14 et 15 juin. Renseignements: Aktinos à Quimper, tél.: 02 98 91 82 28 ou sur le site: <http://mai.photographies.free.fr>



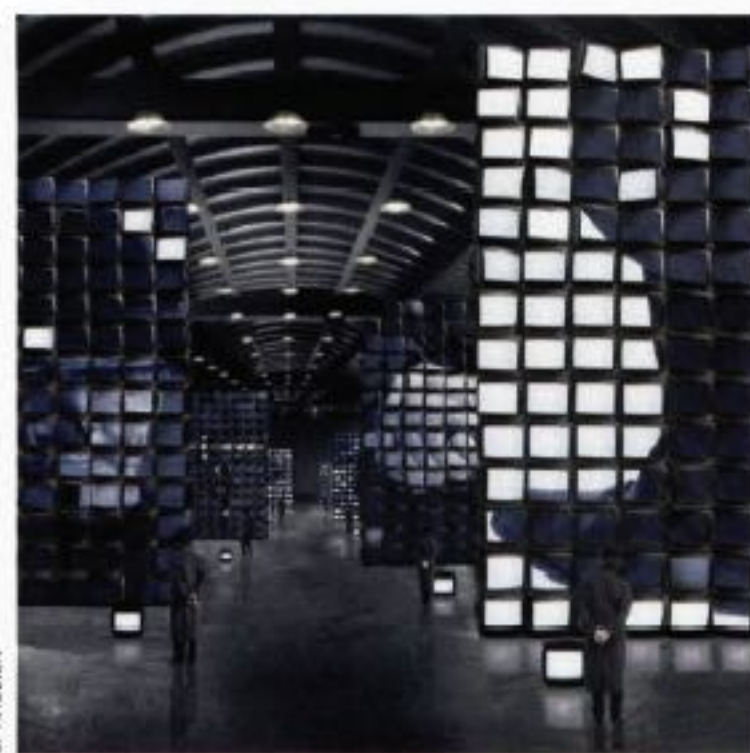
CATHERINE CHEVALIER

Transphotographiques

LILLE jusqu'au 29 juin

Le thème de la mode est à la mode! À Lille et à Arles cette année. L'occasion de visiter une quarantaine d'expositions en accès libre et gratuit dans la métropole lilloise. Dans cette région, longtemps un haut lieu de la création textile, exposer la mode revient aussi à revenir sur l'histoire industrielle du coin. À ce titre, la Condition Publique, ancienne usine de conditionnement de laine, l'entreprise La Redoute et le Musée de la dentelle de Calais

participeront à l'événement. Karl Lagerfeld est l'invité d'honneur de cette septième édition, le célèbre styliste est également photographe. En plus des photographes de mode prestigieux exposés comme Peter Knapp ou David Seidner, nous attirons l'attention sur l'exposition rétrospective des dix ans du Prix Arcimboldo. Sachez qu'en parallèle, des rencontres avec des artistes et des soirées musicales sont proposées. Tout le programme sur www.transphotographiques.com.



PHOTOGRAPHES EXPOSÉS

À Lille, Au Tri Postal: Karl Lagerfeld, Sabine Pigalle, Joel-Peter Witkin, Eva Lowzyl, Joseph Chiaramonte, 10 ans de Prix Arcimboldo, Jeanloup Sieff, galerie Bailly
- **Palais des Beaux-Arts:** David Seidner
- **Au Colysée et à la Maison de la Photographie:** Peter Knapp, Francesca Bertolini, Baron Adolphe de Meyer et VM Fernandez (notre lauréat de la Bourse à la création)
- **Galerie Le Carré:** Elene Usdin et Henrike Stahl
- **Palais Rihour:** Charles Fréger
- **Hôtel de Région:** Tereza Vilkova (photo ci-contre)
- **Hospice Comtesse:** collection du Musée de Calais
- **Le jardin des modes:** Agnès b
À Roubaix: La Redoute, X. Alphand et F. Andrée

Urbi & Orbi

SEDAN du 7 juin au 5 juillet

Le festival Urbi & Orbi porte comme sous-titre "biennale de la photographie et de la ville" c'est un peu réducteur car cette quatrième édition est enrichie par de nombreuses projections, vidéos et installations en plus d'ambitieuses expositions (nous avons pu voir les lieux et les aménagements prévus) qui auront lieu à Sedan, mais aussi à Charleville-Mézières et à Vigneux-aux-Bois. Le programme est riche et varié

autour de la thématique "la ville étrangère" couvrant à la fois la photo noir et blanc, des travaux couleurs contemporains à la chambre, des panoramiques qui permettront aux visiteurs de se donner une bonne idée de la représentation de la ville aujourd'hui au travers de la vision de 24 artistes et photographes invités par les deux directrices artistiques: Françoise Morin et Jacqueline Salmon. Plus d'infos sur le site: www.urbi-orbi.com



SEBASTIEN CAMBOULIVE

PHOTOGRAPHES EXPOSÉS

À Sedan: Isabelle Hayeur "Dune Elevation", André Mérian "The Statement", le fonds Roger Vincent, Jean-Christophe Béchet "Tokyo Station", Robert F Hammerstiel "Ville Modèle" (photo ci-dessous), Antony Hernandez "Landscape for the homeless", Claire Rado "Les Coréens", Pablo Hare et Philippe Gruenberg "Lima 01", Sébastien Camboulive "La

limite pluie-neige" (photo ci-dessus), Hu Yang "Shanghai living", Laurent Dejante, Sung Hee Lee "Panneau vide", Sandra Solinski "géographies sensibles", rétrospective Deidi von Schaewen, Elsa Laurent "Drapés", Laurent Gueneau "Question de nature".

À Charleville-Mézières: Catherine Balet, Anthony Hernandez et Ji i Hanke.



ROBERT F HAMMERSTIEL

PPP

PARIS du 10 au 30 juin



JEAN-FRANÇOIS BAUR ET

En réalité, PPP signifie Parcours Photographique Parisien et c'est encore la meilleure façon de définir ce concept nouveau. L'année dernière, le troisième anniversaire de la création des éditions Chez Higgins avait servi de prétexte à réunir plusieurs galeries autour d'une balade photographique. Pour la deuxième édition, c'est une soixantaine de galeries (30 de plus!) et de librairies qui célèbrent l'amour du livre photo et la passion de la collection sous l'égide de Guy Mandery, critique, journaliste et pour l'occasion, président d'honneur. Le programme est donc éclectique, on peut y trouver des grands classiques en n & b comme des photographes contemporains couleur. À noter que les éditions Filigranes qui fêtent vingt ans d'existence, présentent des livres devenus introuvables à la galerie

Baudouin Lebon et des tirages de tête (avec tirage original signé) à la librairie Mazarine dont le livre *Unknown* de Stéphane Duroy, présenté en portfolio dans ce numéro. Collector! Le PPP est en tout cas une bonne occasion de découvrir des lieux très investis dans le livre photo comme l'incroyable librairie 7L ou encore celle tenue par Denis Ozanne, lieu dédié aux avant-gardes du XX^e siècle et qui présente une exposition sur le thème du Nu. Le nu est aussi un des thèmes de prédilection de Chez Higgins. L'éditeur vend de luxueux coffrets de portfolios en édition limitée. Deux nouvelles collections Espaces et Vanité sont présentées à la librairie Artcurial (Paris 8). Enfin notez que les 14 et 15 juin se tiendra le marché du livre ancien (rue Brancion, 15^e), avec la présence de Fujifilm. Infos sur : www.leppp.fr.

BARBARA BERRADA

PATRICK TOURNES DEUFERPO FILIGRANES CHEZ BAUDOUIN LEBON



PHOTOGRAPHES EXPOSÉS

La liste étant longue, voici une sélection d'expositions forcément subjective classée par arrondissement :

- I : Christophe Mereis à Photo Originale
- III : Joakim Eneroth à la School Gallery, Jonathan Abbou à la galerie Bergger, Grégoire Eloy (Nouveau regard dans RP 193) à la galerie Wanted
- IV : Cédric Porchez à la galerie Brasilia, éditions filigranes chez Baudouin Lebon
- VI : À l'inlassable Vitrine, Sylvie Huet ; Hubert Fanthomme (très impressionnant travail sur l'usine Renault de l'Île Seguin) chez Christian Arnoux
- VII : Jean-François Rauzier (Prix Arcimboldo 2008) à Cosmogalerie
- VIII : Vincent Fournier à la galerie Acte 2
- IX : François Dupuy à Photo Verdeau
- XI : Alain Cornu et Frances Dal Chele à la galerie Chambre avec Vues, Katrin Vierkant, Maia Roger et Valentine Fournier chez Dorothy's gallery
- XIV : Jean-François Bauret à la galerie Camera Obscura
- XV : Laurence Demaison chez Esther Woerdehoff
- XVIII : Claude Azoulay à la galerie W

Cannes Photo Mode

CANNES du 26 juin au 31 août



BARBARA COLE



IRIS BROSCH

Durant l'été, à Cannes, la photo vole la vedette au septième art. Et pas n'importe laquelle.

Imaginez un instant la fameuse croisette sertie de tirages géants de photos de mode. C'est l'idée généreuse que propose Marcel Partouche-Sebban, le directeur du festival Cannes Photo Mode, en exposant pas moins de 70 photographes du monde entier. Sur la croisette mais aussi sur la Palmeraie du Port Canto et au Royal Beach Casino. Grâce au soutien, entre autres, du labo Central Color, de Canon... Chaque année ce festival s'articule autour d'un photographe invité. Cette place de choix revient à Marc Hispard pour la sixième édition. Marc Hispard qui revendique le naturel et la photo argentique dans un monde sophistiqué où la retouche numérique est reine. Intéressant. Seront aussi exposés des photographes au talent reconnu, comme Barbara Cole (photo du dessus ci-contre) auteur d'une très belle série de mode sous l'eau "Underworld". Les très fraîches et modernes images d'Iris Brosch mettant en scène des groupes de mannequins (photo du dessous) ou encore le travail sophistiqué et raffiné du photographe Andrea Klarin. Il y en aura pour tous les goûts. Si vous passez dans le coin, profitez-en, les expositions sont bien évidemment gratuites (la plupart en plein air). À noter que le vernissage aura lieu le 27 juin au Palm Beach Casino.

PHOTOGRAPHES EXPOSÉS (LISTE NON EXHAUSTIVE)

Alex Fadel, Sammy Georges, Alex Straulino, Anita Bresser, Astrid Salomon, Anja Frers, Barbara Cole, Benjamin Kanarek, Bratislav Simoncik, Bruno Sabastia, Claus Wrickrath, Cyril Lagel, David Thomson, Didier Michalet, Elisabeth Toll, XY photography, Emmanuel Honold, Erez Sabag, Alessio Balleri, Pawel Fabjansky, Fulvio Grisoni, Geoffroy de Boismenu, Herzog Andrea, Iris Brosch, Jakub Klimo, Jenny Lexander, Jean-François Romero, Jean-Noël Harmeroult, Philippe Abergel, Sylvie Malfray, LiliRoze (nouveau regard dans RP N°195) et beaucoup d'autres...



Promenades

VENDOME du 13 juin au 24 août

Le nom "promenades" cache, sous une apparence modeste, une programmation sérieuse qui mélange des expositions "historiques" (rétrospective sur le photographe humaniste Emile Savitry, sur la chronophotographie ou sur le mai 68 de Gilles Caron) à des travaux plus contemporains souvent dans la veine du reportage. Le point culminant de la manifestation se déroulera pendant le week-end du 13, 14 et 15 juin. Avec départ du vernissage itinérant le 13 à 19h

de la Cour du Cloître. Ce soir-là trois projections dont une carte blanche à l'ANI (association nationale des iconographes). Le samedi 14, la journée est rythmée par des rencontres avec les photographes sur le lieu des expos (gratuites), des projections et des débats dont celui organisé conjointement par l'ANI avec la Saif et l'UPC à 16h30, sur "photographie et déprofessionnalisation". Le 15 et tous les autres dimanches des visites commentées sont prévues. Infos au bureau du festival, tél. : 02 18 51 90 57.



MICHAEL HAURI

PHOTOGRAPHES EXPOSÉS

Rétrospective d'Emile Savitry
Georges Demy "la chronophotographie"
Gilles Caron "Mai 68"
Haruna Kawanishi, Reinhart Krause, Nir Elias, Adam Dean de l'agence Reuters: "Le long du fleuve Yalu", Kunihiro Suzuki, Laurent Weyl "Intérieur nuit"

(photo), Joan Bardeletti, Lucille Reyboz (en portfolio dans le hors-série n°4) expose "Les Onsen", Michaël Hauri "les pêcheurs de Baoût (photo ci-dessus, attention jusqu'au 12 juillet), Antoine Poupel et atelier des photos et des mots au Cloître.



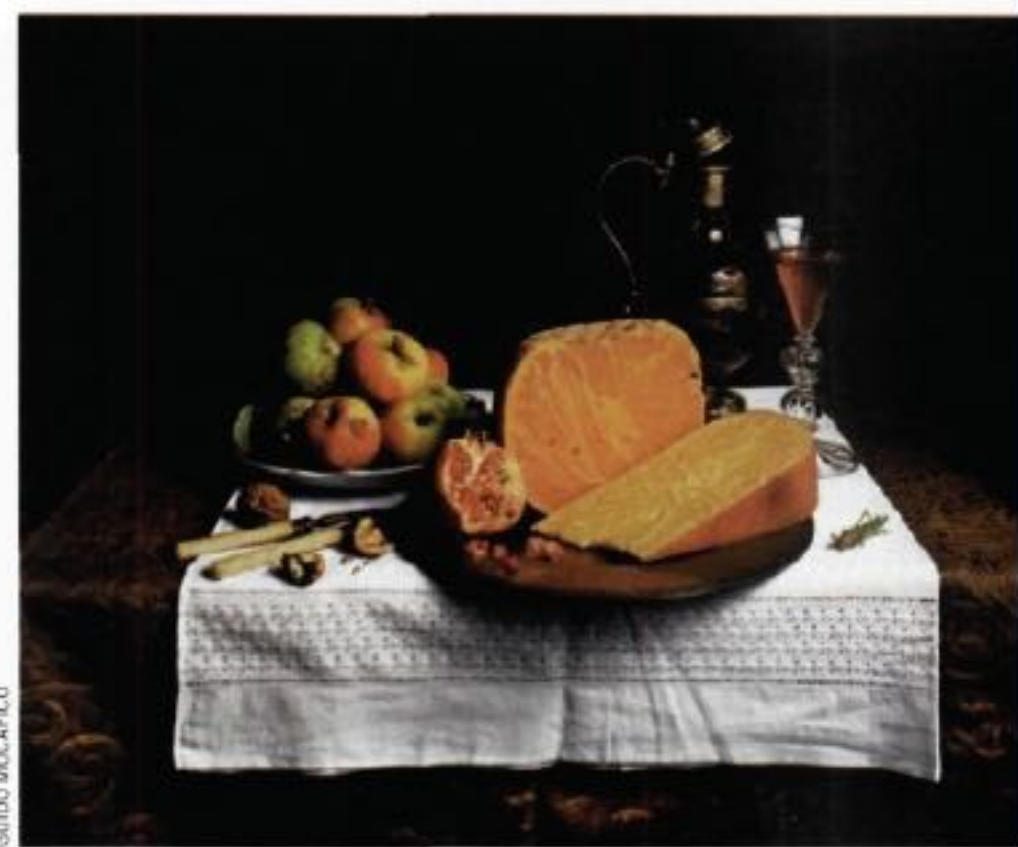
Rencontres Photo d'Arles

ARLES du 8 juillet au 14 septembre

Paolo Roversi, Peter Lindbergh, Françoise Huguier, Richard Avedon, les invités du couturier Christian Lacroix, commissaire invité, n'étonnent pas, ils font partie des grands noms de la photo de mode. Comme toujours, la programmation est touffue (plus de 60 expos!) et on va y faire d'agréables découvertes notamment

dans les anciens Ateliers de la SNCF. La première semaine est rythmée par les soirées au Théâtre Antique (payantes, tout comme les expos) et la Nuit de l'Année (expos et projections gratuites dans le quartier de la Roquette) le 11 juillet. À noter, le samedi 12 projection de Prague 68 par Koudelka. Les Rencontres d'Arles c'est aussi des stages,

des colloques, des lectures de portfolios, sans oublier un festival off "Voies Off" d'envergure qui propose aussi des lectures de portfolios, projections et remises de prix du 8 au 12 juillet. Enfin, ne manquez pas l'exposition de Serge Assier sur Berlin, à la Maison Associative d'Arles et celle de John Demos sur l'Albanie.



GUIDO MOCAFICO

VANESSA WINSHIP/AGENCE VU



PAOLO ROVERSI



ACHINTO BHADRA



PETER LINDBERGH



FRANÇOISE HUGUIER

PHOTOGRAPHES EXPOSÉS

Photographes invités par Christian Lacroix: Richard Avedon, Paolo Roveri, Peter Lindbergh, Françoise Huguié, Grégoire Alexandre, Joel Bartolomeo, Achinto Bhadra, Jean-Christian Bourcart, Samuel Fosso, Charles Fréger, Pierre Gonnord, Grégoire Korganow, Guido Mocafico, Henri Roger, Joachim Schmid, Georges Tony Stoll, Patrick Swirc, Tim Walker, Vanessa Winship, "les

insoumises", expo d'œuvres du Fonds National d'Art Contemporain, Arles et la maison Lacroix (Alain Charles Beau et Jérôme Puch). Expos du Méjan: Jane Evelyn Atwood, John Demos, Paolo Pellegrin, Alfons Alt, Pauline Fargue, Groupe F, Mimmo Jodice, Rachid Koraïchi et Ferrante Ferranti, Jean-Michel Othoniel et Jeffrey Silverstone (galerie Vu'). Et aussi: Marcus Tomlinson, Patrick Box...

Eté Photographique

LECTOURE du 19 juillet au 24 août



PAUL POUVREAU



GUILLAUME EYMEINIER

Cette ville thermale du Gers accueille l'été la fine fleur de la photographie et des arts visuels. François Saint-Pierre, le directeur artistique de l'Été photographique de Lectoure, réunit, comme chaque année, avec intelligence, des artistes connus comme Paul Pouvreau dont ce sera la première vue d'ensemble sur son œuvre, et des jeunes récemment diplômés des beaux-arts, comme Guillaume Beinat. Un pari courageux. L'Été photographique propose aussi une exposition sur le thème des années 70 en confrontant deux collections d'images. Enfin, six expositions sur l'univers urbain contemporain complètent ce programme. Les expositions sont ouvertes tous les jours de 14h à 19h. Vous pouvez vous procurer un forfait pour l'ensemble des expos, prix: 7 €, 5 en tarif réduit. Le vernissage aura lieu en présence des artistes les samedi 19 et dimanche 20 juillet.



STÉPHANIE KIWITT



CHRISTOPHE BEAUREGARD

PHOTOGRAPHES EXPOSÉS

Paul Pouvreau au Centre de Photographie, "Les années cool, une jeunesse de rêves" Collection d'images autour de la France des années 70 du plasticien Stanislas Amand et projection de Zoe Strauss à la Halle aux grains Clochards sémantiques de Christophe Beauregard et "Cornerville" de Stéphanie Kiwitt à la Maison de Saint-Louis, Cedric Eymenier à l'école Bladé. Et projection d'un film de Mark Lewis.

Estivales Photographiques

LE TREGOR du 28 juin au 27 septembre



ANNE-LISE BROYER

Trente ans! Eh oui le sympathique festival breton des "Estivales du Trégor" fête ses trente ans d'existence. À cette occasion, l'Imagerie à Lannion – la galerie qui est à l'origine de cette manifestation – a choisi comme thème, justement cet anniversaire. Les sept photographes exposés ont chacun la trentaine. Parmi eux, nous avons retenu trois univers assez différents (en photo ci-contre): Anne-Lise Broyer, publiée notamment dans notre hors-série n°3 et qui livre ici une scénographie particulière mêlant portraits

photographiques, dessins et typographies. Delphine Balley qui reconstitue des faits divers de façon subtile. Et Krisztina Erdei qui livre une vision colorée et drôle de l'Europe de l'Est. À noter que deux stages auront lieu pendant les Estivales. Du 4 au 6 août "conception et réalisation d'un livre photo" avec Patrick Le Bescont des éditions Filigranes. Du 18 au 20 août: initiation à la photographie par Jean-François Rospape. Renseignement: L'imagerie, 19 rue Jean Savidan, Lannion. Tél.: 02 96 46 57 25



DELPHINE BALLEY



KRISZTINA ERDEI

PHOTOGRAPHES EXPOSÉS

À Lannion : Anne-Lise Broyer "Le courage de l'oiseau", Delphine Balley "Histoires vraies", Jérôme Sevrette "(De) Structure", Marina Gadonneix "Remote

control" et "Removed landscape" Eva Meyer "Elsewhere/Ailleurs", Vanessa Chambard "Diptyques"
À Cavan : Krisztina Erdei "Formalités" jusqu'au 31 juillet

Photo, peuples et nature

LA GACILLY jusqu'au 30 septembre



Initié il y a cinq ans par Jacques Rocher, le président d'Yves Rocher, le festival de La Gacilly a pour thème fondateur la photo de nature avec une dimension engagée de protection de l'environnement. Cette manifestation a une autre particularité, le fait que les photos sont tirées en grand format et présentées à l'extérieur. Dans le programme, nous avons relevé les volcans d'Olivier Grunewald (présentés dans RP 152), les derniers nomades de la mer par Pierre de Vallombreuse, l'Amazonie par Patrick Bard, la Chine vue par Magnum, le travail d'un collectif d'amateurs sur les peuples de la mer, etc. Au total, 200 photos seront présentées dans ce petit village transformé pour l'occasion en galerie de photo en plein air. Infos: www.festivalphoto-lagacilly.com

OLIVIER GRUNEWALD



PATRICK BARD

PHOTOGRAPHES EXPOSÉS

Patrick Bard, Xavier Desmier, Gerry Ellis et Dr Katherine Feng et Hou Yimin, Pierre de Vallombreuse, Olivier Grunewald, Olivier Föllmi, Patrick Vallet, Alain Bougrain-Dubourg, un collectif d'amateurs, les agences Magnum, Reuters et Cosmos (qui fête ses trente ans).



PATRICK ZACHMANN/MAGNUM PHOTOS

Visa pour l'Image

PERPIGNAN du 30 août au 14 septembre



A l'heure où nous bouclons ces pages (le 6 mai) le programme de Visa pour l'Image n'est pas tout à fait finalisé. Néanmoins, 2008 s'annonce d'ores et déjà comme un grand cru, le festival fêtant ses 20 ans. Sont annoncés des grandes expositions et un hommage à Alexandra Boulat, disparue le 5 octobre dernier. Voici un avant-goût du programme: grandes rétrospectives David Douglas Duncan et Horst Faas, deux grands reporters ayant couvert les guerres de Corée et du Vietnam, le mai 68 de Göksin Sipahioglu, l'Afghanistan de Paula Bronstein, les expositions des prix dont

le fameux World Press Photo et le toujours remarquable Prix Canon de la Femme photojournaliste. Des cartes blanches données à des photographes tels que Philip Blenkinsop ou Pascal Maitre. Ainsi que de nombreuses expositions organisées par les journaux du monde entier. Rappelons à nos lecteurs que les expositions comme les soirées sont gratuites (pour ces dernières, il vaut mieux arriver tôt). Visa doit son succès à l'intransigeance de son directeur, Jean-François Leroy, qui a su garder le cap du reportage pur et dur. Mais aussi au fait que le festival reste le rendez-vous

incontournable de tous ceux qui font le photojournalisme: photographes bien sûr mais aussi éditeurs, directeurs photo de la presse du monde entier qui se retrouvent à l'Hôtel Pams lors de la semaine professionnelle du 1^{er} au 7 septembre.

PHOTOGRAPHES EXPOSÉS (LISTE NON EXHAUSTIVE)

Alexandra Boulat (agence VII), David Douglas Duncan, Horst Faas, Göksin Sipahioglu, Paula Bronstein (gettyimages), Philip Blenkinsop, Jan Grarup et Yuri Kozyrev (Noor), Marie Dorigny (Signatures), Pascal Maitre (Cosmos), Nick Nichols, Noël Quidu (Gamma), Patrick Robert, Alfred Yaghobzadeh (Sipa)...

Et aussi

La saison estivale est, comme vous venez de le constater dans les pages précédentes, propice aux festivals en tous genres. Mais les lieux où vit la photographie toute l'année ne sont pour autant pas au repos et proposent également des expositions intéressantes. En voici une sélection...



© DAVE ANDERSON

DAVE ANDERSON À CHARLEROI Le 1^{er} juin, le Musée de la Photographie de Charleroi, en ouvrant une nouvelle aile, devient l'un des plus grands d'Europe. Ce nouvel espace accueillera, outre un accrochage étendu de la collection permanente, les travaux de Hugues de Wurstemberger et Dave Anderson. *Dave Anderson et Hugues de Wurstemberger au Musée de la Photographie à Charleroi en Belgique, jusqu'au 7 septembre 2008.*



© SAMUEL BOLLENDORFF

SAMUEL BOLLENDORFF À PARIS A l'heure où la Chine est au cœur de l'actualité, Samuel Bollendorff expose un travail sur les revers écologiques et humains du "miracle économique chinois". *"À marche forcée", photographies de Samuel Bollendorff, à la Maison des Métallo à Paris, jusqu'au 21 juin 2008.*



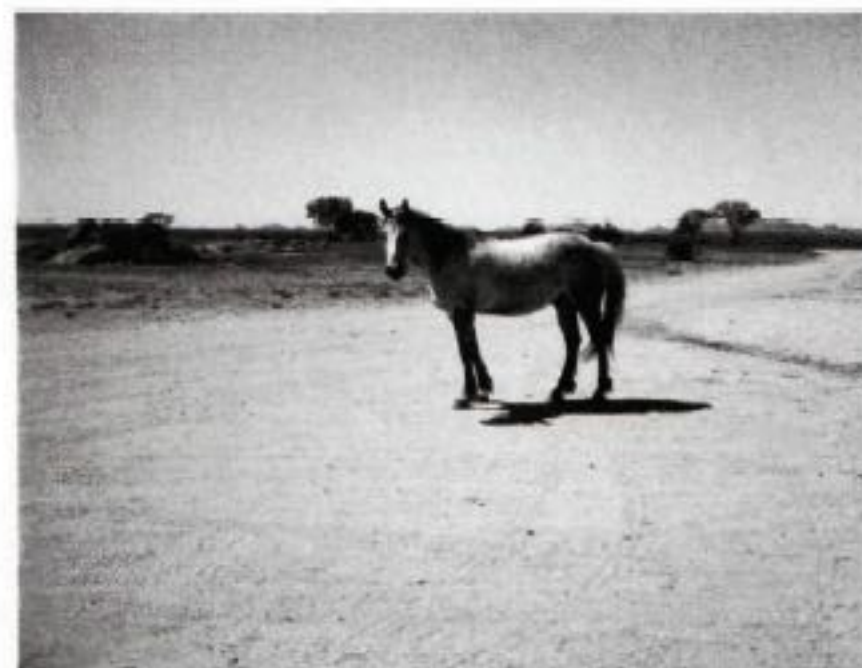
© JORDI BERNADO

JORDI BERNADO À TOULOUSE Architecte de formation, Jordi Bernado, photographe catalan, pose un regard décalé sur la ville. *"True loving et autres images", exposition de photographies de Jordi Bernado au Château d'eau à Toulouse jusqu'au 22 juin 2008.*



© PETER GRANSER/COURTESY GALERIE KAMEL MENOUIF

PETER GRANSER À MARSEILLE Peter Granser est un jeune photographe autrichien talentueux qui obtint le Prix Découverte des Rencontres d'Arles en 2002. *"Sun city", exposition de photographies de Peter Granser à l'atelier de Visu à Marseille du 5 juin au 18 juillet 2008.*



© PATTI SMITH

PATTI SMITH À PARIS La Fondation Cartier met la musicienne américaine Patti Smith à l'honneur en présentant une exposition dédiée aux multiples facettes de son talent artistique. *"Land 250", exposition de Patti Smith à la Fondation Cartier à Paris jusqu'au 22 juin 2008.*

RICHARD AVEDON À PARIS

Après le Danemark et l'Italie, c'est Paris qui accueille l'imposante rétrospective consacrée à Richard Avedon: 270 œuvres enrichies, au Jeu de Paume, à l'initiative de Marta Gili, d'une quarantaine de tirages grand

format issus de la série "In the American West". À cette occasion, nous lui avons consacré un portfolio dans le n°195 de Réponses Photo en vente actuellement. *"Richard Avedon. Photographies 1946-2004", Avedon, au Jeu de Paume site Concorde, à Paris, du 1^{er} juillet au 28 septembre 2008.*

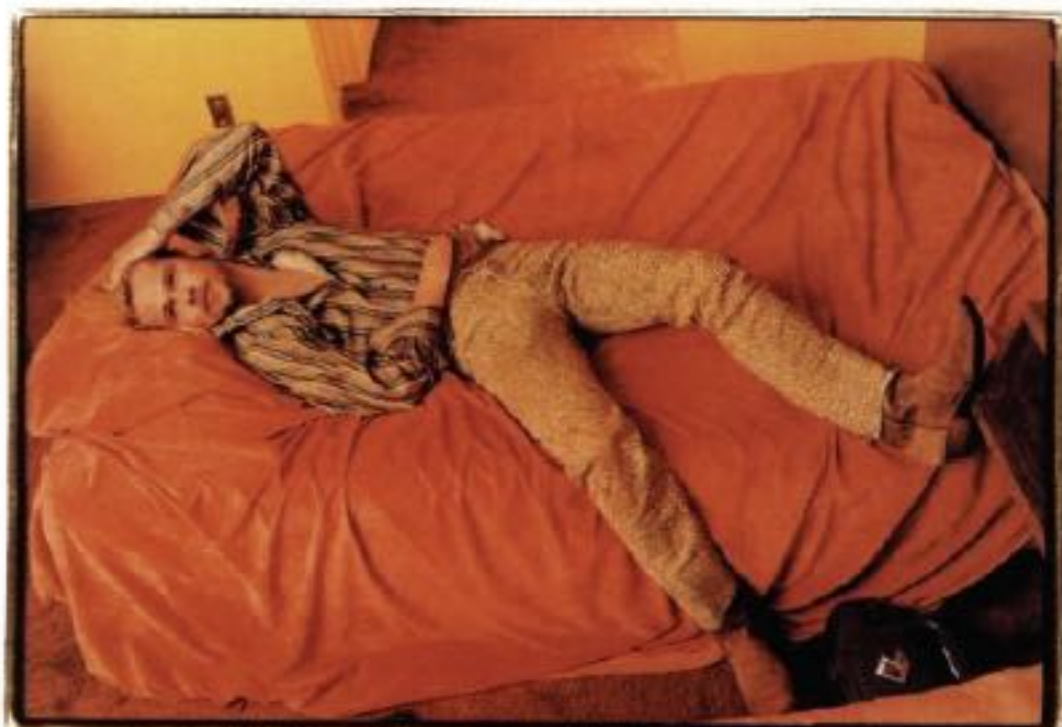


© RICHARD AVEDON ON/2008 THE RICHARD AVEDON FOUNDATION

ANNIE LEIBOVITZ À PARIS

La MEP consacre cet été une importante rétrospective (plus de 200 tirages) à la photographe américaine Annie Leibovitz. Cette exposition rassemble à la fois

son travail éditorial et personnel. *"A photographer's Life, 1990-2005", exposition de photographies d'Annie Leibovitz, à la MEP à Paris, du 18 juin au 14 septembre 2008.*



© ANNIE LEIBOVITZ, COURTESY VANITY FAIR



© MARTIN KOLLÁR, AGENCE VU

MARTIN KOLLÁR DANS L'OISE

"Rien de spécial", traduction du titre de l'exposition de Martin Kollár, caractérise particulièrement bien la démarche de ce photographe qui s'intéresse aux non-événements. Son regard s'attache "aux gens ordinaires pendant leurs moments

ordinaires". Ses images ont été réalisées dans les pays de l'Est et notamment dans son pays natal la Slovaquie qu'il aime sillonner sans but précis, en voiture ou à vélo. *"Nothing Special", exposition de photographies de Martin Kollár à la Grange à Montreuil-sur-Brèche, jusqu'au 13 juillet 2008.*

TOUS LES RENDEZ-VOUS

TOUTE LA LISTE DANS LE MAGAZINE

Outre cette sélection, vous pouvez retrouver toutes les expositions photographiques de l'été dans le numéro de Réponses Photo n° 195 actuellement en vente. Plus de 200 événements sont recensés et classés par département. Sans oublier quelques manifestations internationales en Suisse, Belgique, Allemagne, Italie et mêmes aux USA, à New York, pour ceux qui vont profiter cet été du taux de change!



Quelques chiffres "PHOTOGRAPHIQUES"

350 000

C'est le nombre de reflex numériques vendus en France en 2007 (source GFK), soit 32 % de plus qu'en 2006. Cela représente en valeur 260 millions d'euros. Pour 2008, on estime que ce marché devrait atteindre les 280 millions d'euros.

2 7 4

Voilà le nombre – très précis! – de boîtiers moyen-format vendus en France en 2007. En parallèle, il s'est vendu 909 objectifs. Ces quantités peuvent paraître bien minimes mais vu le prix moyen des moyens-formats numériques (25 à 30 000 € pour un Hasselblad 39 MP!), ce marché est en forte hausse en valeur depuis 2004.

60

ans! Cela fait en effet 6 décennies que Nikon fabrique des appareils photo. C'est en 1948 qu'est sorti le premier Nikon. Auparavant, la Nippon Kogaku concevait uniquement du verre (depuis 1917) puis des objectifs photo (à partir de 1930).

30 m

30 millions ! C'est le nombre de reflex Canon EOS (argentiques et numériques) qui ont été vendus dans le monde en 20 ans ! Et pour les objectifs, le seuil des 40 millions d'unités vient d'être franchi. Deux jolis scores.

12 294

C'est le nombre de photographes issus de 178 pays qui ont concouru pour les premiers Sony World Photography Awards ! En tout, ils ont envoyé 70 286 images. Encore un petit effort, et ce prix rattrapera le World Press photo qui a déclaré, lui, avoir reçu 80 536 photos. Mais de 5 019 photographes seulement ! Après les millions de pixels, à quand les concours avec des millions de participants ? Bon courage aux jurys...

1 000 000 000 000

Mille milliards ! Il ne s'agit pas des "sabords" invoqués dans Tintin par le capitaine Haddock, mais de Mégaoctets. Et mille milliards de Mo, cela donne un exaoctet, nouvelle norme pour mesurer la quantité de données en circulation sur Internet. À titre de comparaison, un exaoctet correspond à 50 000 fois le contenu numérisé de la bibliothèque du congrès américain qui contient elle-même 20 millions de livres. Je vous laisse calculer combien de photos à 10 MP vous pourrez archiver sur un disque dur d'un exaoctet...

DUPON LES STAGES PHOTOS

Jane Evelyn Atwood
Patrick Bard
Eric Bouvet
Jérôme Brézillon
Gilles Coulon
Thibaut Cuisset
Olivier Culmann
Bertrand Desprez
Claudine Doury
Mat Jacob
Jean-Francois Joly
Meyer
Jean-Francois Robert
Denis Rouvre
Aldo Soares
Laure Vasconi
Patrick Zachmann
Michael Zumstein

Deux sessions, printemps et automne 2008. Durée des stages 5 jours.

Informations sur www.dupon.com

Pour tous renseignements : Fany Dupêchez ou Pascal Michaut

espacesphotos@dupon.com

E S P A C E
DUPON

OLYMPUS



FUJIFILM

150 €
remboursés

pour l'achat d'un boîtier EOS 40D nu

+ 50 €

pour l'achat d'un optique
EF-S 17-85 mm f/4-5,6 IS USM



200 €
remboursés

pour l'achat d'un boîtier EOS 5D nu

EOS 40D & EOS 5D
Offres de remboursement
exceptionnelles sur les reflex EOS !
Maintenant vous êtes prêt.

you can
Canon



EURO2008
Austria-Switzerland

Retrouvez toutes les offres de remboursement sur une sélection
de boîtiers, optiques et accessoires sur www.canon.fr/offres

Partenaire officiel UEFA EURO 2008™

camara
PHOTO VIDEO NUMERIQUE

à côté de chez vous www.camara.fr